This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

The Library

of the

University of Wisconsin

A
4,657

ESSAI

SUR LA

PHILOSOPHIE SOCIALE

PAR

CH. DOLLFUS.

« Rationem quò ea me cumque ducet sequar. » CICÉRON.

PARIS

CHEZ GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

rue des Saints-Pères, 6.

1856.

ESSAI

SUR

LA PHILOSOPHIE SOCIALE.

ESSAI

SUR LA

PHILOSOPHIE SOCIALE

PAR

CHARLES DOLLFUS.

« Rationem quò ea me cumque ducet sequar. » CICÉRON.

PARIS

CHEZ GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

rue des Saints-Pères, 6.

1856.

STRASBOURG, TYPOGRAPHIE DE G. SILBERMANN.

A
4,657
690329

PRÉFACE.

L'humanité, à de certaines heures de sa vie, ressemble au voyageur égaré qui s'arrête incertain, revient sur ses pas, cherchant des traces perdues, regarde autour de lui, hésite, inquiet et troublé, avance et recule tour à tour, consulte le ciel orageux qui lui refuse une étoile directrice, et prêtant l'oreille plein d'angoisse à son cœur qui bat dans la solitude, voit avec épouvante la nuit descendre sur sa route et lui fermer l'horizon.

Les hommes de notre temps se sont éveillés dans le doute; il a couvé sur leurs berceaux, il a distillé goutte à goutte dans leurs veines ses affreux poisons. Le passé nous a délaissés sans retour; rempli d'énigmes, sombre, menaçant, l'avenir semble conspirer notre perte et attendre l'heure dans un silence farouche; le présent! planche fragile, jouet des vents et des flots sur les abîmes d'un océan sans bornes!

L'homme a perdu la foi en lui-même; mais il la retrouvera, et avec elle les grands élans, les volontés opiniâtres et fortes, l'énergie que donne la certitude du but. Formes passagères de l'humanité, les sociétés doivent périr; quand le manteau est usé il tombe; alors, sous une forme plus belle, radieuse d'avenir et de vérité, l'humanité apparaît à ceux qui, la croyant perdue à jamais, l'avaient lâchement reniée.

Laissons donc les morts enterrer leurs morts, et saluons avec espoir cette aube nouvelle qui se lève, gage d'un nouveau jour!

Les grandes époques le furent parce qu'elles ont cru au progrès, c'est-à-dire à l'homme et à ses destinées. Nous y croyons, et c'est pourquoi nous avons pris la plume. Puisse notre conviction ranimer chez quelques-uns le brasier qui menace de s'éteindre dans tant de nobles cœurs, et décider des voix plus éloquentes que la nôtre, plus écoutées et plus dignes de l'être, à stimuler l'œuvre sainte de la civilisation!

ESSAI
SUR LA PHILOSOPHIE SOCIALE.

LA LIBERTÉ.

L'homme est-il libre? et qu'est-ce que la liberté?

Le fer suit l'aimant; la terre gravite autour du soleil; la plante naît, se développe, fleurit et se fane; l'animal, poussé par l'instinct, suit les lois de sa nature; tous ils accomplissent leur loi, aucun ne la connaît. L'homme peut arriver à connaître sa loi, à la vouloir et à l'accomplir sciemment; il peut devenir un être moral et libre. Le principe de cette supériorité réside dans la faculté propre à l'esprit humain de se replier au dedans de lui et de faire de l'homme un objet d'étude pour l'homme lui-même. Les êtres inférieurs ne réfléchissent pas sur leur propre nature, ils ne se *dualisent* pas, et, ne pouvant se connaître eux-mêmes, ils restent bannis à jamais dans la sphère où l'instinct les a confinés.

« Toute morale, toute loi, tout droit, a dit un philosophe moderne, nous sont donnés dans ce précepte : être libre, rester libre. » Non, l'homme n'est pas libre ; il ne le devient que par le développement de son intelligence, qui le rend maître de lui-même et de la nature. La liberté n'est que dans l'esprit triomphant. La perfection de la science est la perfection de la liberté. Un esprit souverainement intelligent ne pourrait être que souverainement libre. La volonté est un organe de l'esprit ; si donc l'esprit est esclave, comment la volonté serait-elle libre ? Or, l'esprit ne s'affranchit que dans la vérité. Les degrés de l'intelligence sont les degrés de la liberté, comme ils sont ceux de la puissance.

L'homme naît dans les fers, quoi qu'on en ait dit, et la liberté lui coûte de pénibles labeurs. La liberté est une statue. Chaque génération qui passe donne son coup de ciseau, et le grand artiste, qui s'appelle le genre humain, cherche à traduire de plus en plus dans son œuvre l'idéal qui grandit avec lui en s'épurant. Nul être ne devient libre s'il ne se réalise : ainsi de l'homme. La liberté est l'humanité.

Le progrès vers la liberté est le mouvement de l'esprit humain. Il y a dans l'homme deux choses qui le mènent à la liberté. La douleur que lui cause toute entrave à l'expansion de son être, et l'intelligence qui travaille à rompre ces entraves par une science toujours plus étendue de lui-même et de l'univers.

« Connais-toi. » Le précepte de Socrate est celui de la délivrance. Tout être vivant porte sa loi écrite dans ses organes ; code tracé de la main de Dieu, que nul n'a violé sans que la souffrance, inévitable sanction, ne l'ait atteint; auquel nul n'a obéi sans trouver dans cette servitude *volontaire* la plus grande plénitude de vie, de bonheur et d'indépendance.

Chaque organe se manifeste dans l'être vivant par le besoin de vivre, l'instinct. L'organe est individuel, le besoin qu'il exprime l'est également. Tout organe a sa vie, sa fonction et son instinct, mais subordonnés à l'instinct, à la fonction et à la vie commune de l'organisme. Retranché de l'ensemble, il reste sans existence possible ni signification. La spécialité de l'organe n'est et ne peut être qu'une spécialité

d'ensemble. La vie est une œuvre collective, exigeant pour sa perfection le concours de toutes les facultés. L'unité de la vie humaine se révèle dans l'âme par un instinct qui résume tous les autres : l'instinct de l'individualité, de l'existence et de la conservation, dans lequel, pour ainsi dire, l'être s'empare de lui-même. Cet instinct est le germe dont sortira, avec le concours de l'intelligence, principe de la liberté, la conscience humaine.

Tout ce qui a vie porte en soi l'instinct de sa vocation. La vocation est la loi instinctive, l'impulsion directe et spontanée. L'animal aussi bien que l'homme a la conscience instinctive, sentiment de sa destination, mais il n'a pas de sens moral. La conscience humaine est plus que l'instinct de la loi en nous ; elle est l'intelligence de la loi. La loi qui régit tous les êtres apparaît dans la nature sous trois formes. Loi que l'être subit sans la ressentir ; c'est la pierre qui tombe, l'arbre qui grandit. Loi que l'être ressent, mais qu'il ne comprend pas : loi instinctive et animale. Loi que l'être connaît, loi intelligente et humaine. La liberté est la loi intelligente. Les

créatures inférieures à l'homme subissent la loi; l'homme, nous l'avons dit, peut la vouloir, et en l'acceptant librement parce qu'il la reconnaît indispensable à son bonheur, se mettre au-dessus d'elle en se faisant son esclave. Voilà ce que nous appelons liberté morale. Mais ce n'est point par là que l'homme débute. Il commence par l'instinct et finit par l'intelligence. A moins donc que l'on n'appelle libre la créature guidée par l'impulsion aveugle, il faut admettre avec nous que l'homme ne naît point libre, mais avec une faculté pour le devenir, qui est la raison.

La raison de l'homme tend, plus elle se développe, à convertir l'instinct en science, le sentiment en idée. A mesure que nous nous élevons, l'être intellectuel domine davantage l'être instinctif, qu'il cherche, non pas à détruire, mais à transformer. L'instinct se fait idée : c'est l'histoire du progrès chez les individus, chez les peuples et le genre humain tout entier. L'instinct est à l'idée ce que la chrysalide est au papillon; il la renferme. L'âme de l'enfant, comme celle du sauvage, est tout entière encore à l'état de chrysalide.

Le sens moral ou la conscience est la loi instinctive devenue loi intelligente. L'homme porte en lui une inspiration ou révélation naturelle, qui n'est autre que celle des organes qui le constituent. Chacune de ses facultés tend vers son objet; de l'ensemble de ces tendances naît la tendance collective, sentiment de l'individualité et de la destination. Donnez la pensée à la brute, son instinct par degrés se fera idée, notion, savoir, conscience. Conscience et liberté se tiennent par une solidarité indivisible. La conscience étant science de la loi, la liberté est la volonté intelligente de la loi. On ne parvient à la seconde que par la première. Voulez-vous faire des hommes libres, développez en eux la conscience. Voulez-vous développer la conscience? développez l'intelligence. Toute la théorie de la liberté est là.

La conscience est l'idéal que l'homme se fait de son être dans la mesure de ses facultés. Cet idéal s'institue juge des actions de celui qui l'a conçu et de celles d'autrui. Il n'est pas deux êtres, même les plus semblables, qui, en quelque façon, ne diffèrent dans leur idéal. L'idéal est l'expression de l'individualité dans sa plus haute

formule. S'il n'existe pas, chose incontestable, deux hommes absolument identiques, comment donc pourrait-il exister une identité complète de l'idéal?

La communion toujours plus intime et plus multipliée entre les hommes a formé une centralisation des esprits, et au-dessus des différences indivuelles institué une conscience collective. C'est là ce qui, par dessus tout, caractérise la pensée moderne et fait sa puissance. L'avenir certainement appartient à cette force qui pousse le genre humain irrésistiblement vers l'unité, et que tout aujourd'hui vient servir. Il y là le gage de progrès immenses.

Cette conscience de tous devient un ciment entre les âmes; elle est aussi leur aliment. C'est elle qui nous a formés. Nous pensons, voyons, sentons, vivons en elle depuis que nous sommes nés. Nous croyons être notre œuvre, et avant tout nous sommes la sienne. Comme nne atmosphère où les esprits seraient plongés, pénétrant tout, enveloppant tout, elle se retrouve en tout et sous toutes les formes : hommes et choses en sont imprégnés. Nous la respirons malgré

nous à chaque instant de notre vie. Ainsi elle tend constamment à unir, en dépit de leurs distinctions originelles, en une âme supérieure les âmes individuelles. C'est l'esprit humain qui s'organise dans l'unité, appelant à lui tous ses enfants. Oui, quelque chose de grand s'accomplit. Aujourd'hui, portant le regard en arrière, nous pouvons reconnaître avec évidence, dans le développement du drame universel, l'histoire de la conscience humaine se déroulant à mesure. L'humanité s'élève lentement à la conception d'elle-même. Elle aspire à réaliser son idéal, à formuler dans la pensée et dans l'œuvre son grand instinct : à devenir libre, enfin, en devenant humaine. Comme les êtres particuliers, elle a sa loi de développement, et cette loi il faut qu'elle l'accomplisse. Code divin dont chaque génération, inspirée par le génie du genre humain, tourne, en frémissant, un feuillet : La destinée de l'homme y est écrite de la main de Dieu ; nulle page n'en peut être arrachée.

Il y a eu un idéal grec, un idéal romain, un idéal gaulois : le christianisme a formulé l'idéal humain. La parole du Christ vit en chacun de

nous; elle s'est inféodée à l'humanité, du sein de laquelle elle a jailli. Cette unité qui s'accomplit, et qui un jour ralliera tous les peuples sous une seule bannière, vient de la parole qui a proclamé l'idéal du genre humain dans la justice, l'amour et la vérité. Toute conscience a puisé là, et alors même qu'elle croit divorcer avec le christianisme, elle reste chrétienne dans son principe. La donnée fondamentale du christianisme, élaborée par la science et confirmée par elle, en même temps qu'agrandie, deviendra l'âme universelle, qui reliera les nations et fondera la liberté sur les assises de la justice.

Quelques grands génies du paganisme expirant avaient entrevu la nouvelle loi; le jour qui allait poindre répandait déjà dans leurs esprits de vagues lueurs. Le christianisme parut: comme un jet de lumière, il inonda les âmes. L'homme écoutait ces étranges paroles du prophète de l'humanité, et son cœur les lui confirmait. Le Christ portait en lui l'inspiration du genre humain. Elle parlait par sa bouche, elle embrasait son cœur, elle rayonnait dans son intelli-

gence. La révélation implique un objet de la révélation, antérieur par conséquent à la révélation. Avant que le christianisme n'existât, la loi chrétienne existait. Ce n'est pas le christianisme qui a fait la loi, la loi a fait le christianisme. Si Jésus n'avait pas exprimé dans son idéal celui de l'esprit humain, si la conscience de l'homme n'eût pas répondu à la sienne, le monde l'aurait traité de visionnaire. Mais son rêve est celui du genre humain ; voilà sa force, sa vie, et le secret qui lui livre cœurs.

Le christianisme peut se définir d'un seul mot : triomphe de l'esprit sur la matière. Tel il est dans son principe, son humanité, sa vérité. L'esprit est intelligence, l'intelligence est savoir. Le triomphe de l'esprit sur la matière est celui de la science par conséquent. L'ignorance livre l'homme à la matière, la science lui livre la matière.

L'homme est un ensemble d'organes et de facultés. Chaque organe tend à l'usurpation ; répondez sans réserve à toutes ses exigences, bientôt, vous aurez un maître. Il triomphera aux dépens des autres puissances qui vous constituent; l'équilibre des forces sera rompu. Plus

d'unité et d'harmonie : l'anarchie, le désordre et la désorganisation. C'est une infraction à la loi de la vie collective dans l'être, un trouble de l'organisation qui engendre la souffrance, la maladie s'il dure, la destruction complète à la longue. En cela consiste la servitude de la matière.

La vie dans l'esprit est la vie dans l'ordre. L'esprit ne supprime pas les organes, il les équilibre en maintenant la discipline et la hiérarchie nécessaires à leur unité. Il organise l'être par le jeu mutuel de ses facultés, et soumettant chaque fonction particulière à la nécessité supérieure de la conservation commune, il les fait servir à son perfectionnement, à son bonheur et à sa liberté. L'esprit doit gouverner, car l'esprit est l'homme. Hors de là, qu'y a-t-il? une brute. L'homme libre est celui qui se possède parce qu'il se connaît. Il s'est fait le maître de toutes les forces qui sont en lui ; il les dirige et les emploie à réaliser par leur concours la plus haute somme d'humanité qu'il lui soit donné d'atteindre.

L'esprit affranchit l'homme, mais il ne veut point de mutilation de l'homme. A ses yeux

tous les organes ont droit à l'existence et au progrès. La raison, sens de l'harmonie et de l'unité, veut l'unité et l'harmonie, condition d'existence indispensable pour l'ensemble. Elle limite par la réciprocité générale le droit individuel de chaque fonction, et les fait solidaires dans le travail synthétique de l'organisme. L'équilibre! l'équilibre! voilà la loi suprême de la vie, et le secret de la liberté. L'intelligence devient un frein, mais dans l'intérêt de l'homme lui-même. Elle établit par sa discipline dans l'organisation une sorte de justice interne. Elle fait un avec la morale, qui est à la fois la science de la vertu, du bonheur et de la liberté; en un mot, de l'humanité. Il est un égoïsme supérieur, celui de la raison et du savoir, égoïsme que l'homme se *doit* à lui-même. Tout être qui vit est égoïste, car il veut être lui-même : c'est pour lui un droit, c'est une obligation. La différence n'est point, en réalité, entre les hommes égoïstes et ceux qui ne le sont pas; elle réside dans la manière de concevoir le bonheur et de pratiquer l'égoïsme. Il n'y a que des aveugles et des voyants. Les aveugles sont les esclaves de la matière, les voyants ceux

de l'esprit. Les uns appartiennent à leur corps, le corps appartient aux autres.

Voilà ce que le christianisme enseigne en prêchant la vie dans l'esprit et le triomphe par la vérité. Il est donc la religion de la liberté, la religion humaine par excellence. « Car je prends plaisir, dit saint Paul, à la loi de Dieu selon l'homme intérieur; mais je vois une autre loi dans mes membres, qui combat contre la loi de mon esprit, et qui me rend captif sous la loi du péché qui est dans mes membres. »

L'homme est armé contre lui-même : c'est sa faiblesse et sa force, sa grandeur et son abaissement tour à tour. La lutte durera autant que lui, car elle est sa nature. Il n'est pas donné, même aux plus grands et aux plus nobles, de réaliser la perfection de l'humanité; mais ils peuvent entrevoir l'idéal, y aspirer pas des élans héroïques de l'âme, y atteindre quelquefois. Le devoir suppose la loi, la loi un sujet capable en même temps de lui obéir et de l'enfreindre. La dualité qui fait de l'homme un être susceptible de moralité et de perfectionnement est l'essence même de sa nature. Il faut que la scis-

sion existe, car il n'y a pas de triomphe où il n'y a pas eu de lutte. Vivre de l'humanité et pour elle, il n'est que cette jouissance qui soit pour l'homme vraie et durable. Toute autre laisse bientôt le vide dans son cœur et l'amertume sur ses lèvres; mais le souvenir d'une belle vie est une volupté inaltérable, qui lui adoucit l'affliction et le fortifie dans l'épreuve.

Sitôt que l'âme humaine a entrevu son idéal, elle en subit irrésistiblement l'ascendant. Il devient en elle cette force que nous appelons sens moral, et qui est le sens de l'humanité : l'homme se révélant à lui-même. Dégager l'idéal est le premier devoir de celui qui veut s'affranchir. L'idéal est l'étoile directrice. La main au gouvernail, le cœur haut, confiant et résolu, fixe les yeux sur elle invariablement, elle te conduira au port.

Un idéal obscur, incertain, laisse l'homme sans force et sans élévation. Un idéal clairement manifesté à l'intelligence et au cœur, s'empare de l'âme, devient une puissance qui la régente et la porte aux grandes choses. Les hommes de l'idéal ont un sacerdoce à remplir; ils sont les vrais apôtres de la liberté. La foule a peine à

comprendre les théories, mais elle comprend les exemples. Faites aimer et respecter la liberté, faites la connaître, vous tous qu'elle a élus pour la servir!

L'apparition de l'humanité force la sympathie et l'admiration de tous, tandis que la brutalité, même à sa victime inspire la répugnance, souvent le dégoût et l'horreur. « Je vous méprise, » disait un courtisan irrité à un homme plein de noblesse et de courage, au défenseur de Louis XVI, Malesherbes. — « Je vous en défie, » lui répondit celui-ci. Nous sommes contraints, dès que l'idéal s'est fait jour en nous, de mépriser ce qui lui est contraire et d'estimer ce qui lui est conforme.

Développez l'humanité dans l'individu par les deux organes de l'humanité, la pensée et le sentiment. La conscience, née de leur concours, donnera à l'homme, avec la possession de lui-même, la notion de la liberté morale, la dignité, la force et la quiétude. Reconnaissance de l'humanité en soi et en autrui : voilà la morale. Respect de l'humanité en soi-même et dans les autres : voilà la justice. Amour de l'humanité :

voilà la vertu. Réalisation de l'humanité : voilà la liberté et le bonheur. C'est malgré lui et contre lui que l'homme accomplit le mal. En des moments pareils, et lequel d'entre nous les a ignorés ? le sentiment de la servitude obsède : c'est le vaincu qui, terrassé, foulé aux pieds, sent l'humiliation amère de sa défaite remplir son cœur et lui couvrir le front. L'homme qui connaît le mal et cependant l'accomplit, éprouve un sentiment particulier de souffrance poignante auquel il ne saurait échapper. Le sentiment de l'idéal a ses joies inexprimables, mais il a aussi ses tortures. Le remords est la douleur de l'humanité déchue, qui déteste son vainqueur et se déteste elle-même dans sa défaite. « Car je n'approuve point ce que je fais, dit encore saint Paul, parce que je ne fais point ce que je *voudrais faire,* mais je fais ce que je hais. » Avec quelle énergie la dualité de l'homme est exprimée ici par le grand apôtre ! Dès que l'homme connaît sa loi, il ne peut vouloir le mal ; il ne peut plus que le subir.

L'énergie du remords se mesure à celle de la conscience : le juge intérieur qui prononce sur

nos pensées et nos actions fait toujours juste part. Il applique cette parole du Christ, fondement de toute justice. « A celui auquel il a été beaucoup donné, il sera aussi beaucoup redemandé. » Parole d'égalité, qui détruit à fond ces iniquités de mérite et de démérite, de récompense et de peine, que l'homme, sous le prétexte de faire justice, prétend infliger à l'homme. O pécheur impatient de frapper, quand donc laisseras-tu à Dieu ce qui est à Dieu? Si tu n'as pas assez de cœur pour plaindre le malheureux qui a failli et assez de fraternité pour t'efforcer de le relever, n'aie pas du moins la lâcheté de l'insulter dans sa chute. Détourne-toi et dis : « et moi aussi j'ai failli. » L'homme et le genre humain ne grandissent en définitive que dans l'expérience de leurs erreurs. Elles sont l'école du progrès et de la liberté.

O liberté! tu es le laurier au bout de la carrière, la palme qui ne doit ceindre que le front du vainqueur dans ce grand combat de l'homme contre la brute, de la civilisation contre la barbarie, dont le champ de bataille est partout où il y a un cœur humain!

LES INDIVIDUALITÉS.

L'humanité compte autant de réalisations que d'individus, formes multiples où le modèle souverain de l'espèce s'incarne à des degrés fort inégaux. Otez à l'individu les caractères essentiels de l'espèce, vous avez détruit l'individualité. Enlevez à l'espèce la révélation extérieure dans l'individualité : l'espèce à son tour n'existe plus. L'individualité révèle l'espèce, l'espèce l'individualité. Aucune des facultés humaines ne saurait manquer totalement dans l'individu sans détruire chez lui un des signes indispensables de l'humanité, mais aussi l'individualité n'est possible qu'à la condition d'un rapport particulier entre les facultés qui constituent l'espèce. On observera facilement qu'il est dans tout individu une puissance, une activité qui prédomine sur les autres, et les rejetant au second plan, fait saillie. C'est dans cette physionomie morale, plus ou moins accusée, que réside *l'originalité* de l'individu. Ainsi que dans l'ordre physique il est des formes qui distinguent les hommes, il

existe pour l'âme, manifestée au dehors dans la manière de sentir, de penser, de vouloir et d'agir, une physionomie plus ou moins saisissante, et qui donne à l'être son relief. Avec plus de relief il y a plus d'individualité, et, du côté où il se montre, aussi plus de force. Mais il ne faut pas que la faculté dominante pèse sur l'organisation au point d'en rompre l'équilibre et de détruire la hiérarchie naturelle des facultés. La force alors devient faiblesse, monstruosité et désordre. La folie en est le dernier terme.

A distance, la masse des hommes sert comme de fond à quelques figures caractéristiques qui se détachent sur sa teinte uniforme et terne. Mais approchez, examinez attentivement tous ces caractères qui semblent se fondre à vos yeux en une couleur monotone; votre œil y découvrira bientôt des nuances à l'infini, et plus votre étude sera minutieuse et pénétrante, plus aussi vous trouverez qu'entre les hommes les plus semblables au premier coup d'œil, il est encore des dissemblances profondes.

La nature ne connaît pas de double emploi : elle crée des analogies, point d'identité. Pas-

sez du genre à l'espèce, de l'espèce à la famille, de la famille au groupe; vous vous rapprocherez à mesure de l'identité, vous ne l'atteindrez jamais : l'individu restera distinct de l'individu.

L'infini, principe créateur, se révèle dans l'infinité des formes. La science qui croirait constater l'identité entre deux êtres de l'Univers, ne marquerait réellement que son impuissance à embrasser une chose dans toutes les parties qui la constituent.

Je vois devant moi deux hommes, et je dis : ce sont deux hommes. Qu'ai-je exprimé par là? Deux idées en une seule : celle de dualité et celle d'unité. Pour que les êtres que j'ai sous les yeux puissent me donner la notion de dualité, il faut que je les distingue comme individus; pour qu'ils éveillent en moi la notion de l'unité, il faut, au contraire, que je les unisse selon les signes généraux de l'humanité qui m'apparaissent dans l'un comme dans l'autre. Ce ne sont pas seulement deux, mais à vrai dire trois êtres que j'ai devant moi : deux individualités, comme telles absolument indépendantes, et un

troisième être intermédiaire, l'être humain, qui les rapproche et les domine. En d'autres termes, je vois l'unité ou l'espèce dans la dualité, la dualité ou l'individualité dans l'unité. Le type supérieur et général auquel je les compare est une commune mesure que je leur applique à mon insu et d'où résulte mon appréciation.

Quelques hommes se sont montrés, à de rares intervalles, qui ont paru réaliser pleinement la perfection de l'humanité. Mais le flambeau de l'histoire, qui nous les montre à distance, n'éclaire en eux que les côtés par lesquels ils imposèrent l'admiration, et noyant dans ses lointains les petitesses du détail, ne nous laisse, en présence de ces nobles images, que le sentiment des grandes lignes et de la sévère harmonie de l'ensemble. Effet de perspective morale, illusion d'optique dont les générations présentes sont dupes invinciblement. Le déplorerons-nous? A Dieu ne plaise! L'exagération dans le beau ne saurait être un écueil; l'idéal ne risque guère de trop s'élever dans notre âme, et il est bien exposé à y déchoir. Laissons donc sur leur piédestal ces grandes statues, et que dans leur con-

templation l'homme se recueille et trouve de nouvelles ardeurs pour l'humanité!

Le Christ, cœur dévoré d'idéal, a eu, lui aussi, ses heures de défaillances. Mais c'est à cause de cela surtout qu'il fut grand. Écoute, toi qui pleure, il est écrit : « et Jésus pleura. »

Qu'est-ce qui constitue l'individualité? deux choses : le tempérament et l'habitude. Elle est le produit de ces deux facteurs. Sa donnée primitive est le tempérament, résultat direct de la constitution ou de la relation mutuelle entre les organes. Le tempérament est un héritage de famille. Il se trahit à l'extérieur par un ensemble de sympathies et de répugnances instinctives. Cette donnée première, ineffaçable en ce qu'elle a d'essentiel, se modifie plus ou moins dans le milieu où l'être accomplit son développement. Ce milieu, nous l'avons tous subi et le subissons chaque jour, car son influence ne peut cesser qu'avec l'homme. Le milieu agit surtout par des impressions répétées. L'habitude est toute l'éducation; grands et petits, elle est notre maître. Ce pouvoir, incalculable dans sa portée pour le mal comme pour le bien,

pour le malheur de l'individu ou pour sa félicité, et d'autant plus intense qu'il se fait moins sentir, produit le tempérament acquis, dans lequel les dispositions natives, combinées aux impressions subies, forment souvent un alliage si intime qu'aucune volonté ne les saurait plus séparer. Si l'habitude et la patience sont des forces invincibles, c'est parce qu'elles ont en elles la force souveraine, le temps.

Quelques mots d'abord sur le premier élément de l'individualité, la constitution originelle. L'expérience enseigne que les inclinations qui en dérivent sont diverses et peuvent par leur seule énergie disposer l'âme à l'abaissement ou à la noblesse. Oui, il faut l'accorder, il est dans certaines organisations une élévation native, comme il est en d'autres des instincts funestes qui trop aisément les livrent à la dépravation. Mais une observation attentive et raisonnée des faits nous prouve, d'autre part, que chaque tempérament comporte un mélange qui présente le remède à côté du mal. Où est la qualité qui ne se paie par un défaut, où le défaut que ne rachète pas quelque qualité? Pour qu'elle triomphât entièrement

des vices inhérents à l'organisation, il faudrait que l'éducation détruisît les vertus elles-mêmes. Pénétrer le secret de l'individualité, afin de l'incliner dans son meilleur sens et donner un contrepoids aux penchants qui pourraient la pervertir, voilà la mission de ceux qui prétendent au périlleux honneur de former des âmes. Que d'intelligence ne faut-il pas, que de cœur, de prudence et de tact, pour cette œuvre d'où dépendent tant de destinées dans le présent et dans l'avenir!

L'habitude ne peut ployer le tempérament que selon sa direction naturelle; en ceci elle est limitée; tout effort en sens contraire serait aussi aveugle que funeste. L'éducation connaît deux écueils : vouloir trop et vouloir trop peu. Quelle tâche plus sublime que celle d'élever des hommes à la liberté! Vous tous, qui avec tant de confiance vous chargez de ce fardeau, êtes-vous bien sûrs de le pouvoir porter? Êtes-vous bien dignes vous-mêmes de ce titre d'homme, ant profané et si noble, dont vous prétendez revêtir les autres? Votre propre éducation ne reste-t-elle pas à faire? Mais quoi! chacun de nous n'a-t-il point charge d'âmes? Ne sommes-nous

pas fils, frère, époux, père ou ami? N'aimons-nous personne, et personne ne nous aime-t-il? N'y a-t-il aucun cœur, ne fût-ce qu'un seul, sur lequel le sort ne nous ait donné notre part d'influence? et quand parmi nous il pourrait se rencontrer un être assez infortuné pour n'avoir ni parents ni amis, ne lui resterait-il pas sa propre éducation à faire? Cette éducation-là, que nous nous devons à nous-mêmes et à la société, elle ne finit jamais. Qui a pu se dire : Je suis arrivé et mon développement est complet?

L'éducation n'a d'autre but que la liberté. Le premier précepte de l'éducation est donc celui de la liberté : « connais-toi. » N'est-il pas manifeste que l'homme qui ne connaît pas son propre tempérament et l'action que les habitudes peuvent exercer sur lui, sera toujours fatalement dominé par des forces dont il n'a mesuré ni le principe ni la portée? Il est trop tard quand on est allé se briser contre l'écueil.

La physiologie a distingué quatre tempéraments fondamentaux; mais en les étudiant isolément dans leurs traits caractéristiques, nous n'avons garde d'oublier que les faits ne nous les

offrent jamais dans leur intégrité; toutefois, en les mêlant dans des proportions si diverses qu'il est impossible de trouver, nous l'avons dit, deux organisations identiques, la réalité laisse toujours prévaloir les dispositions qui se rattachent à l'un ou à l'autre.

Le tempérament sanguin se révèle dans l'individu par une impressionnabilité prompte, mais fugitive par cela même et superficielle. Ouvert aux impressions du dehors, l'homme sanguin se montre actif et mobile, mais sans fixité. Peu de sérieux, peu de durée; inconstant et inconsistant. Sa sensibilité toute extérieure se porte plus volontiers vers le monde matériel des sensations qu'au-dedans vers le monde invisible et discret, mais profond, de l'âme. L'éclat le séduit, l'éblouit et l'attache, c'est l'homme de l'apparence bien plus que de la réalité. Prompt à l'affection, mais passager, il ne fait qu'effleurer la vie en courant. Dans la joie et la douleur il ne sait pas durer, et souvent trahit la veille au profit du lendemain. Bon, mais étourdi et imprévoyant, il blesse parfois, dans l'ignorance des affections profondes et de leurs délicatesses, les

cœurs les plus dévoués. Ce jeu perpétuel de son esprit le porte en général, dans l'appréciation des choses, de préférence vers les points de vue agréables et faciles. Son humeur légère et gaie, le goût de la société, l'attrait des plaisirs sensuels, en font, dans l'acception vulgaire du mot, un homme du monde. Toujours prêt à répondre à l'appel de la vie qui s'agite autour de lui, il se montre souple en présence des événements, liant avec ses semblables, en tout et pour tous avenant, aimable, dispos. Surface unie et chatoyante, où se joue la vie en ses mille reflets changeants, son cœur est transparent et sans profondeur; une onde que ride le moindre vent et que fait rayonner le moindre soleil. La vie idéale n'est pas du ressort de ce tempérament; les profondeurs de la contemplation et les hautes régions de la pensée lui sont interdites. Il peut produire des hommes agréables et de talent, habiles, actifs, doués d'une grande facilité, jamais de génie.

Le bilieux ressent fortement et réagit avec impétuosité. La sensibilité est en lui plus forte que chez le sanguin et son objet a plus de durée. Un

sentiment énergique de sa personnalité le pousse aux entreprises hardies ; il est tenace, résolu ; son âme tend à se traduire au dehors dans l'action. Humeur inquiète, avide d'émotions fortes et répétées. Prompt à la colère, dominé par la vanité et l'ambition : étoffe de tyran, mais despote sans le savoir. Irritable à l'excès, il étreint avec feu et de toute son âme la résolution qu'il a conçue, et se montre alors implacable pour dompter les résistances à sa volonté; quand il ne peut assouplir, il brise. C'est l'écueil. Avant tout, il veut s'imposer ; qu'il agisse, c'est pour laisser toujours sur ce qu'il a touché une vigoureuse empreinte de sa personnalité. Habile à triompher des hommes et des choses, inhabile à se vaincre lui-même. Une impressionnabilité puissante donne à son esprit un énergique élan : les images se pressent en lui, rapides, saisissantes, colorées, pleines de feu. Mais plus véhémente souvent que réfléchie, cette imagination s'emporte parfois dans des projets impossibles et gigantesques, et, rompant le frein de la raison, succombe, brisée sous le poids immense qu'elle avait tenté de soulever. Une activité dévo-

rante, la lutte et l'action, tel est son élément. Le bilieux se préoccupe peu de la vie idéale, il la méprise, car elle n'est pas de son ressort. Ce tempérament peut faire de grands généraux, des hommes d'État, des individualités enfin puissantes dans l'action et qui fascinent l'imagination populaire, toujours prompte à dédaigner les hommes de l'idée qu'elle ne peut pas comprendre.

Le tempérament mélancolique, caractérisé par un état habituel de tristesse, se manifeste dans une impressionnabilité moins prompte que celle du bilieux, mais d'autant plus profonde. Ses émotions ont une force d'intensité et une tenacité remarquable : de là sa tendance marquée à approfondir. Peu bruyant au dehors, il cache discrètement en lui les affections de la joie et de la douleur; et comme par une sorte de pudeur, il les savoure en secret, nourrissant son cœur silencieusement de leur amertume ou de leur volupté. Malgré lui, il répand dans tous les breuvages de la vie cette goutte de poison que distille sans cesse son âme concentrée. Sa pente naturelle est vers le sérieux ; il a le culte de l'idéal ; il en souffre et il en jouit; c'est son mal

de naissance, sorte de nostalgie, dont il ne peut guérir; de là, à côté d'un sentiment profond et digne de sa personnalité, la plupart du temps le mécontentement du monde et de la vie bruyante et vulgaire. Homme de retraite, de rerecueillement et de silence. Son âme, repliée à l'écart, est comme tendue de deuil; tour à tour inquiet, ombrageux ou confiant à l'excès, puis réservé soudain jusqu'à la méfiance : un signe de malveillance ou d'ironie, la seule appréhension d'une trahison, peut transformer à ses yeux le monde en enfer, et les hommes en ennemis perfides conspirant sa perte. Son cœur, tourné au *noir,* devine partout les piéges, la tristesse et le malheur. Il a besoin, plus que tout autre, d'une affection sûre et dévouée dans laquelle il puisse trouver toujours un refuge contre lui-même. Disposé à se renfermer, sa profonde sensibilité s'exalte et le porte dans des élans d'enthousiasme vers les grandes et belles choses de l'humanité. C'est un péril souvent. Si une forte raison ne vient en aide à cette imagination fiévreuse, elle dégénère en délire, et mal disciplinée, enfante des chimères : plans de réforme sociale, sys-

tèmes humanitaires et religieux, qui surprennent, et, malgré tout, commandent l'admiration par quelque chose de grandiose au milieu même de leur aspect étrange et rêveur. Mais que l'imagination fasse alliance dans ce tempérament avec une intelligence saine et vigoureuse, elle produira des chefs-d'œuvre. Le caractère mélancolique se signale d'habitude par quelque chose de particulièrement original. Les hommes qu'il produit, méditatifs avant tout, ont en eux une grande puissance d'abstraction. Leur âme concentre fortement les rayons de l'intelligence et du cœur : de là en eux l'intensité de la pensée et du sentiment, et le besoin de traduire au dehors, dans des œuvres artistiques, le monde intérieur qui les remplit.

Le tempérament phlegmatique est calme, indolent, d'une impressionnabilité lente, presque sans force de réaction contre le monde extérieur. Avec une tendance marquée à la torpeur et à l'indifférence, la faiblesse des désirs prive son âme de ressort; il est rarement mu par des impressions vivaces ou des entraînements passionnés; une imagination terne, une intelligence or-

dinaire, mais réfléchie, mesurée et prudente, le maintient en équilibre à égale distance des extrêmes. C'est l'homme du sens commun dans l'acception triviale de ce mot.

L'existence du phlegmatique se meut lentement dans une sphère étroite. Il est esclave de l'habitude et des objets immédiats; tout choc vient s'amortir dans son âme sans élasticité et sans vibration. Sa puissance est la puissance d'inertie, sa sagesse l'absence de passions. Les avantages de cette constitution sont dans une humeur égale, douce, affable, dans la paix avec soi-même, avec les choses et les hommes. Le flot de la vie s'écoule avec calme dans un murmure faible et monotone. En de pareils cœurs il est peu d'amour, mais peu de déceptions aussi. La haute mer ne les tente pas. Toujours conséquent avec lui-même, le phlegmatique est de bon conseil souvent; il possède cette raison pratique qui suffit au train ordinaire de la vie. A tout prendre, bon époux, bon père, bon citoyen, et bien vu de tous; mais également incapable de ressentir ou d'inspirer de grands mouvements, soit de répugnance, soit de sympathie.

Telles sont, dans leur contour général, les quatre physionomies qui marquent l'individu plus particulièrement de leur cachet. Chaque tempérament a son aptitude, vocation native qu'il est bon de régler, mais en la respectant toujours. Toute force vient s'évanouir contre cette force innée, et ceux qui tentent de la détruire sont des insensés. Ils s'attaquent à l'impossible; tous leurs efforts ne produiront que ravages et malheurs. Laissez à chacun la place où l'a mis la nature; sa puissance et son bonheur, s'il en est susceptible, ne peuvent être que là. Violer la loi du tempérament est plus qu'une faute, c'est un crime, une révolte ouverte contre la divinité, contre l'individu, contre la société. Il est dans l'intérêt de tous et de chacun que l'homme se forme dans la direction de ses facultés originelles : sans quoi il se *déforme*. Ne portez donc pas une main profane sur l'existence de ceux qui vous sont confiés, approchez avec respect, étudiez avec intelligence, et n'allez pas bouleverser l'ordre de Dieu. Mais c'est bien là vraiment le souci de nos instituteurs ! On élève les enfants pêle-mêle, on les entasse dans des

casernes, on les fait passer brutalement sous le niveau implacable d'une même discipline. Pensez-vous faire des hommes? jamais; ou s'ils le deviennent, ce sera malgré vous. C'est un avortement général que vous préparez; vous travaillez contre l'humanité, contre la liberté. Qu'importe? le mécanisme est simple et la manœuvre facile: à ce compte le premier venu peut être également instituteur ou sergent. Mais voilà comment l'on fait de l'éducation une plaie, lorsqu'elle devrait être un remède, et que l'on déverse chaque année dans la société des milliers d'êtres incomplets, sinon difformes, mécontents d'eux-mêmes et de tout, « propres à tout et bons à rien », selon les paroles d'un célèbre orateur. Continuez ainsi à fausser les individualités, à les mutiler, à les étouffer stupidement, et puis décorez du titre d'instituteurs des hommes qui portent un pareil respect à la loi divine! Des instituteurs? Allons donc! ce sont des bourreaux. — Leur grande affaire, pensez-vous, est l'humanité? Ils n'ont garde: c'est le pot au feu. O Pestalozzi! ô Lippe! grands cœurs dévoués à l'humanité, où êtes-vous?

Les conditions de sol, de lumière, de chaleur et d'atmosphère agissent sur le germe de la plante : incapables de le détruire, elles peuvent en faire un misérable avorton ou une végétation pleine de sève, de vigueur et d'éclat.

Le milieu est pour chacun de nous le professeur par excellence, car, bonnes ou mauvaises, il renferme en lui toutes les puissances de l'éducation. Le tempérament est la substance, le milieu est le moule où elle se façonne. Combien elles sont variées les influences qui nous ont formés ! Il en est de fugitives, capables néanmoins de laisser des traces profondes, il en est d'opiniâtres qui agissent à petit coup, mais sans trève ; les unes patentes, officielles pour ainsi dire, les autres, et ce sont les plus nombreuses comme aussi les plus puissantes, échappant au contrôle le plus sévère, presque toujours à l'appréciation même de celui qui les subit; elles s'emparent de l'âme par une insinuation successive et y font leur œuvre en secret, mais profondément, pour se révéler dans l'avenir par des résultats désormais indestructibles.

L'individu appartient surtout à quatre milieux

principaux : son siècle, son pays, sa localité, sa famille. Moins un homme a de force de réaction dans son organisation, plus il est dépendant de ces influences ; beaucoup, pour ainsi parler, n'ont d'autre tempérament que l'habitude : cire molle que les circonstances ont pétrie sans résistance. Mais l'homme fort et vraiment original s'enrichit du milieu où il est placé, domine ses influences et se les approprie au lieu de se laisser absorber par elles. Tout en appartenant aux événements et aux circonstances qui l'entourèrent, à son siècle, à son pays, à sa famille, il reste lui-même. Ces natures sont rares, et dans leur plus haute expression d'indépendance elles s'appellent le génie. L'homme vulgaire appartient au temps, le temps appartient à l'homme supérieur.

Quand nous commençons à réfléchir sur nous-mêmes, et pour combien ce moment n'arrive jamais ! notre âme est enlacée déjà par toutes ses fibres ; la vie a tissé son réseau autour d'elle en mailles imperceptibles, mais de fer ; entraves si familières que leur privation seule peut les faire ressentir. Qui jamais saura tout ce qui contribua à former cette individualité qui se des-

sine sous nos yeux? Que celui qui voudra se rendre compte du travail que son être a subi, tourne le regard en arrière sur le chemin parcouru; qu'il fouille son passé, rappelant dans sa mémoire toutes les choses, les personnes, les événements, qui laissèrent sur son âme leur trace en joie ou en douleur. Qu'il se souvienne de tout ce qu'il a aimé, haï, admiré, méprisé; qu'il songe à ces mille incidents, obstacles à peine aperçus d'abord, qui firent dévier le cours de sa vie. C'est le ruisseau qui suit dans la plaine les sinueux caprices d'une pente insensible, puis descend en bouillonnant sur le flanc des montagnes, ou du haut des ravins tombe en cascades écumeuses. Oh! ce que peuvent, pour peser sur une destinée humaine, tant de choses accumulées, petites et grandes, occultes ou manifestes! Il est des hommes, certes, qui peuvent bénir le sort; mais il en est aussi qui montrent une singulière grandeur d'âme en ne le maudissant pas. Et nous, pauvres humains, nous qui nous étant rencontrés un jour sans savoir d'où nous venons, et allons nous séparer demain, ignorants également de nos destinées fu-

tures, nous n'avons hâte que de nous condamner et de nous haïr, alors qu'il n'est de remède à nos maux que la fraternité et l'amour!

Un moment arrive où les circonstances qui agirent sur lui ont marqué l'homme d'une empreinte indélébile; l'âme, durcie au contact répété de l'existence, offre moins de prise: le caractère est fait. Choses, hommes et événements n'ont pas perdu leur pouvoir, mais ils trouvent plus de résistance et pénètrent moins: le cœur, averti et méfiant, ruse avec la vie. Il faut alors, pour opérer de soudains revirements, un de ces chocs qui ébranlent, et souvent brisent le moule qui restait inaccessible aux impulsions ordinaires. L'endurcissement augmente avec l'âge; tout tend à prendre dans l'homme physique et moral plus de rigidité: le vieillard ne vit que de l'habitude de vivre. La tombe s'ouvre, et l'éducation reste inachevée, car le but de toute éducation, la liberté parfaite dans l'humanité, n'est pas atteint. Mais qu'importe? un bon exemple a pu être laissé, et rien ne vaut pour la liberté humaine l'exemple d'un homme qui s'efforça de la conquérir.

Pour les individus, pour les peuples, pour le genre humain, l'éducation est tout. Mais c'est ici encore un travail réciproque. Il faut que les hommes d'intelligence, les hommes de cœur et de fortune se mettent à l'œuvre. O misère! il y a des êtres fatalement écrasés sous un terrible fardeau. Seuls ils l'ont porté à travers la vie, seuls jusqu'au dernier jour, se traînant de privations en privations, les pieds sanglants, déchirés, ils arrivent enfin au tombeau. Le dénuement, l'ignorance, la haine ont étreint leur âme, l'ont étouffée. Et nous que le sort a fait naître sous une étoile propice, nous que, dès le berceau, il a choyés, environnés d'influences salutaires et douces, nous qui souvent en tendant la main à ces frères infortunés pourrions les sauver, nous les méprisons, nous les condamnons! Oh! que de fois le juge devrait aller s'asseoir, lui aussi, sur le banc des accusés! Une faute individuelle ne nous enveloppe-t-elle pas tous plus ou moins dans une complicité involontaire? Mais il faut frapper, dit-on, il faut défendre la société. Frappons donc, hélas! s'il le faut, mais en gémissant sur nous-mêmes, et que les fautes d'autrui nous de-

viennent un enseignement salutaire pour chercher dans les âmes, avant qu'elles aient germé, les semences de mort.

LA SOCIÉTÉ.

L'état sauvage est l'état d'isolement, et n'en déplaise à l'illustre citoyen de Genève, l'état contre nature de l'homme. Plus l'homme s'isole, plus il décroît, s'appauvrit et descend vers l'animalité. Plus il s'associe, plus il augmente sa puissance et s'élève vers l'humanité.

On a recherché laborieusement l'origine des sociétés humaines, et l'on s'est demandé si l'homme avait en lui un principe naturel qui le poussât à l'association? Le fait général de l'association serait, ce nous semble, une réponse suffisante. Partout l'homme s'associe à l'homme, donc il est dans la nature de l'homme de s'associer.

L'homme isolé, menacé de tous côtés par des forces ennemies, a rencontré l'homme. Ils se sont unis contre un danger commun; seuls ils eussent été vaincus, ensemble ils ont triomphé. La nécessité d'une défense commune produit, même chez les animaux, des associations passagères; mais l'ennemi vaincu, l'union n'a plus

de cause. Cependant, quoi qu'on en ait dit, ce n'est point là qu'il faut chercher l'origine des sociétés humaines. Le besoin d'une défense commune n'eût pas suffi pour créer des liens permanents et constituer la société ; il fallait un principe supérieur, né de la nature intime de l'homme et engendrant, non pas seulement des associations fortuites et transitoires comme la cause extérieure qui les avait amenées, mais une réciprocité durable et profonde. Ce principe est avant tout dans notre être intellectuel. L'homme pense ; son premier besoin est de trouver un être auquel il puisse communiquer sa pensée. L'isolement l'étouffe. L'échange des idées est la nécessité de l'existence intellectuelle. Avec la curiosité qui pousse à former des idées, et l'instinct qui porte à les communiquer, la vie de l'esprit est constituée et son progrès certain ; or, le progrès de l'esprit humain est celui de la science, qui est celui de la société.

Mais nous ne sommes pas pure intelligence. L'instinct de la vie affective se fait valoir à son tour, et rapproche les hommes par le besoin d'échange de leurs sentiments. Lequel d'entre nous

n'a ressenti parfois cette affreuse solitude du cœur, la plus terrible assurément, où l'âme délaissée remplit de ses cris d'amour un désert sans échos! Il faut vivre, il faut aimer. Le cœur humain commence avec l'homme lui-même, et d'instinct cherche le cœur humain, l'être capable de comprendre, de souffrir, de se réjouir avec lui. O sainte communauté qui nous allége la vie! Misérable mille fois, et de la plus triste misère, celui qui n'aime personne et que personne n'aime! Échange des forces intellectuelles et affectives, échange de l'humanité, en un mot, voilà le véritable principe social.

Mais tout n'est pas principe de sociabilité dans l'homme. L'animalité subsiste, hostile dans son brutal égoïsme à l'humanité. Elle se nomme le droit du plus fort, la tyrannie. L'égoïsme est l'individualisme. Illimité, absolu, il sépare les hommes, en fait des ennemis, détruit la société. La brute est égoïste, l'homme doit être humain. « *Homo homini lupus* », dit Hobbes. Oui, en chacun de nous, il y a la bête féroce, toujours prête à rompre sa chaîne. Ayons garde de l'éveiller! L'animalité est le despotisme du

moi, s'exerçant sur l'individu d'abord, sur ses semblables ensuite. Nul n'est tyran des autres s'il ne commence par être son propre tyran. Un homme libre n'opprime pas; qui respecte la liberté en soi, c'est-à-dire l'humanité, comment la violerait-il dans son semblable? Mais l'homme injuste envers lui sera injuste envers les autres.

Deux tendances nous sollicitent en sens inverse : envahissante, exclusive, l'une veut soumettre l'humanité et l'absorber à son profit; son mot est celui du despotisme : l'humanité, dit-elle, c'est moi. L'autre veut l'harmonie et l'équilibre des forces, la justice. Il en est de l'organisation sociale comme de l'organisation individuelle; toutes deux résultant d'un ensemble de facultés, d'organes, d'aptitudes et de fonctions, dans l'une comme dans l'autre ce qui fait la santé, la vigueur et l'indépendance, c'est l'ordre qui naît de l'accord des parties dans l'activité collective.

L'association entre les hommes, conséquence de leur besoin de vivre dans l'échange du travail, des idées et des sentiments, repose encore sur la nécessité d'une légitime défense contre un péril toujours renaissant. L'homme a un en-

nemi acharné, le plus cruel, le plus difficile à vaincre. Cet ennemi n'est pas la nature dans la rigueur de ses saisons, dans ses intempéries et la fureur de ses éléments; ce n'est pas le sol parcimonieux et rebelle, ni la bête fauve armée contre l'existence de l'homme: c'est l'homme lui-même. L'homme est né oppresseur de l'homme, et la vie commune est féconde en tentations qui réveillent le tyran. A peine ébauchée dans ses formes grossières, l'association donne déjà au plus fort la révélation de sa force, en lui fournissant le moyen de la mesurer à celle des autres; le voilà despote.

Toutes les sociétés humaines ont débuté par l'exploitation du faible; le despotisme est l'enfance de la société. — Quelle sera sa virilité? la justice. La société et la justice s'organisent en même temps, il y a entre elles identité parfaite. Mais comment atteindre la justice? Le plus fort ne restera-t-il pas toujours le plus fort? Et s'il l'est, comment résistera-t-il à l'envie de le prouver? Il y a un remède cependant, long, il est vrai, et fécond en martyrs, mais infaillible. Terrible combat, où la barbarie ne cède que pied à

pied, accumulant les ruines et répandant le sang sous ses pas! Les sociétés guérissent de l'injustice, mais à quel prix elles achètent la liberté! Veuille la loi implacable qui préside aux destinées du genre humain, que son œuvre s'accomplisse sans s'élever sur de nouveaux holocaustes!

Suivons en quelques traits rapides la marche de la justice dans la société.

L'homme doit à l'oppression elle-même sa première idée de la justice. Elle en naît par réaction. L'instinct de la personnalité s'éveille avec force sous le joug qui l'accable, et, chose digne de remarque, ce même instinct de personnalité qui a fait le tyran et qui eût mis l'esclave à sa place s'il avait été le plus fort, suscite le désir de la délivrance, germe d'où se développe par degrés l'idée de droit, de justice et d'égalité : la science sociale tout entière. Germe où l'avenir est contenu, et qui, du sein de l'association barbare où il s'est éveillé, fera surgir la civilisation.

Les opprimés sont faibles par leur isolement, et s'ils ne savent s'unir dans une résistance commune, irrévocablement condamnés. Mais par l'association ils peuvent, à leur tour, devenir les

plus forts. Le despotisme le sait ; aussi sa maxime favorite est-elle : « diviser pour régner. » D'instinct, et de tous ses efforts, il tend à empêcher l'union, qui doit briser son sceptre de fer, et dont l'absence lui livre des hommes à merci.

La conscience de la force dans l'union pousse aux premières révoltes. Elles étaient prévues, elles sont réprimées. Le pouvoir, sentant frémir les cœurs sous le frein, augmente ses ressources et se retranche contre l'assaut ; la tyrannie s'organise en vue de la résistance. Mais le combat est engagé et la révolution s'est mise en marche ; l'idée de justice va se répandre et se fortifier par les échecs mêmes qu'elle subira ; c'est un ferment jeté dans les esprits, et qui transformera le corps social. Le pouvoir inquiet augmente sa pression ; c'est tendre d'autant le ressort révolutionnaire. — De nouveaux troubles éclatent ; ils sont encore réprimés, mais plus sérieux, avec plus d'efforts et de sang. La tyrannie, à mesure qu'elle est plus menacée, devient plus opiniâtre aussi et plus inflexible. C'est sa fatalité et sa perte. — Elle sent venir son heure ; le sang-froid lui échappe ; elle y est décidée, elle résistera à ou-

trance. Mais une force s'est constituée contre elle lentement, force morale qui grandit par la résistance qu'on lui oppose, et dans chaque revers puise une énergie nouvelle; tandis que les triomphes du despotisme sont ceux dont parlait Pyrrhus: « Encore une victoire comme celle-là, disait-il, et je suis perdu. » Le bruit des armes a cessé; le silence se fait: mais un silence de mort. Nul despote ne peut arrêter les pensées ni les cœurs; ils se rejoignent en dépit de lui, percent les murailles des prisons, se rient des échafauds, et passent inaperçus au travers des armées les plus compactes. L'âme du pays est constituée. Tout pouvoir désormais comptera avec celui-là: s'il lui obéit, il sera fort; s'il lui résiste, il sera brisé. Les faibles ont vaincu, non par le nombre, mais par l'association. Leur triomphe est celui de la justice.

La justice est la conscience des nations libres, la fin et la perfection des sociétés. Un peuple, comme un homme, manque du sens moral quand le sens de la justice lui fait défaut. Ils ne peuvent être indépendants ni l'un ni l'autre. La science politique est celle de la justice.

Or, qu'est-ce que la justice? On l'a définie, dans une formule d'une précision remarquable, la liberté réciproque. Cette définition revient, au fond, au commandement de l'Évangile : Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'il vous fît. Quelle est l'essence de ce précepte? Le respect de soi-même dans autrui, la reconnaissance en lui d'une personnalité semblable à la sienne. Où trouver un autre fondement pour l'égalité? Peut-on appeler juste celui qui reste en deçà de ce commandement? Et celui qui l'accomplit n'a-t-il pas payé en entier sa dette à la justice?

On se trompe lorsqu'on veut égaler les individus en les passant sous le même niveau. L'égalité *communiste* est l'antipode de l'égalité. La justice équilibre les individualités, mais c'est afin que toutes soient respectées. Prétendre mesurer les individualités au même compas, abaisser les grands pour élever les petits, c'est détruire l'individualité et avec elle infailliblement la liberté : c'est, non pas la justice, mais l'arbitraire sous sa forme la plus odieuse, et de tous les jougs le plus insupportable à l'homme.

Là se trouvent l'hérésie et l'odieux du communisme. Le communisme est le plus grand crime que l'homme ait conçu contre lui-même, le plus grand attentat qu'il ait rêvé contre la liberté. L'échafaud est communiste. Il n'y a d'égalité sociale que celle qui garantit, comme l'arche sainte de toutes les libertés, la liberté individuelle. La loi respecte les individualités ; si elle les limite, c'est dans leur intérêt mutuel, et les unes par les autres. L'individualité lui est chose inviolable et sacrée par dessus toutes, jusqu'à cette limite où, si elle passait outre, elle détruirait dans autrui l'exercice de la même liberté qu'elle revendique pour elle-même.

Chacun est à la fois garant et garanti, la société doit constituer un contrat d'assurance mutuelle contre l'arbitraire, de quelque part qu'il surgisse ; hors de là, elle est la barbarie organisée. Celui qui rompt le contrat se met hors la loi ; il doit y être ramené. Je n'ai pas signé ce contrat, dites-vous, et je proteste ! Fort bien ; reprenez donc votre individualité tout entière, et usez-en, si vous le pouvez, pour vous assujettir les faibles ; mais vous trouverez bon aussi qu'ils pren-

nent envers vous le même droit, et que, dans l'exercice d'une défense aussi légitime que l'attaque fut arbitraire, ils se mettent à l'abri de vos usurpations. — Allez vivre au fond des bois et discuter sur le droit du plus fort avec les tigres et les lions, vos semblables !

Où commence la liberté d'autrui, là finit la mienne ; où commence la mienne, finit celle d'autrui. Les individualités se touchent sans se pénétrer, et s'équilibrent réciproquement. Telle est, dans sa simplicité, la notion de la justice et de l'égalité sociale : la liberté collective.

L'État, n'importe son nom et sa forme, s'il n'existe pas comme garantie de la liberté réciproque, n'est pas pour la société, il est contre elle. A l'inverse, du moment où, sous un titre quelconque, il garantit cette liberté, il est fondé en droit, repose sur la justice et représente la société. La justice fait la légitimité, qui fait l'autorité. La justice est le droit divin, il n'y en a pas d'autre. La chose est tout, le nom n'est rien.

L'autorité est la liberté réciproque ; l'on chercherait en vain entre autorité et liberté un autre rapport. Rapport de solidarité : l'autorité n'est

pas sans la liberté, la liberté est nulle sans l'autorité. L'autorité existe pour la liberté et par la liberté. Mais ne confondons pas l'État avec l'autorité. La justice est l'autorité sociale partout et toujours ; l'État ne devient l'autorité que par la justice, ce n'est qu'autant qu'il la représente qu'il représente la société et qu'il est le gouvernement civil. L'anarchie se montre aussi bien au sommet qu'à la base. En haut et en bas elle porte le même nom : licence, usurpation. Le progrès en ceci consiste à réduire l'autorité aux limites exactes de son principe : pouvoir nécessaire à la protection des libertés individuelles dans leur solidarité ; en même temps, par voie de conséquence immédiate, toute liberté individuelle se trouve inviolable jusqu'au point où, débordant sur celle d'autrui, elle devient, dans l'atteinte portée à la liberté d'un seul, une violation de la liberté de tous.

L'État peut-il garantir plus que la liberté individuelle? Non évidemment. Peut-il garantir moins? Dans ce cas il laissera subsister à côté ou au-dessus de lui des usurpations, il n'accomplira pas son mandat. Représentant de la

justice, de la justice entière et rien que de la justice : en deçà, au delà, il sort de ses attributions naturelles. Nous pensons généralement en France que l'État doit se mêler de tout ; preuve trop concluante que nous ignorons encore ce que signifie le mot de liberté politique. Tant que nous ferons des révolutions au nom de la liberté, sans savoir ce qu'est la liberté, quelle chance aurons-nous de réussir ? La liberté individuelle n'est pas définie, elle n'est pas comprise : voilà le mal. La définition de la liberté individuelle implique nécessairement celle de l'autorité. Trente millions d'hommes discutent en France sur la liberté ; en trouverait-on trente mille qui la connaissent ?

L'intérêt suffit pour suggérer aux hommes vivant en commun l'idée d'un contrat de réciprocité qui les mette à l'abri de leurs mutuelles atteintes. Cette œuvre de justice peut naître d'une méfiance mutuelle, de la peur, de l'envie le plus souvent et de la haine. Mais qu'y a-t-il dans une société organisée de la sorte ? Un corps sans âme. Des égoïstes jaloux qui se surveillent et se tiennent en échec. Est-ce là la vraie société,

la véritable justice? « Où n'est pas la charité, » a dit saint Augustin, « là ne saurait être la justice. » Il parlait de cette justice qui vient de l'amour et qui fonde dans l'échange des cœurs la société intérieure, la société vivante, société des âmes, la seule, enfin, qui puisse s'appeler une société humaine. Si le pacte de justice n'a pas sa caution dans les cœurs, il sera violé dès que la force matérielle l'abandonnera. Les hommes restent ennemis; c'est la paix, mais la paix armée. Menace incessante, épée de Damoclès suspendue toujours sur nos têtes, et qu'un fil retient! Quel fragile édifice! Quel équilibre précaire!

L'amour est la forme supérieure de la sociabilité, supérieure non pas seulement par ses résultats, mais par son principe. L'amour ne s'impose pas, il ne s'achète pas, il se donne. C'est sa noblesse. Si les œuvres de la fraternité étaient imposées par la loi sociale, la fraternité n'existerait plus. Un dévouement infligé avilit également celui qui l'accomplit et celui qui en profite. Inscrire la charité dans le code social est une anomalie et un péril immense. Ceux qui y songent ne con-

naissent pas la charité. Ils ressemblent à ces personnages de la fable qui tuèrent la poule aux œufs d'or pour lui ravir d'un seul coup toutes ses richesses, ou à ces sauvages idiots dont parle Montesquieu pour caractériser le despotisme, et qui, afin d'avoir les fruits, abattent l'arbre. N'arrachons pas du cœur la racine de l'idéal! Que vous restera-t-il de l'homme et de sa grandeur, quand vous lui aurez pris le dévouement? Respectons la charité; ne prostituons pas à l'égoisme cette vierge immaculée de l'âme humaine!

La loi de justice est négative: « Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'il vous fît. » « Fais à autrui ce que tu voudrais qu'il te fît; » voilà la loi d'amour. Quand je pratique la justice, je m'abstiens de faire le mal; je ne suis qu'un honnête homme aux yeux de la société, et ma vertu, la plupart du temps, n'est que prudence, nulle par conséquent. Quand je pratique l'amour et le sacrifice envers mon semblable, je suis homme de bien.

La loi de justice sociale et la loi d'amour sont placées à des points de vue directement opposés.

Celle-là fonde l'égalité sur l'intérêt collectif et s'impose matériellement; celle-ci y aspire par le dévouement et le sacrifice, et pour appui ne veut que la conscience. La justice, identique des deux côtés, dans son objet et sa définition, liberté réciproque, n'en demeure pas moins en principe foncièrement distincte. Justice matérielle et justice morale sont deux. En veut-on la preuve irrécusable? Si la justice était dans les cœurs, à quoi servirait de la proclamer dans les constitutions et de mettre des baïonnettes à son service? Hélas! il faut le dire: ils sont nombreux ceux qui n'ont d'autre conscience que la crainte du châtiment! A mesure que se développe chez une nation le sens de la justice, la force morale augmente et la nécessité de la force matérielle est diminuée d'autant. Mais un peuple sans moralité ne peut vivre que de la force matérielle. Il est condamné fatalement au régime militaire. Le mot de Joseph de Maistre est profond: « un peuple a toujours le gouvernement qu'il mérite. »

La loi civile ne connaît pas la fraternité, elle ne connaît que l'arbitraire et la haine contre les-

quels elle doit être une défense. La loi morale ne connaît que l'amour et n'en sépare point la justice.

Au delà de la société matérielle, qui ne présente que l'image extérieure de l'égalité, vit une société supérieure et idéale. La conscience la régit, autorité spirituelle librement acceptée ou récusée. Jamais le pouvoir séculier ne saurait pénétrer dans ces régions sans commettre une profanation sacrilége, sous quelque nom qu'elle se dérobe. Veillez bien sur cette frontière, sentinelles de la liberté, qu'elle ne soit jamais franchie!

Les sociétés périssent par le manque de cœur; c'est par le cœur qu'elles se sauvent et sont glorieuses aux yeux du genre humain. Que nous manque-t-il, avec les moyens immenses dont la science, l'industrie et les arts disposent, moyens que chaque jour augmente, pour nous élever à une force et à une grandeur sans pareilles? le cœur, rien que le cœur.

A l'œuvre donc, vous qui avez l'intelligence et la fortune! A l'œuvre, rédempteurs! En avant pour l'humanité! Haine à la misère! Haine à

l'ignorance! Haine à l'esclavage! Fortune, talent, génie, que tout ce qui a un pouvoir pour le bien répète ce grand cri de liberté : « Aimons-nous les uns les autres! »

Nous le savons : la fraternité est le privilége de quelques âmes d'élite. Qu'importe? qu'elles se recherchent, qu'elles s'unissent, et leur influence sera grande. Que ne peuvent pas les généreux exemples! le cœur humain heureusement connaît aussi la contagion du bien. La haine n'engendre que la haine, l'égoïsme au haut de l'échelle produit l'égoïsme en bas; mais l'amour enseigne l'amour.

Deux voies sont ouvertes. L'une bordée d'abîmes, couverte de ruines et de sang, conduit dans les ténèbres entre des bûchers et des échafauds. Sur la seconde brille, comme une étoile sereine, l'esprit d'amour et d'humanité; la prudence seule, à défaut du cœur, devrait l'enseigner à l'homme. Les grands et les forts y viennent au secours des petits et des faibles. Il n'y a plus deux armées acharnées à se détruire; il y a des hommes qui cherchent ensemble la justice et la liberté. Ce que l'amour accomplit,

il l'enlève à la violence; mais l'œuvre que la fraternité abandonne, un jour ou l'autre, sortira des convulsions de la lutte. O vous qui pourriez travailler à cette œuvre, qu'attendez-vous encore? Si le drame poignant de l'ignorance et de la misère qui se déroule à vos yeux ne suffit pas à vous émouvoir, que l'histoire du moins vous apprenne qu'on ne prévient les catastrophes qu'en marchant sans hésiter au devant des exigences de la justice! Ne laissez pas à la génération de demain ce que celle d'aujourd'hui peut réaliser, et ne dites pas, aveuglés par un hideux égoïsme: demain je ne serai plus, que m'importe demain? Eh quoi! cœurs pétris de boue! ne laisserez-vous donc rien derrière vous que la honte de votre exemple? Vos enfants ne doivent-ils pas récolter un jour là où vous aurez semé? vos enfants vous maudiront.

Noblesse oblige, puissance oblige; voilà le code du dix-neuvième siècle.

Vous prêchez le socialisme, nous dira-t-on peut-être. O stupide accusation! Oui; c'est du socialisme, le socialisme le plus radical: celui que le Christ a prêché, il y a de cela tantôt deux mille

ans. Si l'amour de l'humanité et de la civilisation est le socialisme, tant pis pour ceux qui ne sont pas socialistes. Prêchez ce socialisme-là, apôtres de la justice : votre parole aura de l'écho dans tous les nobles cœurs ! C'est avec ces armes seulement que vous triompherez du socialisme de la haine, socialisme faux, impie et despote, qui s'en va prêchant un matérialisme infect. La liberté est spiritualiste avant tout. Aimez-vous, et le socialisme s'évanouira comme le cauchemar d'une nuit fiévreuse. Ce fantôme hideux qui vient s'asseoir à votre chevet, vous suit dans vos plaisirs et jette dans le tourbillon de vos fêtes son cri de désespoir,— dites, comment vous en débarrasserez-vous ? Par la force. Très-bien ; elle est à vous. Mais êtes-vous bien assurés qu'elle ne vous échappera jamais ? Non ; ni la peur ni la violence ne vous sauveront : ce qui vous sauvera, c'est l'amour, c'est la tutelle du puissant envers le faible, son ardeur à le protéger, à l'élever. Dans cette tutelle est le remède, le seul. La civilisation est une œuvre lente à venir, un pénible labeur qui ne s'accomplit qu'avec les siècles, un calice amer trop souvent. Les sociétés ne se métamorphosent

pas à vue et d'un coup de baguette ; le développement social est graduel, successif, comme le progrès individuel. Il faut se résigner à suivre cette chaîne dont aucun anneau ne peut être enlevé. Rien n'y fait, et en voulant avancer l'heure au cadran, on la recule. Mais aussi, en comprimant le ressort du progrès, on jette le trouble dans la société et provoque de redoutables explosions. Au devant! toujours au devant! Rien que le possible, mais tout ce qui est possible. N'attendons pas que la peur nous arrache ce que l'égoïsme s'est obstiné à refuser à la justice. Mauvais calcul! l'échéance est reculée ; la dette augmente. Dieu nous garde de faire appel à la terreur pour entraîner les âmes! Mais il est bon de ne point s'endormir sur un oreiller facile, il est bon de prévoir afin de prévenir, de se jeter en avant, pour éviter ce qui serait un désastre pour les vaincus, mais pour les vainqueurs peut-être une calamité plus grande encore. La haine suscite la lutte, l'aigrit, la nourrit dans son acharnement. N'importe alors le parti qui triomphera, il sera injuste ; car il se vengera, e la vengeance ignore la justice. Qui se venge, ne

juge pas : il frappe. L'histoire le sait. Quand donc la sagesse entrera-t-elle dans nos conseils ? Quand viendra le moment où la révolution s'accomplira dans les faits, sans secousse, sans crise, parallèlement au progrès de l'esprit humain? Arrivera-t-il jamais le jour où les intérêts qui se trouveront en travers de sa route, au lieu de tenter une résistance vaine et insensée, sauront apporter à la société, par calcul sinon par amour du bien public, le sacrifice de priviléges devenus incompatibles avec l'ordre et la liberté ? Mais ils s'obstinent dans leur aveuglement, et le flot qui eût suivi son cours, rencontrant l'obstacle, monte et s'irrite à mesure. Devenu irrésistible bientôt, il brise l'obstacle et se répand de toutes parts avec fureur. Il est trop tard alors pour le diriger : il creusera son lit en dépit de tout. Que de victimes ! que de ruines amoncelées ! Vous êtes incapables de dévouement ; soyez-le au moins de prudence !

Dans certains esprits, et ils sont nombreux, le mot d'assistance n'éveille que l'idée de l'aumône. L'aumône ! c'est le fléau et la honte de la société. L'aumône est un mal pour celui qui re-

çoit, parce qu'elle l'humilie, quand elle n'en fait pas un cynique fainéant ; elle est un mal pour celui qui donne, parce qu'elle l'enorgueillit lorsqu'elle ne lui est pas un remords ; elle est un mal surtout, parce qu'elle condamne l'humanité. La nécessité de l'aumône suppose au sein de la société des hommes incapables de suffire aux premières exigences de la vie physique : elle accuse la société d'homicide. Tout homme doit pouvoir vivre de son travail. Le travail est la grande loi de toute existence humaine, le travail est un devoir. Mais le travail manque, ou bien son salaire est insuffisant. L'aumône arrive, ou elle n'arrive pas. Déplorable remède ! incapable de guérir la plaie, trop habile à l'envenimer. La vie n'est pas un don que l'homme doive attendre de la précaire munificence de l'homme. La charité matérielle est un fléau, issu d'un fléau plus terrible encore. Elle tient lieu de béquilles à une organisation infirme et malsaine. C'est contre elle que tous les efforts doivent se conjurer. Tous, et de toute la puissance du cœur et de la pensée, conspirons contre le monstre. Tant que la société sera obligée de s'appuyer sur l'aumône, son œuvre

restera encore à faire et le mot de justice sera un vain mot. Il faut que la justice tue l'aumône, si l'aumône ne doit pas tuer la justice.

Nous le répétons ici pour ceux qui aimeraient à se méprendre sur notre pensée : nous ne sommes pas de ceux qui croient que la société puisse guérir de ses infirmités par un coup de théâtre ; les changements à vue, hélas ! ne sont pas de son ressort. Longtemps encore, nous le craignons, le mal de la charité restera un mal nécessaire. Mais tant qu'il subsistera, nul n'a le droit de fermer les yeux pour ne pas voir ; chacun doit, dans la mesure de ses facultés et de sa puissance, chercher à frapper l'hydre formidable de la misère. Jusqu'à ce que nous l'ayons vaincue, soyons sobres de chants de triomphe. Il faut que tout homme, en échange de son travail, puisse trouver la vie et la sécurité. Nul, nous dit-on, s'il veut travailler, n'est condamné à la triste alternative de mourir de faim ou de vivre de l'aumône. Soit ; nous aimons à admettre une pareille affirmation. Mais pour vivre, est-ce assez que de ne pas mourir ?

Le secours matériel est le degré le plus infime

de l'assistance : l'homme ne vit pas de pain seulement. L'assistance a une signification plus haute et plus digne. Lequel d'entre nous est assez élevé pour qu'il n'en ait encore besoin ? Lequel est tombé assez bas pour qu'il ne la puisse encore pratiquer ? Elle est, sous toutes les formes, l'esprit de l'humanité, de l'échange. Ceux qui s'assistent, s'associent. Ne vous dites donc pas, quand vous avez grossi le budget d'un bureau de bienfaisance : j'ai payé ma dette, me voilà quitte envers l'humanité. Pitié ! vous n'avez rien fait encore. C'est de sa personne qu'il faut payer surtout, de ses conseils, de son exemple, de son autorité, de son cœur, de son intelligence. Ouvrir sa bourse, quand elle est pleine, c'est quelque chose, mais c'est peu vraiment. Ce qu'il faut essentiellement, c'est l'assistance morale et intellectuelle auprès de l'assistance matérielle. Eussiez-vous créé des Crésus, si la pensée reste aveugle et le cœur croupissant dans l'égoïsme, vous n'aurez fait que des esclaves. L'homme riche n'est pas l'homme libre. La fortune s'entend mieux à enchaîner les âmes qu'à les délivrer. Elle est une admirable chose assu-

rément, lorsqu'elle se met au service des grandes aspirations de l'humanité; mais une calamité publique, quand elle se prostitue à la matière, à l'égoïsme et à l'ignorance. Vil métal, dites-vous? non pas: c'est l'homme seul qui est vil ou qui est noble.

Que suis-je, direz-vous peut-être, pour avoir une influence dans la société? Quoi! n'êtes-vous point partie de l'ensemble, et ignorez-vous donc que la perfection du tout ne peut dépendre que de la perfection de ses parties? Ouvrez les yeux sur vous-même; tout homme, quel qu'il soit, a sa part dans le gouvernement de son pays et de l'humanité : en se développant, c'est un progrès social qu'il réalise, car il dote sa patrie, en même temps que le genre humain, d'un homme de justice et de liberté. Celui qui peut le moins peut infiniment encore : ce qu'il fait pour lui, il l'accomplit pour les autres; l'intérêt individuel compris avec intelligence est toujours d'accord avec l'intérêt général. C'est une fausse distinction que l'on fait. Un homme qui agit contre la société agit contre lui-même. Le bonheur ne sera jamais pour aucune créature que dans son développement. Ce-

lui de l'homme consiste dans l'accroissement constant et harmonieux de ses facultés physiques, morales et intellectuelles ; cet accroissement devient pour la société un accroissement de forces, une richesse que l'individu apporte au fonds commun sans qu'il en soit nullement appauvri lui-même. Un amoindrissement des forces et du bonheur dans l'individu amène, par l'effet de la même loi de solidarité, un épuisement social ; c'est un vol que l'individu se fait à lui-même et à tous. Que chacun voie dans son éducation l'instrument de sa félicité, un devoir vis-à-vis de lui-même, un devoir vis-à-vis des siens, vis-à-vis de son pays et de la société tout entière, quel pas nous aurons fait dans la civilisation ! Tout se pénètre mutuellement dans l'organisation sociale, s'enchaîne étroitement, et tel est cet enchaînement, que l'existence la plus obscure produit souvent, par une série de conséquences inaperçues, et bien au delà de la sphère apparente de son action, des effets d'une portée immense pour tous. Entre mille, un seul exemple, le plus apparent : celui du père de famille. Celui de la mère aussi, à laquelle il fut tant donné

pour éveiller dans le cœur de l'enfant les grands instincts de la sociabilité, la bienveillance, l'amour, la justice. Quelle influence! et combien ne sera-t-elle pas différente dans ses résultats, selon ceux qui l'auront exercée! Cette autorité, d'une si haute valeur sociale, avons-nous bien songé que presque tous nous serons appelés à la revêtir un jour? Y sommes-nous préparés? En sommes-nous dignes? Avons-nous réfléchi que la société d'un pays n'étant après tout que l'organisation des familles qui vivent sur son sol, toute autorité de famille est un sacerdoce social? Qu'il est restreint cependant le nombre de ceux qui se rendent compte de l'importance et de la sainteté d'une pareille mission! On parle beaucoup du progrès social, et l'on attend tout de l'État. C'est lui seul qui peut agir, lui seul qui est responsable. Songeons un peu moins à lui et un peu plus à nous-mêmes. Le progrès? Il est un moyen pour le réaliser à coup sûr. Que chacun commence par son propre progrès, et celui de tous en sortira tout naturellement. Ceux qui auront compris cela n'auront plus le droit de gémir hypocritement sur leur impuissance, faisant

un oreiller à leur paresse. Deviens un homme libre, tu engendreras la liberté autour de toi.

La société est l'échange des individualités. De cet échange, et du concours de toutes les activités particulières, naissent quatre grandes puissances collectives : la science et l'industrie, l'art et la religion. Ces forces collectives deviennent pour l'individu des milieux de réalisation. Représentants de l'esprit humain dans ses diverses activités, elles correspondent à tous les besoins de notre nature. La science nous délivre de l'ignorance, qui est le dénuement intellectuel, principe de toutes les servitudes. L'industrie, par l'application des découvertes scientifiques aux besoins matériels de l'homme, brise les chaînes de la misère physique. L'art, s'adressant au sentiment et à l'inspiration, satisfait par ses créations aux plus nobles instincts, élevant l'âme, par delà les besoins vulgaires de la vie, vers les cimes de l'humanité, sommets voisins du ciel, où brille le soleil de l'éternelle beauté. La religion, enfin, concentrant en elle toutes nos espérances, toutes nos aspirations vers l'idéal, relie l'homme incertain de sa route, éperdu et chan-

celant devant le grand mystère de la mort et de Dieu, à l'infini et à l'éternité.

Ces puissances sociales, on le voit, s'emparent de notre être dans toute son étendue. Elles nous enveloppent tous, et à tout instant, par mille canaux, nous apportent la vie, la croissance, le progrès. Qu'est-ce qui a formé, en dehors des puissances individuelles, bien que par leur concours, ces puissances collectives ? l'échange, qui est la société, l'échange, qui est l'humanité. L'homme doit à l'échange tout ce qu'il est. Étudier l'individu en dehors de l'échange avec l'individu est un non-sens. L'échange seul crée l'existence collective, du sein de laquelle toute existence individuelle tire sa substance, et à laquelle elle rapporte toute son activité.

Le véritable gouvernement social réside dans la société elle-même, gouvernement qui se divise entre les agents que nous venons de signaler. Œuvre de l'humanité, l'humanité à son tour devient leur œuvre, et tout progrès est leur progrès. Y a-t-il quelque chose qui leur soit supérieur, et au-dessous d'eux rien qui ne subisse leur influence ? Ces pouvoirs, dirigeants et con-

servateurs à la fois, concourent par leur unité à former le gouvernement collectif, toujours plus fort, plus étendu et plus pénétrant, à mesure que l'échange se multiplie. La conscience publique est leur produit. Cherchez au fond de cette conscience, rendez-vous général des idées, des besoins et des aspirations, les éléments qui la composent, résultats qu'elle dégage du travail commun pour se les assimiler chaque jour comme la substance nécessaire à sa vie, vous trouverez la science, l'industrie, l'art, la religion, dans la communauté de leur échange. Révélations du génie humain dans toutes ses activités, ces grands pouvoirs sociaux gouvernent l'homme, et seuls le gouvernent en réalité, car ils le développent; or, développer est gouverner.

Au-dessus des existences individuelles, il se constitue, phénomène trop peu étudié, une existence générique, âme de tous, où les âmes individuelles sont plongées, et dont elles tirent leur aliment. Ainsi la plante se nourrit de l'atmosphère qui l'enveloppe et des sucs de la terre où elle plonge ses racines. Par toutes ses facultés,

chaque homme, et à chaque instant de sa vie, aspire en lui quelque chose de l'atmosphère sociale, et puise dans le fonds commun, pour lui rapporter, augmenté de son travail individuel, l'emprunt qu'il lui a fait. Cette grande âme du genre humain, où se concentre la vie de toutes les générations passées, à laquelle les générations présentes laisseront leur tribut et que celles de l'avenir étendront indéfiniment, elle environna notre berceau, dès notre naissance nous en avons été pénétrés, c'est l'air dans lequel nous respirons la vie.

Que serions-nous sans tous ceux qui nous précédèrent? En est-il un seul, le plus puissant par l'individualité, qui soit en droit de se dire : je suis mon œuvre à moi-même et mon intelligence ne doit rien à l'humanité? Sait-il, l'orgueilleux, le labeur et les souffrances qu'il a fallu à tant de générations pour lui permettre de devenir ce qu'il est? Que la chaîne de l'histoire se fût brisée à notre berceau, nous naissions dans la barbarie, à côté de la brute. Ignorants de tout, grossiers, sans industrie et sans puissance, sans art, sans idéal, le Caffre

et le Hottentot eussent été nos maîtres en civilisation. Nous ne sommes que des héritiers qui vivons du patrimoine de nos ancêtres, patrimoine péniblement amassé, et qu'à notre tour nous léguerons, enrichi de notre pensée, de notre travail, et de nos larmes aussi! à nos descendants.

Voilà ce que doit l'individualité à la société, non pas seulement sous sa forme présente, mais sous toutes les formes qu'elle a successivement revêtues pour parvenir jusqu'à nous. L'humanité se meut lentement, mais elle se meut sans interruption. Germe imperceptible d'abord, puis arbrisseau chétif, l'esprit humain, aspirant une sève toujours renouvelée et plus abondante, croît à mesure et finit par devenir un arbre plein de vigueur et de majesté. Le chêne n'est-il pas sorti du gland? Un jour il étendra sur toute la terre ses rameaux gigantesques, et les peuples réconciliés, invincibles par l'union, vivront en paix sous ses ombrages séculaires. Ah! si à ce moment suprême, l'œuvre accomplie enfin, et la victoire remportée après tant de luttes, les générations pouvaient, aux rayons

d'une aurore nouvelle, se lever toutes et venir assister, la main dans la main, sous le regard de Dieu, à cet immense jubilé de l'humanité! Alors, se souvenant de la pierre qu'elles portèrent péniblement sur leurs épaules, et voyant l'édifice debout dans son imposante grandeur, le secret de leur destinée se révélerait à leurs yeux, leurs angoisses seraient bénies mille fois, leurs larmes séchées, le sang lavé de leurs mains à jamais, et le salaire de leur journée payé au centuple. Tous! tous! conviés à cette fête des intelligences et des cœurs! Ceux qui dorment, se levant dans la gloire au jour du grand réveil! Point de malédiction, point de pleurs et de tortures, point de séparation, les uns passant à gauche et les autres à droite, damnés ou sanctifiés: tous, tressaillants de joie! pour tous la paix, l'amour et la lumière!

Dans l'organisation sociale, un phénomène de concentration se produit; tous les rayons individuels se rassemblent en un milieu unique, agissant à la manière d'un foyer où viendrait converger la lumière émanée de tous les points. L'échange groupe, il n'absorbe pas. Reliant les

aptitudes individuelles pour en former les puissances collectives, il ne peut supprimer aucune des individualités par le secours desquelles il a créé la force sociale. L'individu est indispensable à la société, la société l'est à l'individu. Bien que la société ne puisse pas s'abstraire et se présenter à nous sous une forme matérielle et indépendante, elle n'est pas un être métaphysique, une généralisation idéale. Elle existe en réalité, partout vivante et active. A chaque pas nous la rencontrons; dans nos idées, dans nos désirs, nos volontés, nos actions, elle pense, désire, veut, agit avec nous. Nous sentons fort bien qu'elle n'est pas nous; mais nous sentons également que, privés de son secours, nous ne serions pas ce que nous sommes. Plus ou moins, elle est visible et incarnée en chacun: les plus grands et les plus forts sont ceux où elle s'incarne dans sa plus haute puissance, c'est avec sa puissance qu'ils sont puissants avant tout, c'est son âme qui vit dans la leur. Est-il surprenant que leur influence s'étende sur tous, puisqu'ils résument la force de tous, alliée encore à celle du génie particulier que la nature

leur a départi? L'homme supérieur rend avec usure à la société ce qu'elle lui a prété. C'est un capital qu'il sait, mieux que nul autre, faire valoir pour elle.

En France, nous nous préoccupons fort d'un changement dans l'État; chaque gouvernement nouveau doit, comme Josué, nous conduire à la terre promise. Et chaque gouvernement nouveau est une nouvelle déception, parce que nous attendons de lui ce qu'il ne peut pas donner. Quand donc nous lasserons-nous de changer la toiture? C'est aux fondements qu'il faut songer. Quand verrons-nous enfin le gouvernement là où il est en réalité? Industriels, savants, artistes, philosophes et prêtres, vous êtes le gouvernement, et tout, en définitive, repose sur vous. Faites avancer la science, faites prospérer l'industrie; élevez l'art, épurez le sentiment religieux; voilà par où il faut gouverner.

L'INDUSTRIE.

Vivre en homme, c'est vivre par les organes qui distinguent l'homme : le cœur et l'intelligence. Mais la vie supérieure de l'esprit prend son appui indispensable dans la vie physique. Or, la condition première de l'existence matérielle est le travail. Même dans les contrées où les munificences du sol viennent se joindre à l'abri d'un ciel toujours hospitalier, la nature n'offre à l'homme qu'une existence dénuée, précaire et misérable ; à peine suffit-elle, dans ses plus grandes largesses, à l'empêcher de mourir. C'est qu'il est écrit que l'homme grandira dans le besoin et dans la lutte.

Le travail est donc une loi, et la première loi pour l'humanité. Par le travail, l'homme triomphe des obstacles, annule les résistances, et, dans chaque défaite de la nature, trouve un accroissement de sa science et de son pouvoir. Au nom de la liberté, honneur et gloire au travail ! Qu'il soit sacré aux yeux de tous et à tous les degrés !

Mais dans le travail, ce qui triomphe, c'est l'esprit humain, l'esprit, qui dompte la matière et lui imprime la marque de sa souveraineté. Chaque création de l'industrie, car l'industrie se montre créatrice sur son domaine comme l'art sur le sien, est une conquête de l'intelligence sur la matière. Les plus infimes débuts du travail de l'homme révèlent quelque chose déjà de ce génie qui fera servir quelque jour à ses triomphes ces mêmes éléments qui se déchaînèrent autour de son berceau, comme s'ils eusseut voulu, comprenant qu'il leur était né un maître, l'anéantir à jamais dans leurs fureurs. Regarde à tes pieds, conquérant de l'univers, et mesure la distance que tu as parcourue! Elle te paraît immense, n'est-ce pas? et tu t'en glorifies. Que sais-tu pourtant, si même elles compteront un pas dans les progrès dont tu es si fier, les générations qui viendront, et que sépare de toi l'infinité des siècles? O détracteurs de l'humanité! vous dont une heure de ténèbres suffit pour glacer la foi, et qui vous affaissez au bord de la route, languissants et découragés, debout! et en avant! L'homme ne peut faillir à ses destins. Il

semble rétrograder, illusion ! il avance toujours ; vous dites qu'il s'égare, et c'est la loi qui s'accomplit et le guide, par la main de Dieu lui-même, vers le but qui lui fut marqué.

L'industrie porte en elle le principe d'un progrès sans limites. Un obstacle vaincu, une exigence de la vie satisfaite, il en naît une autre, à laquelle s'oppose une résistance nouvelle : à son tour elle est anéantie. Par l'effet de cette incapacité innée à l'homme de s'immobiliser dans les jouissances acquises, et qui, à mesure qu'il possède plus le pousse à désirer davantage, au triomphe de difficultés plus grandes succèdent des efforts toujours plus considérables; c'est ainsi que les résistances de la matière, une à une dominées par l'esprit, et sans trève renaissantes, le placent, après chaque progrès, devant un progrès supérieur à accomplir.

L'effort se mesure à l'obstacle. Ne serait-ce pas là le secret de la supériorité industrielle des nations du Nord sur celles du Midi? Un sol moins soumis aux exigences de l'homme lui impose, en retour de la vie et du bonheur, une plus grande dépense de ses facultés intellectuelles et une

somme plus considérable de travail. Or, plus l'esprit s'efforce, plus il s'exerce, et de l'exercice résulte le développement. Il y a là, sans doute, aussi le principe de la supériorité morale qu'on trouve chez ces peuples, de leur caractère plus vigoureux, plus digne, et de ce noble esprit d'indépendance qui les a toujours distingués. La lutte opiniâtre contre une nature rebelle fortifie l'âme et lui donne une singulière trempe d'énergie et de fierté; c'est une rude école, en général, celle qui suscite les grandes nations comme les grands hommes. Elle leur enseigna, dès l'enfance, à ne compter que sur leurs propres forces, et par la nécessité où elle les mit de faire de leur existence le prix journalier d'une victoire opiniâtrement disputée, leur donna, dans le sentiment de la difficulté vaincue, la conscience de leur force et de la dignité humaine. S'il y a plus de fièvre et d'exaltation, plus d'éclat, d'élan et de vivacité d'imagination chez les nations du Sud, il existe chez elles, en revanche, moins de ressort, de profondeur et de persistance, parce que, sans doute, n'ayant pas appris ce que coûte ailleurs la liberté, elles ne

surent jamais l'estimer assez haut pour s'efforcer de la conserver.

L'industrie est dans la société la tutrice des intérêts matériels. Elle doit protection à ces intérêts, mais c'est au nom des intérêts supérieurs de l'homme : l'existence morale et intellectuelle. Reste-t-elle un moyen au service de cette fin souveraine, la seule qui en tout doive être poursuivie, elle accomplit une mission de délivrance, car, en dégageant l'âme des cruelles étreintes de la misère physique, c'est l'essor qu'elle rend au cœur et à l'intelligence. Elle est alors une véritable rédemption de la chair par l'esprit. Mais si, infidèle à son noble mandat, celle qui devait servir se révolte, et, sans pudeur, proclame la souveraineté des instincts matériels, l'égoïsme, l'abrutissement, arrière alors la profane! Traître à l'humanité, ennemie du progrès, qu'elle soit flétrie!

Le matérialisme est l'écueil de l'industrie, qui tombe du côté où elle penche. La matière asservie se venge, et, à son tour, enchaîne l'esprit. Combien la balance est prompte à incliner dans ce sens! Le besoin satisfait devient habitude, l'ha-

bitude se fait tyran, et voilà l'homme dans les fers. Écrasée sous le joug, l'âme, née souveraine, obéit lâchement aux caprices de ses valets. Les sens l'enlacent, l'étouffent, la dominent. Esclaves de la matière, que parlez-vous de former une nation d'hommes libres? Isolés ou unis, ne restez-vous pas des esclaves? Pensez-vous que la liberté soit chose extérieure, un mot dont il suffise de badigeonner les murailles et les constitutions? Si elle n'est en vous, ne la cherchez pas ailleurs; elle n'est nulle part. Ni plus ni moins, le citoyen vaut ce que vaut l'homme. Un peuple immoral ne sera jamais un peuple libre. Comment, s'il est sans frein au dedans, pourra-t-il éviter l'écueil de la tyrannie? Il engendrera les despotes, qui sortiront de son sein tout armés. Il faut qu'il soit battu avec des verges de fer. Moraliser un homme, c'est l'affranchir: ainsi des nations. La liberté, si elle n'est dans les mœurs, ne sera jamais dans les lois: le peuple qui l'aura proclamée aura proclamé son propre joug. Ceux qui gouvernent ne doivent avoir qu'un but: l'éducation sociale. Or, vous et moi, tous, nous sommes à la fois gouver-

nants et gouvernés. Plus on est placé haut, plus on peut participer, surtout par l'exemple, à l'éducation collective. Ceux que leur rang, leur talent, leur fortune a mis en évidence, ont une responsabilité qui se mesure au pouvoir qui leur fut donné pour agir. Responsabilité immense, dont la conscience sociale, à toute heure, est en droit de leur demander compte. Vous, puissants du siècle, vous qui sans cesse parlez des instincts effrénés de la foule et de sa soif des jouissances matérielles, quel exemple, pour la plupart, lui avez-vous donné? Leur enseignâtes-vous le mépris du matérialisme par les vraies jouissances de l'humanité, à ceux qui, ignorants vos profondes misères, vous envient ou vous haïssent? Comment sauraient-ils qu'ils peuvent être plus puissants que vous, plus nobles et plus riches, par l'énergie du travail, par l'intelligence des grandes et belles choses de notre nature, par la victoire sur eux-mêmes, le dévouement, et surtout par la conscience d'avoir servi, dans la mesure de leurs forces, la noble cause de la justice et de la liberté? Avant de crier au matérialisme, sondez bien vos cœurs : n'êtes-vous pas en proie

vous-mêmes à un matérialisme qui, pour être plus raffiné, n'en est que plus funeste peut-être? Le nombre est-il grand parmi vous de ceux qui connaissent une autre vie que celle des sens et de la vanité? L'industrie, la science, les arts, la religion, toutes ces grandeurs de l'homme, que sont-elles pour vous? Affaire de luxe et de parade. Est-ce pour elles-mêmes, est-ce par amour du progrès et de la liberté que vous les estimez? Est-ce du moins pour y trouver les instruments d'un développement supérieur de votre existence individuelle et la source de nobles voluptés? Vous protégez superbement les artistes, vous daignez encourager les savants et applaudir aux grandes découvertes de l'industrie: vain étalage chez la plupart! Vous n'aimez rien de tout cela, et jamais n'en avez senti la noblesse; vos encouragements sont des profanations, vos éloges des blasphèmes, votre souffle un souffle de mort pour les choses de l'esprit: le souffle du matérialisme. Si demain, d'un de ses revers, cette fortune qui vous éleva vous jetait dans la misère, à votre tour vous iriez prendre place dans les rangs de ceux que vous redoutez, et pour les-

quels, intrigants ou factieux, il n'est d'idéal que celui de la chair et de l'égoïsme.

Ce socialisme, fils de la haine, faux socialisme et brutal qui, s'il pouvait triompher jamais, serait la mort de la liberté, il est en vous, il vous domine, il vous remplit de sa fièvre mortelle, la fièvre d'argent. Le matérialisme et ce socialisme-là ne font qu'un. Le socialisme que vous redoutez, qui l'a engendré? Vous-mêmes. La contagion ne monte pas, elle descend; ouvrez l'histoire, qu'elle vous le dise! C'est par le sommet que la corruption s'introduit dans les sociétés. Oui, songez-y bien : ce flot fangeux qui, aux heures de tempête, vient battre de ses sourdes colères le pompeux édifice de vos richesses, vous pouvez l'apaiser. Vous êtes les plus puissants, soyez les plus nobles; enseignez aux hommes à vous envier vos trésors, non pas pour les satisfactions d'une vanité puérile et d'un grossier matérialisme, mais pour l'inestimable privilége qu'ils vous donnèrent de vous faire respecter, aimer et bénir.

Mais qu'importent après tout quelques cœurs mesquins? Ils ne parviendront pas à jeter l'in-

dustrie dans l'ornière où ils sont plongés. En dépit d'eux, elle restera chose grande et qui achèvera son œuvre, œuvre de l'esprit, œuvre de liberté. Déjà elle s'élève dans la conscience des peuples à la conception des hautes destinées qui l'appellent; l'humanité, les yeux fixés sur ce pouvoir, né d'hier et déjà immense, attend et espère. De grandes misères l'implorent, que l'on croyait sans remède; elle ne les trompera pas.

L'âme de l'industrie est l'échange, l'échange qui est partout la vie et le progrès. L'histoire de la civilisation est celle de l'échange. Il a formé les peuples en les concentrant dans l'unité nationale; il leur permettra quelque jour de célébrer la grande fédération de l'espèce humaine. L'échange! nous l'avons vu dans l'œuvre sociale ramener à l'existence collective et en faire dépendre toute existence particulière, concentrant sans absorber, et laissant à chaque chose, à chaque être, sous l'action de la loi souveraine de réciprocité, sa règle individuelle. L'échange est la grande loi de l'humanité. L'homme s'amoindrit dans l'isolement et finit par s'annuler: il devient idiot ou insensé. Où trouverait-il, en de-

hors de l'association, l'aliment nécessaire à son activité et une sphère assez large pour son développement? La communion avec ses semblables est sa vie, sa joie et son perfectionnement. Par l'échange, aucune aptitude n'est perdue; chacun vit de tous, et tous vivent de chacun. Individuellement nous ne pouvons rien; que ne pouvons-nous par l'échange, qui crée le levier de la force collective? L'échange rapproche les esprits, et de leur contact fait jaillir l'idée. L'échange partout, en tout, dans le monde matériel, moral, intellectuel, est la condition première de la vie et de la puissance. Plus il est rapide, plus est abondant et rapide le courant de la circulation sociale. Perfectionner les instruments de l'échange, en les simplifiant, c'est accroître d'autant l'existence humaine et augmenter la force d'impulsion du progrès.

Telle est la loi en toutes choses, loi à laquelle l'industrie surtout ne saurait impunément se soustraire. Est-il possible d'imaginer la production se développant sans l'échange entre les produits? l'industrie sans le commerce? L'industrie ne vit que d'échanges. N'est-il pas ma-

nifeste, dès lors, que plus il y aura de facilité d'échange, plus l'industrie devra prospérer? N'est-il pas également manifeste que tout ce qui entrave l'échange est une entrave apportée à l'industrie elle-même, et par suite au bien-être des populations? L'échange est le lien entre la production et la consommation; l'économie politique est la science des relations qui existent entre la production et la consommation. Or, l'ensemble des rapports existants entre la consommation et la production constitue les lois de l'échange, auxquelles, en définitive, tout revient et demeure subordonné dans le monde du travail industriel. L'échange s'opère entre les produits de différente espèce que l'homme crée, avec l'aide des découvertes scientifiques, en les appropriant aux besoins ou à l'agrément de son existence, par la transformation qu'il fait subir à la substance première fournie par la nature. Avec le perfectionnement des moyens de production augmente nécessairement la faculté créatrice de l'industrie, en même temps l'abondance et la diversité de ses résultats. Mais une plus grande facilité de produire exige, comme corol-

laire, une facilité plus grande d'échanger. Là où l'échange est pauvre et difficile, la production se resserre, et le sol le plus fécond en ressources demeure stérile. Créez des facultés d'échange, aussitôt vous verrez se réveiller les forces productrices. Le but de l'industrie est de mettre en valeur, au plus haut degré possible, toutes les aptitudes de la nature. La terre est un capital dont le travail de l'homme perçoit les intérêts. Il a existé, il existe encore des contrées où dorment enfouis des trésors immenses, et où des populations entières végètent misérablement dans les privations. Que leur manque-t-il? Une seule chose, la possibilité de l'échange. Qu'importe, en effet, que les capacités d'une production abondante existent, si l'échange fait défaut, qui seul peut donner un prix au travail et une valeur aux produits? Pourquoi produirai-je, si je ne puis échanger? Ne faut-il pas que je prenne la mesure de ma production sur celle de l'échange qui m'est ouvert? Ne produirai-je pas d'autant plus que je pourrai échanger davantage, et d'autant moins que mes facultés d'échange seront plus restreintes? Pour développer la production,

il faut donc augmenter l'échange : le maximum de liberté dans les échanges doit conduire inévitablement au maximum de production. Or, le maximum de production est le maximum de travail et de bien-être. Entraver l'échange, c'est créer la famine.

Sans la liberté de l'échange, la liberté de production n'est qu'un mot. Comme la circulation du sang porte dans tout le corps humain la vie et le développement, la circulation industrielle est la sève nécessaire à l'existence et à l'accroissement de l'organisation physique des sociétés. Que de progrès réalisés, et combien qui vont se réaliser encore dans les agents de la circulation et de l'échange industriel ! Mais à quoi serviront-ils, si leurs bienfaits sont neutralisés par l'obstacle que leur opposent des barrières élevées entre les nations par une jalousie barbare, digues funestes qui font remonter vers leur source tous ces affluents qui tendaient à s'unir en un fleuve profond, capable de porter la vie et la fécondité dans toutes les régions du globe ? Ces remparts, nés de la guerre, éternisent la guerre en isolant les intérêts. Sauvegardes de

l'industrie nationale, s'écrie-t-on! L'avenir décidera s'il fut dans l'intérêt des nations de s'isoler, et, au mépris des lois économiques établies par la nature, de créer un ordre de choses artificiel, factice et arbitraire. C'est notre conviction intime, que l'homme n'arrivera à la liberté qu'en se conformant en toutes choses aux lois de la nature, et que sa science n'est véritable qu'autant qu'elle lui apprend à connaître et à respecter ces lois. Il ne sert de rien de s'insurger contre les décrets de Dieu; tôt ou tard la souffrance et les désastres, nés inévitablement de leur transgression, ramènent l'homme à la vérité. Il en sera ainsi pour tous les progrès, et le progrès industriel ne suivra pas d'autre voie. Rien ne donne plus de calme à l'esprit, et au cœur une confiance plus inébranlable au milieu des tourmentes, que cette foi dans les destins du genre humain, destins qui s'accompliront en dépit de tout, et contre lesquels nul homme et nul événement ne sauraient jamais prévaloir.

Notre but n'est point de faire de la polémique et de discuter le mérite respectif des deux systèmes qui se partagent aujourd'hui les esprits

dans le monde industriel. Qu'est-ce qu'une voix comme la nôtre pour être écoutée? On a discuté, on discute, encore longtemps on discutera, entassant pour et contre les chiffres et les faits. Ceux-ci nient que la révolution de la liberté des échanges doive s'accomplir jamais, et ils prédisent malheur aux pays qui la tenteraient; ceux-là, au contraire, annoncent qu'elle est prochaine et que tous les peuples la béniront un jour; et tandis que l'on discute si la révolution se fera, la révolution se fait. Qu'on la préconise ou qu'on la redoute, elle marche, et chaque jour la force des choses, cette logicienne intraitable, lui fait faire un pas de plus dans l'opinion, un pas de plus dans les faits. De toutes parts surgissent les signes précurseurs. Aveugle ou hypocrite qui pourrait les nier! Une à une, les brèches se font dans les vieux remparts qui ceignent les nations; l'heure viendra où leur dernier débris, monument de guerre et de barbarie, croulera aux applaudissements du monde. Ce jour-là, la paix sera assise définitivement sur la solidarité des intérêts. Disciples de la paix, prêchez la liberté des échanges! De ce côté s'ouvre pour

la civilisation une phase nouvelle : elle y entrera, elle y est entrée.

Cette révolution, la plus grande et la plus féconde que l'on aura vue, s'accomplit parallèlement au mouvement de concentration qui pousse les peuples vers l'unité. Tout, tout absolument conspire pour elle, concourt et consent. Telle est sa force déjà, qu'elle convertit en auxiliaires les résistances, et, pour triompher, se sert de ses ennemis eux-mêmes. C'est la règle. Il fut toujours dans la destinée des révolutions de s'accomplir par l'entêtement de leurs adversaires bien plus encore que par le zèle de leurs partisans.

Si peut-être, en d'autres temps, les barrières nationales furent une nécessité et une condition d'existence, avec l'expansion de l'industrie et des populations, elles deviennent un péril toujours plus imminent pour la vie des peuples, qu'elles resserrent, refoulent, étouffent : les nations sont dans l'angoisse, oppressées, inquiètes, elles cherchent, aujourd'hui, l'espace, l'air, la liberté. Oui, cette révolution s'accomplira, mais non pas comme un coup de théâtre : la civilisation humaine, disons-le encore, est un arbre qui croît

et s'étend lentement. Quand le fruit est mûr, il tombe, et il est recueilli. Mais il ne mûrit que dans l'opinion. Un progrès qui n'est pas accompli dans l'esprit public, n'entrera jamais dans les faits, et la violence n'y pourra rien. Les institutions d'une nation ne sont que ses idées matérialisées, il faut donc que les idées mûrissent. Savoir gouverner une nation, c'est savoir lire dans sa pensée et la développer. Ceux qui gouvernent ne peuvent être que des interprètes de l'opinion publique; si elle ne gouverne pas en eux, ils ne durent pas : un souffle les emporte. Creusez son lit au fleuve, creusez-le profondément, afin qu'il puisse suivre sa pente naturelle; si vous tentez de le détourner ou de suspendre son cours, vous le ferez déborder, et ses débordements sont terribles. Toutes les libertés que le temps a respectées se sont faites avec le temps, et sont venues à l'heure marquée. On ne gagne rien à vouloir anticiper dans les faits sur l'opinion; si vous voulez réussir, agissez sur les esprits; c'est la pensée qu'il faut d'abord gagner. Là est la force, et la condition infaillible du succès. Avec l'appui de l'opinion, les institutions les

plus imparfaites sont inébranlables; contre l'opinion, les plus parfaites n'ont aucune chance de durée. C'est que, en réalité, il n'y a de bon ou de mauvais, à une heure donnée de la vie d'une nation, que ce qui correspond, à cette heure-là, aux aspirations qui remplissent sa pensée. Il faut bien le dire, l'opinion publique n'est pas faite encore sur la grande question de la liberté des échanges; mais, peut-être à son insu, elle se trouve engagée dans cette voie, elle y avance, elle arrivera au but. Quand? Nous l'ignorons: mais sûrement elle arrivera. De grands esprits ont entrepris de la guider, le feu du progrès embrase leur pensée: ils réussiront. Pour notre part, nous croyons que cette transformation radicale du monde économique s'accomplira par un mouvement gradué, plus accéléré à mesure qu'il se rapprochera du terme. Pièce par pièce, le vieux monde s'en ira. Point d'impatience; on recule par l'impatience de trop avancer.

Deux grands agents, contre lesquels ni chiffres ni discours ne pourront rien, se sont mis au service de cette révolution et l'achèveront: la vapeur et l'électricité. Ajoutez l'imprimerie, vous

aurez les trois plus grands révolutionnaires qui furent jamais. Les produits s'échangent; à leur suite les idées; les intérêts matériels se croisent, avec eux les intérêts politiques; les nations se rapprochent et se connaissent; de vieux préjugés, derniers lambeaux du monde féodal, s'évanouissent. L'humanité ne datera réellement que du jour où la fédération universelle des peuples sera fondée. Comme des signaux fraternels, les feux de la civilisation s'allumeront alors sur tous les points du globe, pour éclairer au loin sur la route de l'avenir d'immenses horizons.

La mission de l'industrie sera glorieuse un jour aux yeux de l'histoire. A elle appartient l'honneur de poursuivre et de vaincre la barbarie jusque dans ses derniers retranchements : lutte admirable, à laquelle nous assistons le cœur palpitant et rempli d'espérances! Grand procès, où doivent se juger les intérêts futurs du genre humain! Les peuples sentiront enfin que l'union est leur prospérité et leur unique sauvegarde. Tout ce qui les isole encore s'anéantira. Enfants de ce dix-neuvième siècle, qui, en dépit de ses défaillances, sera une des belles pages du

livre de l'humanité, nous assistions naguère encore à l'un de ces rendez-vous où les peuples se sont conviés, généreusement rivaux, pour compter en commun les richesses accumulées par leur labeur. N'est-ce pas le signe qu'une ère nouvelle vient de s'ouvrir? Les nations jadis ne se rencontraient que sur les champs de bataille, dans ces horribles boucheries où les grands assassins deviennent des héros. Après avoir travaillé à une œuvre de destruction, c'est une œuvre de vie maintenant qu'elles doivent accomplir en commun.

N'y a-t-il pas également un signe des temps nouveaux dans ces mouvements toujours plus considérables qui s'accomplissent sous nos yeux? Des populations entières quittent des contrées ingrates pour aller s'installer sur un sol plus généreux. Cet équilibre qui tend à s'établir entre les populations et les ressources, la liberté des échanges le réalisera complétement par la répartition des peuples selon les aptitudes naturelles de chaque territoire et les bénéfices qu'il peut offrir au travail de l'homme. Dans ce mouvement général, des nations seront amoindries, d'autres

grandiront; sans doute, aussi, il s'en constituera de nouvelles, fortes de leur jeune sève et de la confiance dans leurs futures destinées. Est-ce là une vaine utopie? D'où sont sortis les États-Unis? de l'émigration, de la colonisation. Qui nous dit que la Californie ne nous offre pas en ce moment le spectacle de la naissance d'un peuple nouveau?

L'échange laissé à son libre essor sur tous les points du globe, développera les relations qui existent entre les peuples et qui ont leur raison d'être dans la nature des choses; celles qui, par contre, ne sont que les conséquences d'un système factice, seront dissoutes nécessairement avec le principe arbitraire de leur existence. Mais il devra se former de nouveaux liens également: le génie de l'industrie, pleinement affranchi, appellera la vie sur des points où rien aujourd'hui ne nous la ferait soupçonner. Le système actuel des relations économiques devant changer aussi profondément, comment celui des nationalités, qui, avant tout, repose sur lui, pourrait-il ne point se modifier en même temps et dans la même mesure? Le monde du moyen âge se constitua sur les ruines de l'empire romain par le mouvement

des peuples que l'ardeur des conquêtes et les nécessités de la vie poussaient en avant; la liberté des échanges entraînera un mouvement pacifique de migrations, mais non moins profond, sans doute, et remarquable dans l'étendue de ses résultats. Les nationalités, remaniées, s'établiront sur leurs véritables bases, et, loin de s'effacer mutuellement, grandiront et se fortifieront dans la solidarité. Ce qu'il y a de factice dans leur existence devra disparaître, ce qu'il y a de vrai et de sain se développer; chaque peuple, organe robuste du corps social, deviendra un ouvrier nécessaire dans le travail universel. La concurrence rétablira les choses dans leur vérité, ne suscitant la vie que là où elle est réellement, et faisant justice partout de ces fictions que l'on croit nécessaires à la conservation des peuples.

La misère, ce vampire hideux attaché encore aux flancs des sociétés modernes, ivre de sang humain, la liberté des échanges le frappera à mort. Elle seule peut en triompher, nous en avons la conviction, parce que seule elle développera le travail et la production incessamment dans les plus larges limites où ils pourront l'être. Or,

la misère, c'est le manque absolu de travail, ou le travail sans rémunération suffisante. Nul homme de bonne volonté, et capable de vivre de lui-même, ne subira plus cette implacable fatalité qui, sous le coup des fluctuations d'une industrie mal assise, peut, du jour au lendemain, condamner à l'inaction et livrer à la merci de la charité publique ou du crime des milliers d'hommes que les plus pénibles efforts suffisent à peine, en des temps prospères, à soutenir misérablement au sein des plus rudes privations. Créons des refuges pour les malheureux que les infirmités rendent impuissants au travail : ce sont les orphelins de l'humanité, elle doit les adopter. Mais l'industrie ne pourra que gémir sur elle-même, tant qu'elle n'aura pas fourni à tout homme qui participe à ses œuvres les moyens de se soutenir dans le présent, lui et les siens, et d'amasser pour l'avenir des ressources contre les jours de la vieillesse, qui avancent, et bientôt le laisseront désarmé.

Aussi longtemps que les nations resteront dans l'isolement, elles seront réduites à pallier les effets de la misère par des expédients qui, presque tou-

jours, ne touchent au mal que pour l'aggraver. Le principe du paupérisme est dans le défaut d'équilibre entre les ressources et les populations; il ne pourra donc être anéanti que par la liberté des échanges qui rétablira la balance. Le travail prendra, sous son aiguillon, un essor inattendu, immense, incalculable. On ne verra plus, entassés sur un point du globe, l'arrosant vainement de leurs sueurs et de leur sang, des hommes qui, chaque jour en lutte avec la mort, portent le fardeau d'une implacable fatalité. L'industrie, se resserrant dans certaines contrées, s'élèvera plus florissante dans d'autres et y conviera les hommes au travail. La sentimentalité patriotique de certaines gens s'accommode mal de cette perspective des émigrations, et ce mot les fait se récrier bien fort. Quitter le foyer, le sol natal! rompre la tradition des ancêtres! Sans doute, il est moins triste à vos yeux, philanthropes au rebours, de voir des familles rivées, comme leurs ancêtres le furent, comme leurs descendants le seront, à un sol où elles naquirent dans la misère, où elles vivront dans la misère, où elles mourront dans la misère et le désespoir. L'homme

est-il donc enraciné à la terre comme la plante, condamnée à végéter sans remède si la destinée la priva de sève et de soleil? L'homme, chaque jour, devient davantage citoyen de l'univers. Les pays les plus lointains se relient; en quelques jours des distances énormes sont franchies; les populations apprennent la route de l'émigration: ceux qui sont partis sollicitent et attirent à leur suite ceux qui restent. La vieille Europe déverse son trop plein au delà des mers. C'est un bienfait, selon nous, quoique inséparable, comme tout bienfait, d'excès et de périls. Quand nous voyons des familles en haillons se résoudre à quitter un territoire maudit pour chercher la vie sous un autre soleil, nous nous réjouissons, comptant les victimes arrachées à la misère et à l'abrutissement. Nous ne l'ignorons pas; elles achèteront par de dures épreuves leur nouvelle existence; des souffrances les attendent, moins profondes cependant que celles qu'elles quittent, et dont aucun effort jamais ne les eût délivrées. Les enfants du moins vivront; on ne leur transmettra pas l'héritage de misère de la terre natale. Ah! mieux vaudrait sans

doute rester auprès du foyer! La patrie est une seconde mère; mais que ne peut-elle, hélas! nourrir tous ses enfants! *Dura lex sed lex.* Que lui reste-t-il à faire, à la patrie, en une si cruelle nécessité, sinon de faciliter le départ à ceux qui l'abandonnent, et de les suivre encore de son égide, pour leur alléger les débuts de l'exil, jusqu'aux contrées où ils s'établiront?

Ce remaniement des populations, commencé sous le cruel aiguillon de la nécessité, avec l'aide de moyens de transport toujours plus parfaits et plus multipliés, le libre échange l'achèvera en le régularisant. En même temps, et ce sera là, au point de vue industriel, son influence la plus radicale, il organisera le travail sur des fondements indestructibles. Organiser, c'est équilibrer. Il existe un système de l'organisation du travail qui vaut bien assurément tous ceux que nations ou individus pourront jamais imaginer; système tout fait et irréfutable, car c'est la nature qui l'a formé en créant l'infinie variété des aptitudes du sol et des climats : là se trouve, avec la vraie division des nationalités et du travail, celle des forces économiques. Toute organisation qui va

contre cette organisation primitive est une *désorganisation* du travail.

Est-il personne qui ne considère la division du travail, et les spécialités qui en résultent, comme un progrès industriel? Eh bien, la liberté dans les échanges créera ces spécialités entre les nations. Chacune, sous la loi d'une concurrence franche de toute entrave, ne pourra plus produire que ce qu'il lui appartiendra, à raison de son génie particulier, des ressources de son sol ou de l'avantage de sa situation, de produire mieux que d'autres et avec de moindres frais. Des monopoles s'établiront, mais légitimes, ceux-là, nécessaires et profitables au progrès, car ils seront issus de la liberté et ne pourront se maintenir que par elle; monopoles que la nature elle-même a établis par la répartition qu'elle fit de ses dons, et que l'on ne saurait renverser sans créer une organisation industrielle factice, violente, sans équilibre et sans durée. A l'inverse du système de l'*isolement*, système soi-disant protecteur, qui tend à élever sans cesse, en renchérissant la production, le niveau de la vie matérielle, la liberté résoudra le problème écono-

mique par excellence, qui consiste à obtenir en toute production le plus grand résultat avec la moindre somme de travail et de capital. La concurrence universelle mettra le globe en plein rapport, en lui faisant rendre, à chaque phase du travail humain, par le *minimum* d'effort et de dépense, le *maximum* des résultats compatibles avec la perfection des instruments dont disposera alors l'industrie.

Trois éléments constituent par leur combinaison la valeur d'échange ou le prix de vente de toute marchandise : 1° les frais de production, 2° la convenance ou qualité du produit, 3° la quantité dans laquelle ce produit existe. Les frais de production, premier élément, se composent du prix de la substance première employée, ajouté à celui du travail qu'il a fallu appliquer à cette substance pour la *façonner*, c'est-à-dire l'approprier aux exigences qu'elle est appelée à satisfaire. La qualité, second élément, résulte du rapport plus ou moins parfait qui existe entre le produit et sa destination. La quantité, enfin, est déterminée relativement par le rapport qui s'établit entre les besoins de la consommation et les existences de

la production qui doivent répondre à ces besoins, dans les termes du langage commercial, entre l'*offre* et la *demande*.

Ces faits établis, et il suffit de les énoncer, n'est-il pas manifeste que le but à atteindre pour une perfection toujours plus grande dans le travail industriel consiste : à diminuer le plus possible les frais de production, par conséquent la dépense de matière première et de travail; en second lieu, à approprier le mieux possible le produit aux exigences de sa destination, par l'emploi des matières premières et du travail les plus capables de satisfaire à ces exigences; en troisième lieu enfin, de produire toujours en abondance suffisante, au regard de la consommation, les produits que celle-ci réclame. Personne ne contestera certainement que là est le but, là le progrès et la perfection. Mais reconnaître cette vérité incontestable c'est, ni plus ni moins, affirmer que la plus grande liberté dans les échanges doit amener le plus grand progrès industriel. C'est donc appeler la liberté commerciale. En effet : Qu'est-ce qui abaissera les frais de production, matières premières et travail,

fournira la meilleure qualité des éléments nécessaires à cette production, et permettra de créer les produits dans leur plus grande abondance? La liberté, pour chaque industrie, de se placer au sein des conditions de toute nature les plus avantageuses pour son développement. Nous répondra-t-on que cette liberté existe, et qu'il est parfaitement loisible à une industrie d'aller s'installer dans les lieux où elle juge devoir rencontrer le concours le plus favorable des circonstances nécessaires à sa vie et à sa prospérité? Ce serait une véritable dérision que de le prétendre. Il n'y a, nous le répétons, liberté de production, c'est-à-dire liberté industrielle, que là où il y a liberté d'échange ou de commerce. Que me sert de produire dans les meilleures conditions de bon marché, de qualité et d'abondance, si le bénéfice de tous les avantages qui ont environné mon travail se trouve neutralisé par l'effet d'une prohibition absolue ou d'une taxe à peu près équivalente dont mes produits sont frappés, et qui les atteint infailliblement sitôt qu'ils veulent chercher, dans les pays voisins, des consommateurs qui les appellent de tous leurs vœux, mais

qui seront privés de les acheter, comme moi de les vendre; pourquoi? parce que mon travail est *trop parfait*, et que dès lors, mes produits pénétrant au delà des frontières, les produits similaires qui existent, ont existé ou existeront peut-être quelque jour dans le pays, n'y trouveraient plus de consommateurs. Or, il faut *protéger* avant tout le travail national par un impôt exorbitant frappé sur les citoyens. Plus ce travail produira mal et onéreusement, plus il exigera de *protection:* c'est logique. Le prix que le consommateur paiera à une industrie sera donc en raison directe de tous les services que cette industrie ne lui rendra pas. Et plus l'industrie du voisin deviendra prospère et avantageuse, au contraire, plus elle sera suspecte et devra être sévèrement repoussée. Voilà la logique à l'usage du système protecteur, logique originale du moins, mais d'une originalité bien coûteuse! Le jour viendra où les nations compteront les misères que ce paradoxe industriel leur aura values, et elles frémiront de douleur et de regret.

Des intérêts se sont formés, profondément enracinés, sous l'influence du système d'exclusion,

régime cellulaire appliqué au travail industriel. Ces intérêts protestent et réagissent : c'est une immense clameur. Ils seront sacrifiés. Quelle révolution, quel progrès n'a exigé sa rançon? Il fut réservé au siècle dernier, à la France surtout, ce sera là sa gloire éternellement, d'établir la liberté civile en détruisant le régime de la féodalité politique fondé sur le monopole des castes. Peut-être sera-t-il donné à notre siècle d'abolir la féodalité industrielle des nations et d'accomplir une révolution bien autrement féconde encore, parce qu'elle fondera sur la liberté universelle l'unité, la paix et le bien-être de l'humanité. Que ce soit aujourd'hui le mot d'ordre de tous les hommes de progrès, car ce n'est pas seulement la liberté du travail, liberté de vivre, mais aussi la liberté politique que l'on assurera par là définitivement. Tant que l'existence ne sera pas garantie au labeur de l'homme, tant que des populations se courberont, attachées à la glèbe, sous le poids d'une misère toujours renaissante, il n'y aura pas de sécurité pour la justice, et la liberté n'entrera pas au port : elle restera, comme le navire en pleine mer, exposée aux tempêtes

et à la foudre. Quand les nations vivront, quand le présent et l'avenir seront assurés pour tous, mais pas avant, on pourra espérer de voir s'élever le niveau des lumières et de la moralité avec celui du bien-être.

Il est des peuples, dit-on, qui seraient amoindris par la liberté industrielle, quelques-uns même frappés à mort : or, aucun peuple jamais ne signera sa déchéance ou son suicide. Vains épouvantails que l'on met en avant pour les besoins d'une cause compromise ! Des sacrifices seront nécessaires, sans doute, mais il faut que le présent se résigne à une perte temporaire pour gagner l'avenir qui lui ménage d'amples dédommagements. Une œuvre pareille d'ailleurs ne s'accomplit pas en un jour, et les brèches qu'elle fait dans le vieil édifice se réparent à mesure. Aucun peuple qui possède réellement la vie ne la perdra ; mais beaucoup se renouvelleront et seront rajeunis. L'échange croisera ses mille canaux ; immense réseau de circulation, il portera partout la sève, le réveil, l'activité et l'abondance. A moins qu'il ne reste en dehors de la sphère du mouvement, inepte à participer à la vie collective

ni par son génie, ni par son sol et sa position, aucun peuple ne pourra périr; il trouvera dans son sein, à l'heure de la lutte, des ressources que lui-même ne se connaissait pas. Qu'on les cite donc ces peuples qui prospèrent et qui devront mourir! Il y en a qui végètent et qui se relèveront, d'autres que l'on croyait morts et qui sortiront de leur sommeil séculaire. Ce sera une vie immense, inépuisable, répandue sur la surface du globe. Certes, ce n'est pas la France qui aurait sujet de redouter une déchéance; sa place est marquée, et s'il devait se rencontrer des esprits réellement possédés d'une crainte aussi illusoire, voici des paroles qui sont de nature à rassurer les plus timides. Elles viennent d'un homme qui ne passera aux yeux de personne pour être disposé à déserter la cause du peuple à l'étude duquel il a consacré sa vie, et dont il a écrit l'histoire avec le cœur d'un amant dévoué pieusement à l'objet de son culte:

« Entre toutes les régions du globe, dit Henri Martin, il en est une qui attire invinciblement le regard par son heureuse situation, par le rhythme harmonieux de ses proportions et la

netteté de ses limites. Assise au bord des mers, entre les îles et les presqu'îles qui entourent, comme autant d'appendices, l'extrémité occidentale du continent asiatico-européen, elle forme en quelque sorte la tête de ce corps immense. Communiquant immédiatement avec trois des principales régions de l'Europe, et par un étroit canal maritime avec une quatrième, elle est mise en rapport, par les mers qui la baignent, avec le reste du monde et surtout avec les contrées qui bordent la mer intérieure, vrai bassin central du globe. Sa forme générale, ordonnée avec une régularité toute exceptionnelle, lui donne l'aspect d'une grande forteresse à six fronts, trois sur mer, trois sur terre. Ses fronts, presque égaux entre eux, sa longueur et sa largeur presque égales, maintiennent toutes ses parties dans de faciles relations que n'interrompt aucun obstacle naturel considérable. Ses limites, dessinées à larges traits par quatre mers, trois chaînes de montagnes et un grand fleuve, la protégent puissamment sans l'isoler, et en la réliant au contraire à toutes les nations. »

Et plus loin :

« La région dont on vient de signaler l'ordonnance générale n'est pas moins favorisée sous le rapport du climat et des productions que sous le rapport de la forme ; c'est le monde tempéré par excellence, le climat où les différences de température sont tout à la fois le moins considérables de saison à saison, et le plus considérables de degré en degré de latitude, ce qui lui assure en même temps les meilleures conditions de salubrité et la plus grande diversité possible de productions. Il n'est pas de pays qui possède une faune et une flore aussi variées. Les céréales et les vignes, les premières vignes du monde, s'y étendent sur des zones immenses ; celles-là au nord, à l'ouest, à l'est, au sud-ouest ; celles-ci à l'est, au sud-ouest et au sud. Ce que les hommes ont ôté à ce pays en fait de bois et de pâturages, les hommes, mieux dirigés, peuvent le lui rendre dans la mesure de ses besoins. Toutes les cultures industrielles, moins celles des tropiques, trouvent chez lui un sol propice ; les arbres fruitiers des moyennes régions prospèrent dans les trois quarts de son territoire :

les fruits des pays chauds, l'olive, la figue, l'orange et le limon, mûrissent sur ses collines et ses plages du midi : les sapins de la Scandinavie couvrent ses montagnes, et les cygnes des mers polaires se baignent dans ses étangs du nord, tandis que le palmier africain vit en pleine terre sur ses côtes de l'extrême sud, et que le flamant déploie, sur les lagunes de ses côtes, ses ailes empourprées par les feux du tropique.

« La richesse intérieure répond à la richesse extérieure du sol; les mines sont nombreuses et abondantes; sur le continent, nul pays ne possède autant de fer; l'autre grand agent de l'industrie, la houille, cette végétation morte que la terre nous laisse arracher de son sein pour suppléer à l'insuffisance de la végétation vivante, a multiplié ses gisements dans diverses portions du territoire, et repose surtout par bancs énormes sous la région de l'extrême nord.

« Par cet ensemble de conditions, unique dans le monde, cette terre privilégiée est à la fois le pays le plus capable de se suffire à lui-même, et le pays destiné à la *vie de relations* la plus étendue et la plus multiple. »

Voici un portrait tracé de main de maître et qui n'admet guère la réplique. On serait fort suspect, ce nous semble, après cela, de vouloir prophétiser malheur à la France pour la part qu'elle doit prendre un jour dans le mouvement industriel du globe. — Elle deviendra plus agricole que manufacturière? Oui, là est sa destinée, et là aussi sera, nous en avons la foi, sa liberté et son bonheur. Heureuses entre toutes, les nations qui furent appelées à travailler sous le soleil, à l'air de la liberté, face à face avec la nature, dont la contemplation console et élève. Ce n'est pas nous qui regretterons pour elles ces ateliers où des hommes, des femmes, des enfants, race amaigrie, hâve et chétive, consument dans d'ingrats labeurs et des soucis dévorants, loin des champs et des cieux, leur pauvre vie empoisonnée!

Constitution des nationalités sur leurs véritables bases par l'action combinée du génie des peuples et des forces naturelles de leur territoire; au dedans, vie individuelle, forte et concentrée; au dehors, vie de relation et d'échange, expansion multiple, infinie; besoins réciproques,

solidarité étroite, qui fondera l'œuvre de la paix universelle en faisant de la concorde la première condition de l'existence pour chaque peuple; équilibre des ressources avec les populations: abolition de la misère; organisation du travail universel par sa division conforme aux spécialités naturelles du climat, du sol, de la situation relative, des capacités diverses des races et des peuples; par suite, production à la fois la plus parfaite possible, la moins onéreuse et la plus abondante. Tels sont les principaux résultats que la liberté des échanges fera naître, et que, dans ce rapide coup d'œil sur l'industrie, son principe, son but et ses moyens, nous n'avons pu qu'effleurer. Combien de bienfaits que nous n'avons pas signalés! combien encore qui se feront jour et que nous ne saurions entrevoir!

Convions donc les générations futures à cette grande fête du travail universel, et puissent-elles, dans l'allégresse du triomphe que leur réserve l'avenir, ne pas oublier qu'il en fut de moins heureuses qu'elles et qui contribuèrent à leur prospérité.

Honneur au travail! Gloire, unité et concorde par le travail!

L'ART.

L'idéal se révèle à l'intelligence sous la forme de la vérité, à l'imagination sous la forme de la beauté, au cœur sous la forme de la charité et de la justice.

Aspirer à découvrir le vrai, à traduire le beau, à pratiquer envers tous la justice et la fraternité, c'est pour l'homme s'efforcer d'atteindre à la perfection de son être. L'homme dénué d'idéal tombe au-dessous de la brute; dans la série des créatures, il n'est plus que la dernière et la plus misérable. — Toute élévation et toute puissance ne vient que de l'idéal. Qu'est-ce qui élève l'intelligence et l'illumine de grandes pensées? l'idéal. Qu'est-ce qui échauffe le cœur, l'épure, l'agrandit? l'idéal. Qu'est-ce qui donne les grands élans, l'enthousiasme et la foi? l'idéal. Éteignez ce brasier divin dans l'âme humaine: aussitôt le froid, les ténèbres, le désespoir l'envahissent; des cimes de l'humanité elle tombe, manquant d'appui, de chute en chute, dans le gouffre du suicide, ou dans une mort

plus honteuse encore, celle du matérialisme et de l'abrutissement, où elle expire suffoquée par des miasmes infects. L'homme de génie est l'homme voué à l'idéal, l'homme que consume le feu sacré.

Les trois formes de l'idéal, selon que l'une ou l'autre prédomine, engendrent aussi trois formes du génie. Génie de l'intelligence, dominé avant tout par le besoin de la vérité, et qui fait les Newton et les Cuvier; génie de l'imagination et de la poésie, qui a fait les Raphaël, les Michel-Ange, les Shakespeare et les Gœthe; génie du cœur, sublime entre tous, que dévorent les saintes ardeurs de l'amour et de la justice. Ce fut celui du Christ, de Vincent de Paul, de tous les hommes qui aspirèrent à la délivrance des nations, à la concorde et à la liberté. C'est celui de tant d'âmes dévouées et aimantes, retirées, silencieuses, si souvent ignorées, parce que, dans leur noblesse, elles s'ignorent elles-mêmes, et pour lesquelles nulle volupté n'a la divine saveur du sacrifice. Lequel de nous n'en a connues, lequel n'a admiré la naïveté sublime de leur abnégation? Ce génie-là, nos mères, nos femmes,

nos filles et nos sœurs nous l'ont enseigné. Il n'est pas le monopole du prêtre, ou plutôt, tout homme qui le porte en lui est prêtre, car il fut appelé à la vie pour semer sur son passage la parole divine. Qui n'a pas l'amour n'a point mandat, et s'il prêche l'intolérance et la persécution, il prêche contre l'humanité; c'est un parjure, un usurpateur, un traître au saint ministère dont il s'est revêtu.

L'homme ne peut à un même degré réaliser en lui le génie de la science, de l'art et de la fraternité, et se montrer également grand par le cœur, par l'imagination et par l'esprit d'investigation; mais nous avons la conviction qu'il n'y a jamais eu, et que jamais il n'y aura une nature vraiment supérieure qui ne porte en elle, gravé profondément, l'idéal de l'humanité. Non, jamais on ne nous persuadera que ces noms qui brillent de l'éclat de l'immortalité appartinrent à des égoïstes! L'homme de génie peut faillir, car il reste un homme, mais jusque dans ses égarements il porte quelque chose de supérieur qui le révèle. Du sein des abîmes où il est tombé, Titan foudroyé, jaillissent encore les

éclairs lumineux de l'idéal. Tu es sec, intrigant, envieux, plein de vanité: peu importe la place que tu as usurpée, tu ne seras jamais qu'un homme de talent. Le génie, le grand souffle inspirateur n'est pas en toi. En vain tu t'agiteras : ton âme est stérile, elle n'enfantera pas. Tu l'as dit, noble Vauvenargues : « Les grandes pensées viennent du cœur. » Le génie ne peut vivre que dans les larges horizons; il faut à son vol hardi, comme à celui de l'aigle, l'espace immense, la vue du soleil, l'air vivifiant, libre et pur des hautes régions. L'intrigue et l'égoïsme lui briseraient les ailes. Les belles âmes et les belles intelligences, les cœurs héroïques vivent tous de l'idéal et non pas du limon des passions serviles. Ah! gardez-vous d'éteindre la flamme dans les profanations et les impuretés! Du jour où le génie prend un autre mobile que l'amour de la vérité, de la beauté ou de la justice, le génie n'est plus; il s'est frappé lui-même mortellement. Elle s'évanouit alors, cette force qui produisait les chefs-d'œuvre; l'âme retombe sur elle-même, aride, épuisée, sans élan; l'esprit en vain se tourmente, cherchant à s'élever en-

core vers les régions supérieures d'où il est tombé : l'inspiration n'est plus, et les convulsions d'une grande âme déchue, qui voudrait revivre et qui se tord dans son linceul, ne font pas illusion. Il est trop tard, tu ne soulèveras plus la pierre du tombeau que tu as scellée toi-même sur ta tête.

Que de déplorables enseignements notre siècle aura laissés de cette justice de Dieu ! Combien il en est que la contagion de mort a gagnés, à peine ils étaient nés au soleil des arts, et qui ont respiré le poison dans les premiers parfums d'une hâtive renommée ! Leur muse, leur jeune muse si belle de virginité et de pudeur, ils l'ont souillée, profanée, vendue ! Et d'autres, si nobles, si grands ! dont le pied a glissé quand ils n'avaient plus que quelques pas à faire jusqu'à une tombe glorieuse ! Ah ! quelle douleur poignante ce doit être pour de si nobles cœurs de se survivre à eux-mêmes, et de lire dans leur passé la confusion de leur présent ! Pour nous, passant auprès de ces ruines qui furent de grands hommes, nous les contemplons encore avec un frémissement de respect, mais l'âme triste et débordant d'amer-

tume, comme on contemple les débris informes, imposants encore par le souvenir, des monuments illustres que le temps a renversés dans son dédain.

Idéal! toi qui seul fais les grandes âmes et les grandes choses, invoquons sans cesse dans nos pensées ta pensée souveraine. Et vous, qui avez été élus entre tous, préservez bien sur l'autel le foyer confié à votre garde. Veillez! veillez! de peur que dans la nuit, poussés par le démon des traîtres, nouveaux Judas, vous n'alliez vendre pour un monceau d'or le maître que vous avez juré de servir.

L'homme supérieur ne peut être étranger à aucune des choses qui font la supériorité de l'homme, et c'est pour lui que le poëte latin a dit ces belles paroles : « *Homo sum; nihil humanum a me alienum esse puto.* » Les âmes d'élite sont mues par le culte de l'idéal, il est leur religion, leur espérance, leur vertu. Il n'importe sous quelle incarnation elles servent le Dieu du sanctuaire; c'est le même Dieu. Que ce soit la vérité abstraite, l'idée dans son austère nudité, rêve de la science, ou l'idée étincelante, la beauté;

amour de l'artiste, ou bien encore cette grande idée dont parle Vauvenargues, cette idée qui vient du cœur et que le dévouement révèle dans des actions admirables, qu'importe? c'est partout l'humanité dans sa poésie. Vous qui vivez de l'idéal, apôtres de la liberté, la grande âme du genre humain vous remplit, répandez-la dans vos œuvres; qu'à leur contact se fortifient les faibles, et que les petits grandissent! Le sentiment de l'idéal est la foi en l'humanité. Cette foi, vous pouvez, vous devez la communiquer. Dressez la table sainte où tous les partis, toutes les haines viendront communier dans le pardon et l'oubli. Rompez devant eux le pain de la justice, emplissez la coupe fraternelle, et dites à votre tour : « Mangez et buvez ; ceci est notre chair, ceci est notre sang, le sang et la chair de l'humanité. » Que votre parole, votre exemple, vos œuvres, comme une sève rajeunissante distribuant sans cesse une nouvelle vie au corps social, deviennent un espoir pour ceux qui doutent et se découragent, une conviction pour ceux qui espèrent, une confusion dans le cœur de ceux qui mentent à l'humanité. De votre souffle,

ranimez partout le feu immortel du progrès. D'une main ferme élevez, au-dessus de nos fatales discordes, cet étendard que Dieu vous confia et qui porte la grande devise du genre humain : vérité, beauté, justice. Ne vous rebutez pas ; votre tâche ne peut être vaine, et si à vos côtés tant de cœurs demeurent muets, souvent même hostiles à votre appel, dans des cœurs ignorés de vous la semence divine ira germer. Surtout ne vous glacez point à ce perfide sourire des hommes sans foi, impuissants ou hypocrites, qui se vengent par l'ironie contre ceux dont la noblesse mesure leur avilissement, et qui nient parce qu'ils se sentent condamnés. L'idéal, vous diront-ils, oui, c'est une admirable chose, mais vit-on d'idéal? La poésie est un vain luxe. Ils ont raison : les pourceaux ne vivent-ils pas aussi?

Qui donc croit au progrès? qui le poursuit? qui le réalise? les hommes de l'idéal : ces hommes si souvent dédaignés, ceux que les égoïstes appellent des rêveurs, parce que pour les égoïstes il n'y a qu'une chose pratique et réelle en ce monde : l'égoïsme. Citez donc dans l'his-

toire un grand nom, une grande entreprise, une grande époque où l'instinct profond de l'humanité ne se soit pas visiblement révélé? Qui donc vous parle de rêves et d'utopies? Mais pour accomplir les grandes choses, il faut les aimer. Or, qui n'a pas le sentiment de l'idéal ne les aimera jamais, car il est incapable de les comprendre. Ambition, disent les détracteurs, désir de la gloire! Cette ambition-là, soyez-en certains, ne s'empare que des âmes élevées. Le poëte n'est pas l'homme seulement qui, par la parole, la plume ou le pinceau, exprime ce qu'il y a de plus élevé dans l'homme; l'idéal parle toutes les langues: une action grande, une œuvre de civilisation, seront toujours des œuvres de haute poésie. Plus l'œuvre est féconde, plus elle porte en elle de poésie, c'est-à-dire de grandeur et de véritable humanité, plus aussi elle est pratique. Non pas, certes, de cette pratique mesquine, routine de l'égoïsme, mais de la véritable pratique sociale, de celle des gens de cœur. Tout ce qui ennoblit l'homme l'affranchit, tout ce qui l'affranchit l'élève. La suprême poésie est dans la suprême liberté. L'homme maître de lui-même

et de la nature, l'homme dans toute la puissance et l'harmonie de ses facultés, l'homme commandant à ses passions et aux éléments : voilà l'idéal de poésie, l'idéal de liberté, l'idéal d'humanité. Qui que tu sois donc, savant, artiste, industriel, toi qui travailles à l'œuvre de délivrance, toi que le mot de progrès et de liberté fait tressaillir d'enthousiasme, toi aussi tu es poëte! Tu fus marqué du sceau divin, n'importe le rang et la place que le destin te réserva, il t'a confié de nobles devoirs à remplir. La langue de la poésie humaine n'est l'esclave d'aucun signe, d'aucun âge, d'aucun peuple ni d'aucun homme ; langue universelle, comprise et parlée dans tous les temps et dans tous les pays, par tous les hommes que le grand instinct du progrès pousse vers l'avenir. D'où vient cette splendeur d'humanité qui couronne les grandes œuvres et les grands noms de l'histoire, et leur donne cet aspect inimitable qui commande à tous le respect et l'admiration? c'est l'immortel rayon de l'idéal, c'est l'éclat de ce soleil de l'univers moral, autour duquel gravite l'humanité, retenue dans sa sphère par une attraction puissante et mystérieuse. C'est son

auréole qui brilla jadis sur le front du Christ et de ses disciples; l'esprit saint de l'humanité, la divinité même agissant dans les âmes.

Avant de parler de l'idéal sous la forme particulière qu'il revêt dans les arts, nous avons voulu l'embrasser dans son universalité. Peut-être nous accusera-t-on d'avoir trop généralisé et, par un désir immodéré de l'unité, d'avoir perdu de vue des différences essentielles. A pareil reproche la réponse serait aisée, et si nous ne nous abusons, sans réplique. Qu'avons-nous dit, en effet, que chacun ne dise? Ne qualifie-t-on pas de la même épithète le chef-d'œuvre de l'artiste et une action de dévouement ou de justice, ce chef-d'œuvre de l'homme de bien? Et la vérité n'a-t-elle pas sa beauté à elle comme les arts et la morale? Allez demander au savant qui voit apparaître à ses yeux, après les efforts d'une vie héroïque de patience et de travail, une vérité ardemment désirée, une de ces grandes lois de l'univers qui jette de soudaines clartés dans les ténèbres, allez lui demander si la vérité n'a pas sa grandeur, son éclat, sa beauté! Nous n'en sommes pas à ignorer ce qu'il y a de distinct

dans les impressions que produit l'idéal sur l'âme humaine, suivant qu'il se communique en elle à l'intelligence, à l'imagination, ou au cœur; mais, d'autre part, on nous accordera sans doute qu'il y a au fond de tous ces sentiments quelque chose d'identique, un sentiment plus général, plus profond et plus vaste, qui est comme leur principe et qui semble les envelopper tous. C'est par des facultés différentes que nous percevons l'idéal scientifique, artistique ou moral; mais ces facultés sont celles de l'esprit, qui est un. Comment dès lors s'étonnerait-on de cette unité qui se manifeste sous la variété des impressions ressenties? N'est-elle pas une conséquence nécessaire de l'unité de l'esprit? Et puis, comment se pourrait-il faire, s'il n'y avait au fond de toutes les révélations de l'idéal ce quelque chose qui les relie, que d'un consentement unanime, sans que jamais une protestation se soit élevée, la conscience universelle ait appliqué à des choses, que d'ailleurs elle est loin de confondre, une qualification commune qui absorbe leurs différences dans une analogie supérieure? La langue de tous les peuples est d'ac-

cord sur ce point. Or, la langue des peuples est une admirable logicienne, la première du monde. Que fait la philosophie, à tout prendre, si ce n'est de rendre compte par la méthode des données contenues dans la conscience universelle du genre humain? En cela, et son rôle est assez beau, consiste toute la philosophie. Elle transforme l'instinct en idée. Mais si l'instinct n'existait pas, de quelle substance le philosophe tirerait-il ses notions?

Après avoir parlé de l'idéal dans son principe général, nous allons l'envisager tel qu'il s'offre à nous sous la forme artistique. L'art est par excellence la langue du beau. L'antiquité appelait la poésie la parole des immortels. La poésie est la suprême floraison de l'art, fleur d'idéal où s'épanouit l'âme de l'homme dans ce qu'elle a de plus pur, exhalant autour d'elle, comme les souvenirs ou les espoirs d'un monde supérieur, ces parfums divins qui donnent au pauvre cœur humain, obsédé du poids de la terre, la sainte ivresse de l'infini.

Deux facultés caractérisent éminemment l'artiste: le sentiment et l'imagination. — Elles s'ap-

pellent mutuellement : pour exprimer avec force et éclat, il faut ressentir avec vivacité et avec profondeur.

Le monde du sentiment est ce monde intérieur, intime, profond, où l'être prend conscience à chaque instant de sa vie des mouvements que les impressions du dehors excitent en lui. Le sentiment est quelque chose de mixte, esprit et matière, relevant tout ensemble de notre nature intellectuelle et de notre nature physique. La vie idéale et la vie physique se joignent en lui, se pénètrent, et par des affinités mystérieuses forment la vie du cœur, vie intense, insondable, infinie, communion suprême de la chair et de l'esprit ! Il y a de la sensation dans le sentiment, et le sentiment n'est pas la sensation ; il y a de l'idée dans le sentiment, et le sentiment n'est pas l'idée. Enlevez l'intelligence à l'homme, vous le réduisez à la sensation. Donnez à l'animal la réflexion, aussitôt l'instinct et la sensation, combinés à l'idée, produiront le sentiment. Cette double participation fait de la sensibilité morale quelque chose d'impossible peut-être à définir. C'est à la fois l'instinct qui se fait idée, et l'idée

qui se fait instinct. La matière se spiritualise dans la vie affective, et l'esprit y est matérialisé. Ce qu'il y a dans l'homme de plus fort, de plus profond , de plus admirable, c'est le cœur. Un homme sans amour est une monstruosité.

Le sentiment résume l'homme par la concentration de toutes ses puissances; il est la synthèse de son individualité. Comment s'étonner de l'énergie opiniâtre et de la domination du sentiment individuel, puisqu'il est l'être concentré dans sa plus haute formule? Voulez-vous convaincre un homme? Si vous n'arrachez qu'une adhésion à sa raison, votre triomphe est illusoire. Emparez-vous de son cœur, de sa manière de sentir, et il ne vous échappera plus. Un syllogisme peut vaincre la raison, mais si le sentiment proteste, c'est en vain; vous n'avez pas pénétré dans le for intérieur de 'individualité; elle réagira, et d'un souffle renversera cet ouvrage que vous aviez cru indestructible. Nulle idée, si elle n'a racine dans le cœur, n'est assez forte pour déterminer l'homme à agir. En réalité, nous n'agissons qu'en vertu de sentiments. L'idée abstraite n'a point de force, elle est lettre morte

tant que le cœur ne se l'est point assimilée pour lui donner la vie. L'habitude exerce ici encore, comme en toutes choses de l'homme, son immense influence. Elle *individualise* les idées, germes éclos dans l'esprit, par un phénomène d'assimilation morale. Ce que l'intelligence a recueilli, elle l'élabore et le transforme en instinct, grâce à l'échange constant qui s'établit entre le cœur et la raison, circulation de la vie morale, qui alimente sans cesse, l'un par l'autre, l'esprit et la sensibilité. Les grandes œuvres procèdent toutes des grandes convictions, qui ont dans le sentiment seul le principe de leur puissance. Un homme de peu de cœur ne saurait avoir que des opinions; il restera toujours sans force et sans grandeur réelles.

Nous connaissons si bien d'expérience la force du sentiment, que nous rusons avec lui et cherchons hypocritement à le gagner contre lui-même, lorsqu'il s'élève un de ces conflits où la brute s'insurge et s'arme en nous contre la nature supérieure.

Chaleur, vitalité, originalité, tout procède du sentiment. Sa mesure est celle de la vie. De tous

les hommes, l'artiste est celui qui vit le plus; son cœur descend plus profondément, c'est pourquoi il s'élève plus haut. Au moindre souffle il vibre. Les mélodies de son âme deviennent ses œuvres. Enthousiaste, passionné, il s'emporte dans des élans fiévreux, s'exalte, pour retomber dans ces découragements de lui-même, où il mesure, plein d'une amère tristesse, la distance qui le sépare de son idéal. Esquif ballotté sur l'océan de l'infini, son âme, tour à tour, réfléchit les cieux purs et brillants d'étoiles, ou la nuée muette et sombre qui couve la foudre dans son flanc. Le soleil, la nature et la liberté! c'est la vie pour l'artiste.

O nature! ô liberté! celui qui ne s'est livré à vous tout entier ignore les saintes ivresses dont vous remplissez le cœur de vos amants, coupe d'élection, où vous versez le plus pur de vos voluptés et de vos douleurs; il n'a pas une âme d'artiste : qu'il n'entre pas dans le temple, il le souillerait. « Plus de lumière! plus de soleil! » s'écriait le grand Gœthe mourant. C'était le cri de l'artiste.

La vie de l'artiste est une vie du dedans surtout, vie qui se dérobe au regard profanateur.

L'artiste se retire volontiers de la foule et du bruit; beaucoup vivent avec lui, le voient, l'entendent, et ils disent: nous le connaissons. Mais jamais ils ne le connaîtront. Le trésor qu'il porte en lui, il le cache; il craint le sacrilége. Son respect de l'idéal est saint, c'est de la piété. Mais il est plein du Dieu créateur : il faut qu'il parle. Le courant ordinaire de la vie suffit à l'homme ordinaire, son âme s'y dépense en entier. Autrement de l'artiste. Sa vie ne peut s'écouler dans ce flot fangeux des petits intérêts et des égoïsmes mesquins; aussi les forces, ne trouvant aucune issue de ce côté, s'accumulent en lui, et le moment arrive où le poids de cette existence intérieure dans l'idéal, lentement enfantée, vient à peser sur l'âme comme un immense fardeau. C'est le moment où l'artiste devient créateur. Il faut qu'il produise, qu'il jette dans une œuvre grande et belle cette surabondance de vie qui l'étouffe; il faut qu'il coule dans le moule du chef-d'œuvre cette substance divine dont il s'est nourri; il faut qu'il puisse contempler hors de lui, dans sa propre image, ce monde qu'il s'est fait au dedans de lui au

foyer de l'inspiration; il faut qu'il se possède et qu'il s'affirme dans son œuvre. Telle est sa loi, sa fatalité. Tout artiste est créateur, et avant tout c'est pour lui-même qu'il crée. Cependant le besoin d'être compris et d'échanger son cœur est en lui plus qu'en aucun homme une condition impérieuse de l'existence. Il a sur le cœur un poids immense : il lui faut un confident. Ce confident, c'est le genre humain. Il sent que l'humanité vit en lui, que ses pensées intéressent l'humanité. Il veut partager avec elle. S'il est irrésistiblement poussé à se communiquer à elle, c'est que son instinct lui dit qu'il lui appartient. Les esprits étroits ne veulent voir d'autre stimulant dans l'âme de l'artiste que la passion de la renommée. Cet aiguillon existe, nul doute, mais absorbé dans l'instinct supérieur qui fait le génie et le porte à se révéler. Là où la gloire devient le mobile principal, le génie sort de sa destinée, il se pervertit et fait fausse route.

L'artiste crée par l'imagination. Le cœur fait la manière de sentir de l'homme, l'imagination sa manière de concevoir et d'exprimer. La solidarité est étroite, car la manière d'exprimer dé-

pend essentiellement de la manière de sentir. Il suffit d'indiquer ce rapport, nous n'insistons pas. La nature et le rôle de l'imagination n'apparaissent bien que dans le contraste de cette puissance de l'esprit humain avec l'activité scientifique. L'esprit scientifique est l'aptitude à abstraire et à généraliser. Il tend à dégager la loi de l'ensemble des phénomènes, et à s'élever de l'Univers matériel de la sensation jusqu'à l'Univers idéal ou intellectuel, conçu dans l'unité des rapports immuables entre les éléments. C'est la recherche de l'absolu sous les formes individuelles et transitoires de son apparition. L'esprit artistique ou d'imagination agit précisément à l'inverse. Il lui faut l'idée concrète, arrêtée, individualisée et matérialisée sous une image sensible.

On a distingué dans les arts l'école réaliste et l'école spiritualiste. En principe le réalisme y est impossible, aussi bien que l'idéalisme. Une œuvre artistique participe forcément et indivisiblement des deux à la fois, car elle est l'idée matérialisée et la matière idéalisée. Est-il possible à celui qui peint ou qui écrit de prendre la substance première de sa création ailleurs

que dans la nature ? Voilà le réalisme. Est-il libre de ne pas avoir sa manière de *réfléchir* la nature, de la concevoir et de l'aimer ? Et comment s'y prendra-t-il, dès lors, pour ne pas la traduire dans son individualité ? Voilà le spiritualisme. Alors même que de créateur qu'il est l'artiste s'efforce de se faire copiste, il met de lui dans ses œuvres, et quelque habile qu'il se montre à s'anéantir, son empreinte restera marquée, en dépit de lui-même, sur ce qu'il aura prétendu seulement transcrire. L'artiste ne copie jamais, il traduit. La différence est immense. Placez devant le même paysage ces deux peintres qui se disent réalistes ; qu'ils en fassent le tableau. Comparez : les tableaux sont différents. Le réalisme est un mot. En fait, et d'une manière absolue, il n'existera jamais ; mais il peut exister comme tendance, et sous ce rapport il cache un écueil, car il n'est que le matérialisme prenant pied sur un domaine qui entre tous devait lui rester inviolable. Le matérialisme dans l'art ! C'est la mort de l'art. L'idéal chassé, profané, que peut-il rester encore ? L'imitation littérale et le métier : c'est-à-dire la servitude du génie.

Artistes qui proclamez le triomphe du réalisme, avez-vous bien songé que vous prononcez votre sentence de mort? Le réalisme est le mécanisme; vous n'êtes plus que des instruments plus ou moins parfaits, destinés à être supprimés le jour où la plaque photographique vous aura condamnés sans appel. L'art détrôné par la chimie! Quelle dérision! Quel blasphème! Y croyez-vous? Non; et pourtant, si vous voulez être conséquents avec vos doctrines, vous devez applaudir les premiers et sans réserve à ces étranges prétentions de quelques adeptes immodérés de la photographie, disciples ardents, qui, dans leur fanatisme naïf, rêvent de destituer l'art! Destituer l'art, l'entendez-vous? Il leur sera pardonné, car ils ne savent ce qu'ils disent. Mais vous! On ne discute pas de pareilles niaiseries, n'est-ce pas? mais si elles osent se produire au grand jour, n'en êtes-vous point responsables? Ces hérésies ne peuvent-elles pas se mettre à l'abri sous les doctrines étranges, soutenues de la plume et du pinceau par des hommes dont le talent, certes, était digne d'une plus noble cause? La nature, nous l'admettons volon-

tiers, s'offre souvent à nous dans une beauté si parfaite qu'il y aurait profanation à ne point la traduire telle qu'elle nous est apparue. Ce respect prouve l'artiste véritable, car il prouve ce qui fait l'artiste avant tout, la passion de la nature. Mais ne reste-t-il pas encore un domaine illimité pour l'idéal, et que n'envahira jamais un mécanisme mortel? Dans l'âme de l'homme il y a un monde aussi, et ce monde est tout un univers. Les véritables régions de l'art sont celles où le génie peut se montrer créateur. Celles-là ne seront pas envahies.

Les tendances réalistes ou matérialistes qui se révélent dans la peinture surtout, elles ont pénétré, pour les corrompre, dans toutes les branches de l'art, et s'affichent hautement. Leur souffle empoisonné a desséché cette fleur délicate de poésie, qui ne vit, comme la rose des Alpes, que dans les hautes régions.

Le matérialisme est un écueil pour l'art, l'idéalisme est un écueil également. Son dédain de la nature et de l'imitation le conduit à la fantaisie. L'intelligence abstraite et l'esprit philosophique l'emportent ici, à l'inverse, sur l'imagi-

nation et le sentiment. Il en résulte des œuvres dénuées d'ampleur, d'expression et de force. La réalité leur manque. L'idéaliste a l'imagination ascétique, il redoute l'envahissement de la matière, il flagelle impitoyablement la chair dans ses œuvres. Plus de spontanéité, d'abandon; partant plus de véritable originalité. Tout est calculé méthodiquement. Ce n'est plus de l'art, c'est de la science, c'est de l'algèbre. L'imagination doit être contenue et dirigée, l'art ne doit pas être une improvisation. Le grand artiste sait méditer, et surtout il sait choisir. Il porte en lui un critique sûr qui règle sa puissance de création. Mais qu'il se garde de produire par théorie, pour *démontrer!* Point d'idées préconçues, de systèmes, de doctrines: qu'il soit lui-même, s'il veut garder l'inspiration. Qu'il étudie et réfléchisse pour fortifier et épurer son individualité, mais qu'il ait garde de substituer une force étrangère à son génie, sa force naturelle, et la seule qui puisse le soutenir. Qu'il garde la naïveté, nous dirions volontiers la virginité de son génie. Qu'il l'alimente de la contemplation de la nature et des chefs-d'œuvre,

mais sans se renier jamais lui-même. Le travail et l'étude doivent nourrir l'individualité et la contenir; mais c'est pour la fortifier. Où il n'y a plus d'individualité, il n'y a plus de génie. Dans l'artiste, l'idée ne doit pas chercher à se dégager de la forme et à se faire science; l'artiste doit penser en artiste, non pas en philosophe; sa pensée doit être création. Qu'il s'élève jusqu'à la critique de lui-même, c'est une condition de force, parce que c'est prendre conscience de sa personnalité et apprendre à la porter par le travail à son expression culminante. Mais qu'il ne confonde pas l'érudition et l'art. L'érudit tue l'artiste. Le génie est un grand instinct; trop de science détruit la spontanéité, qui est l'individualité même.

L'artiste qui travaille en érudit et fait de ses œuvres un cours d'esthétique, ressemble plutôt au géomètre qui poursuit la solution d'un problème le compas à la main. La forme sera à ses yeux chose accessoire, même dédaignée, et ses créations marqueront comme une crainte excessive de noyer l'idée pure en la matérialisant avec vigueur. De pareilles œuvres au-

ront quelque chose d'abstrait: froides, sèches, fausses souvent et de convention, elles fatigueront par le sentiment trop visible de l'effort; manquant d'abandon, et de cette sublime naïveté du génie qui fait son originalité, elles empêcheront aussi que celui qui les contemple se livre à elles avec abandon et naïveté. L'artiste, en visant trop ostensiblement au but, l'aura manqué. Pour être charmé, l'esprit veut être surpris.

La tendance vers un idéalisme exagéré est surtout celle de l'esprit artistique en Allemagne; tendance qui s'explique par la pente du caractère national vers la généralisation et la critique, c'est-à-dire vers la philosophie. Des exceptions se sont montrées pourtant, et nombreuses, admirables par l'alliance d'un esprit fortement trempé avec une imagination vigoureuse; organisations rares, du reste, en tous les temps et en tous les pays, car elles sont la perfection de l'artiste. La Grèce en ceci nous a offert des modèles que l'avenir, sans doute, lui enviera toujours. Force, unité et profondeur dans la conception; éclat, simplicité et mesure dans l'exécution; la plénitude du fond, enfin, dans la sobriété et l'har-

monie de la forme. A l'aspect de ces œuvres, pareilles à de suaves mélodies, l'âme se remplit d'une sérénité inexprimable ; des cieux plus profonds et plus purs, un soleil plus chaud et plus lumineux se réflète dans le cœur, doucement ému et apaisé ! On croit sentir comme une brise de mer, fraîche et parfumée, ce souffle de vie, cette âme nouvelle ! La Grèce fut artiste au plus haut degré, et le secret de ses chefs-d'œuvre est sans doute dans l'alliance intime du matérialisme avec le spiritualisme, de l'idéal avec la réalité. Point de divorce entre la chair et l'esprit : l'unité forte, ample, sereine. L'artiste grec *divinisait* la nature, parce qu'il adorait la nature. Son inspiration était l'amour, l'amour son art. L'amant se contemple lui-même, à son insu, dans sa maîtresse ; car elle est surtout une création de son idéal. Ainsi tu as contemplé et aimé la nature, ô Phidias !

Le sentiment et l'imagination peuvent constituer le *tempérament* artistique, mais ils ne font pas encore l'artiste. A ces deux éléments il faut qu'il s'en ajoute un troisième : le goût. On a beaucoup disserté sur cette faculté du goût. Où

est son principe? Est-elle donnée ou acquise? Elle se développe et se perfectionne, mais elle ne s'acquiert pas. L'expérience sur ce point ne laisse pas subsister le moindre doute. Le goût est une munificence de la nature envers ses privilégiés, le signe, et comme la fleur d'une organisation délicate et saine à la fois. Est-il un sens particulier, une puissance isolée ou complexe? Nous y voyons, pour notre part, l'expression d'un juste équilibre entre toutes les facultés de l'âme, le résultat de l'harmonie dans leur jeu réciproque. Toutes les forces psychologiques viennent se pondérer en lui; il est le centre de gravité de l'organisation interne. Dans les choses de la vie et du monde, il s'appelle l'esprit de conduite, le *tact;* mot qui réveille l'idée d'un toucher subtil, capable d'avertir celui qui en est doué des plus légères aspérités, des moindres rudesses. Tel, en effet, apparaît le goût dans toutes ses applications : finesse du toucher et précision. Dans les choses de l'art, il est cette rectitude du discernement qui naît d'une juste et rare proportion entre le sentiment, l'imagination et l'intelligence. En un mot, le goût, par-

tout et en tout, est la mesure. Que l'une des facultés de l'esprit vienne à peser trop dans la balance, elle l'emporte; l'équilibre est rompu, le goût faussé. Cette altération dans la balance des facultés au profit de l'une ou de l'autre d'entre elles, se trahit plus ou moins dans l'infinie variété des organisations; en toutes cependant, à un degré quelconque, elle existe et se fera reconnaître à l'observateur attentif. « Après l'esprit de discernement, dit Labruyère, ce qu'il y a au monde de plus rare ce sont les diamants et les perles. » Or, l'esprit de discernement n'est autre que le goût, le jugement, la faculté critique. Regardez autour de vous : combien sont entraînés par une imagination déréglée! Leurs œuvres ressemblent à des orgies, ou à une nature ravagée par l'ouragan. Elles vous surprennent quelquefois par une puissance singulière de conception; leur exécution hardie, dramatique, vous attire; mais elles vous repoussent par leurs inégalités, par le sublime trop souvent touchant au grotesque, la force à l'impuissance, l'indépendance et l'originalité à la bizarrerie, à l'incohérence, à la difformité. Que leur manque-t-il? le goût, la mesure et l'unité,

sans lesquels il n'est point de beauté véritable et soutenue. Cette tache se retrouve jusque sur le blason des plus grands génies : Shakespeare, Corneille, Michel-Ange. Après de si grands noms, nous devons nous taire sur les artistes de notre temps. Le goût est un frein, mais un frein qui centuple les forces en les rassemblant. Ayez donc du sentiment, de la passion et du feu, de l'imagination enfin pour concevoir avec puissance et grandeur ; mais ayez du goût pour exécuter avec prudence, ordre et harmonie.

Après avoir analysé rapidement les facultés qui font l'artiste, ne nous resterait-il pas à parler de l'objet que l'artiste doit poursuivre, le beau, et d'en marquer les principaux caractères? L'art est l'imagination à la recherche du beau ; mais en quoi consiste le beau? A quels témoignages indiscutables le peut-on reconnaître? Nous n'avons point réponse à ces questions, et nous ne pensons pas qu'on en trouve jamais qui puisse satisfaire tous les esprits. Ce problème a mis en quête bien des philosophes. Depuis Aristote et Platon jusqu'à nous, que d'essais infructueux des plus grands génies philoso-

phiques ! A quoi ont-ils abouti ? A déterminer quelques caractères disséminés de la beauté, à lui arracher ici ou là un lambeau ; mais de définition point, car une définition n'en est une qu'à la condition de définir tout son objet, et surtout rien que son objet. Or, aucune des prétendues définitions du beau ne satisfait à cette double exigence. Mais parvint-on jamais à trouver un *critérium* infaillible, nous doutons qu'il pût être d'aucun secours pour les progrès de l'art. Ferait-il un artiste de celui qui ne l'est pas ? L'art y gagnerait une chose, à coup sûr : des pédants ; gens qui croiraient faire des chefs-d'œuvre en peignant des définitions. On verrait surgir des poëtes lyriques qui feraient des *théorèmes* du beau en douze chants ; des poëtes dramatiques qui démontreraient en trois actes ou en cinq l'infaillibilité de la doctrine. L'inspiration ! l'inspiration ! adressez-vous à elle ; elle vaut mieux, en matière d'esthétique, que tous les professeurs et philosophes du monde. On cherche ici l'impossible. Les définitions appartiennent à la science ; l'art n'est pas la science, il est l'art. Nous avons le sentiment du

beau quand nous aimons le beau, et ce sentiment est aussi le seul juge du beau. Les définitions du beau sont les chefs-d'œuvre des maîtres. Autant de chefs-d'œuvre, autant de définitions ; et il en est beaucoup à venir encore qui n'ont pas été données, espérons-le. Les maîtres ont défini la beauté en traduisant l'idéal qui était en eux. Créez, et si vos œuvres sont vraiment d'un artiste, ne craignez rien : on saura bien reconnaître en elles la beauté, sans qu'il soit besoin de s'armer pour cela des bésicles du savant. Le beau est le beau, voilà à quoi se réduisent toutes les définitions. Comment la raison abstraite jugerait-elle d'une œuvre qui est avant tout du domaine du sentiment et de l'imagination? Voit-on avec les oreilles, et peut-on entendre avec les yeux? Ceux qui n'ont pas le sentiment, l'imagination et le goût, sont incompétents pour juger en matière d'art ; aussi incompétents que le sourd l'est pour apprécier les sons, ou l'aveugle les couleurs. Mais, dira-t-on, à quelles marques reconnaîtra-t-on ceux qui possèdent les facultés artistiques? A une chose avant tout, à leur amour pour les arts. Là où des facultés existent réelle-

ment, elles exigent satisfaction, et c'est l'énergie de leurs exigences qui mesure celle de leur capacité.

Quand la raison critique vise à la souveraineté dans les arts, elle commet un excès de pouvoir et sort de ses attributions naturelles. Elle n'a point qualité; nous la récusons. Mais qu'on ne se méprenne pas sur la portée de notre opinion. Nous n'entendons nullement réduire la critique à néant et la condamner au silence en la déclarant impuissante à juger. La critique a une haute mission; ce que nous lui dénions, c'est le droit de prononcer au nom de la raison seule, et en vertu d'une formule préconçue, sur des œuvres de sentiment et d'imagination. La critique doit se montrer douée des facultés qui font le sens artistique, et les allier à l'intelligence dans cet équilibre inestimable dont nous avons parlé, d'où résulte le goût, et qui fait l'esprit de critique lui-même, car il fait le jugement. Le critique est un artiste auquel la nature ou les événements ont refusé la puissance d'exécution. Les grandes créations le ravissent autant que l'artiste lui-même, et dans la contemplation du beau, tous

deux ils trouvent la même volupté. Pour juger les choses, il faut les comprendre; pour les comprendre, il faut être capable de les aimer.

Le critique qui veut s'élever au niveau de son rôle doit juger de haut, comme l'avenir, sans se laisser assourdir par de vaines fanfares, ni éblouir par de faux éclats. L'indépendance est sa première qualité; mais il n'y a indépendance que là où existe cet amour désintéressé du beau, qui le fait rechercher avec ardeur dans la contemplation de la nature et l'étude assidue des grands modèles. Les hommes alors ne sont plus rien, ni les coteries; les œuvres sont tout, et dans les œuvres, la beauté. Celui qui juge avec ses passions, ses rancunes ou son envie, celui qui insulte au triomphe, parce que le laurier d'autrui lui est amer, celui-là fait une tâche odieuse, indigne non-seulement de sa profession, mais indigne de l'honnête homme! Dignement exercée, la critique est un frein et elle est un encouragement. Rendus sous la caution d'une supériorité réelle, ses verdicts sont un bienfait social; on peut les dédaigner en apparence, en réalité on les redoute, et malgré soi on les subit par la seule force de

la vérite ; lorsqu'ils ne sont pas une récompense et un stimulant, ils deviennent des remords.

Si nous devons renoncer à rassembler en une formule unique les conditions dont le concours fait la beauté dans les œuvres d'art, du moins nous savons que le beau est fait pour nous, car son aspect élève notre esprit, et notre cœur ne connaît pas de jouissance plus grande et plus noble que celle de le posséder. L'artiste ne doit pas se faire le pédagogue du genre humain, et ses œuvres ne doivent pas être des catéchismes. Celui qui écrirait ou peindrait pour moraliser, en plaçant ainsi son mobile en dehors de l'inspiration spontanée de son génie individuel, se condamnerait à l'impuissance. Pour l'artiste, créer c'est vivre; en créant, c'est lui-même qu'il crée en quelque sorte, réalisant hors de lui le rêve de beauté qui est dans son âme. Qu'il reste lui-même, et s'il est vraiment artiste, ses œuvres réfléchiront l'idéal. Or, l'idéal moralise toujours, parce qu'il élève. Les grands artistes sont les grands moralistes. Cependant, ils n'eurent certainement pas pour but de morigéner l'humanité; mais comme ils aimaient l'humanité, et

qu'ils étaient capables de la comprendre dans sa plus haute noblesse, elle les fit nobles et grands eux-mêmes; en se communiquant aux âmes, ils leur prêtèrent quelque chose de la vie qui les remplissait.

Qu'y a-t-il dans les chefs-d'œuvre de l'art qui attire l'homme par un charme irrésistible? Il y a l'homme, qui veut jouir de son humanité. Rien n'intéresse en réalité l'homme que l'homme lui-même. Dans tout ce qu'il aime, désire, poursuit, c'est lui qu'il recherche, lui seul qu'il retrouve sans cesse. Que l'œuvre donc soit humaine, afin qu'elle intéresse l'humanité : qu'elle la sonde dans ses misères et l'atteigne dans son élévation; alors seulement elle la saisira, l'entraînera, et la délivrant d'entraves puériles ou cruelles, lui fera respirer l'air de la liberté. Que l'art déserte l'humanité, et il ne restera de l'homme bientôt qu'une brute armée d'intelligence. Intéresser les cœurs en les élevant, la mission de l'artiste est là. « Quand une lecture vous élève l'esprit, dit Labruyère, et qu'elle vous inspire des sentiments nobles et courageux, ne cherchez pas une autre règle pour juger l'ou-

vrage ; il est bon, et fait de main de maître. » Ces paroles ne sont-elles pas la condamnation de tant d'artistes prétendus ? Leurs ouvrages élèvent-ils l'esprit, et peuvent-ils exciter dans le cœur les grandes aspirations de l'humanité ? Au lieu de développer le sentiment et l'imagination, de les épurer par la contemplation des grands spectacles de la nature, de l'histoire et de la vie domestique, ils souillent l'imagination, ils pervertissent le sentiment. Nous ne consentirons jamais à voir dans ces hommes-là des artistes. La flamme est éteinte, le métier a détrôné l'art ; la soif effrénée de l'or, le délire des jouissances matérielles, une fièvre malsaine, respirée dans cet encens grossier qu'on va mendier chaque jour sur des autels impurs, voilà ce qu'ils ont mis à la place de la passion de l'idéal et de l'humanité. Qu'un homme, né sans élévation, sans talent, sans génie, se livre aux instincts d'un honteux matérialisme, à peine s'il peut déchoir ; mais que celui qui s'est senti marqué au cœur des signes de la vocation, qu'une âme d'artiste, enfin, consente à fouiller la fange avec le sceptre du génie, pour y chercher de l'or et les lambeaux d'une répu-

tation infecte; non! il ne se peut imaginer une dégradation plus navrante.

Ah! que nous avions rêvé pour toi, artiste souverain, un rôle sublime dans la société! Tu étais l'homme grand et fort parmi les plus forts et les plus grands; le prêtre jaloux de son indépendance et de sa pureté, frémissant d'enthousiasme et de tendresse à l'idée de toutes les âmes blessées qu'il va soulager, de toutes celles qu'il pourra relever, délivrer, et par le travail, la patience et le recueillement, se préparant à accomplir une tâche aussi admirable. Tu étais l'homme qui se sent issu d'une noble famille, et qui est décidé à défendre contre tout outrage le dépôt qu'il reçut de mains pieuses et bénies. Tu avais juré dans ton cœur de servir l'idéal, et tu craignais la mort moins que le parjure. Ah! ne vous réveillez pas, grands immortels! Quel sublime mépris vous auriez pour tous ces pygmées, qui profanent votre nom en l'invoquant! Misérables histrions, qui grimacent en place publique, et à grands coups de fanfares appellent la foule à leurs tréteaux! O la triste chose qu'un peu de renommée à ce prix! Mais

ayons courage. Il en est qui ont résisté. Salut à vous, vrais artistes ! Salut au nom de l'idéal ! Vous êtes les élus. Vous avez noblement défendu votre drapeau contre les assauts du matérialisme ; vous aussi, vous surtout, vous êtes des héros. Vos œuvres seront notre rançon dans l'avenir. Bien des jeunes cœurs reposent en vous leur foi, ne les abandonnez pas. Il en est tant qui déjà ont hésité, dès les premiers pas dans la carrière ! Le bruit des applaudissements a frappé leurs oreilles. Ils se sont arrêtés ; ils ont écouté. Le démon du siècle les attendait là, et il leur a soufflé de perfides paroles. « Toi aussi, leur disait-il, tu as du talent : la foule est là, la foule qui t'applaudira si tu le veux. Dès demain, comme le leur, ton nom sera dans toutes les bouches. Que parles-tu d'idéal et de la mission de l'artiste ? Niaiseries. Vends-toi à la foule, elle paie bien ; sois son courtisan, tu seras son maître. Flatte ses instincts grossiers ; c'est une mine d'or pour qui sait l'exploiter. Cette cohue qui passe, brillante sous ses oripeaux, elle est sur le chemin de la réputation ; ce sont des chercheurs d'or, les véritables hommes du siècle ; suis-les. » Ainsi parle le tentateur. — Mais mal-

heur à toi, jeune homme, si tu te laisses convaincre! Malheur à toi, si tu étouffes ta conscience d'artiste! Tu t'étourdiras en vain du bruit que tu fais; ce public auquel tu sacrifies, un jour te fera payer ses faveurs de son mépris; les remords surgiront, et une voix s'élèvera, dans le silence de ton cœur, qui t'appellera traître et parjure. Les fronts couronnés d'un laurier légitime seront ta honte, et tu les haïras, parce qu'ils te condamneront à tes propres yeux. Tu deviendras ce qu'il y a de plus vil: détracteur de la vraie gloire. Mais ces beaux noms que tu salis, le présent les respecte et l'avenir les saura; toi, tu mourras enseveli dans le dédain et le silence. Choisis donc, et si tu veux battre monnaie avec ton génie, tends la main vers cette couronne fanée des succès équivoques et faciles, promenée d'une tête à l'autre dans les orgies littéraires. Fais ta réputation, surtout fais-la vite, et plus vite encore capitalise-la; la faveur n'est que d'un jour. Mais garde-toi d'un superbe dédain, et ne parle ni de profanation ni de profanateurs; car tu étais né pour la boutique de l'épicier.

LA SCIENCE.

La science est le mouvement de l'esprit humain vers l'unité. Dans sa marche progressive elle fonde la théologie rationnelle, par la démonstration toujours plus complète de la solidarité entre tous les êtres de l'univers, témoignage irrécusable d'un principe unique et absolu de leur existence. La science seule nous fait connaître le lien qui nous relie, êtres individuels, à l'être universel et infini; seule aussi, elle peut rendre l'homme maître de lui-même et de la nature: partout et en tout elle se révèle dans le triomphe de l'esprit sur la matière.

Telle est cette puissance, qui fait l'homme tout entier, puisqu'elle l'élève au-dessus de la vie animale, et que des insensés ont osé calomnier au nom de Dieu et de l'humanité. Tentative puérile, et qui ferait pitié, si elle n'était sacrilége! Prétendre commander l'immobilité à l'intelligence humaine, quelle dérision! Que n'ordonnez-vous plutôt à Dieu lui-même de rester immobile, et ne vous mettez, misérables fêtus, en travers de ses voies!

La science est une révélation progressive de la divinité dans la nature : l'esprit infini se réfléchissant par degrés, à travers les phénomènes du monde matériel, dans l'intelligence humaine. C'est à ce point de vue, parce qu'il nous paraît le plus élevé, que nous envisagerons la science, ne supposant pas que personne y puisse trouver un amoindrissement de l'influence qu'elle est appelée à exercer sur le progrès social.

La science humaine repose sur un premier fait, dont, à la considérer de près, elle ne représente que la démonstration successive ou le développement. Ce fait est celui de la conscience intime de notre être. « Je suis ; » — voilà l'axiome unique, mais indestructible, duquel procède tout raisonnement. Conséquence immédiate en chacun de nous du sentiment de son individualité, cette affirmation fondamentale est pour l'homme le principe de toute certitude. Niez cette première donnée, que pourrez-vous affirmer encore? Hors de vous, en vous-même, il n'y a plus qu'un rêve.

Descartes débutant par cette proposition : « Je pense, donc je suis, » mettait en doute son exis-

tence, puisqu'il jugeait devoir la démontrer. Mais l'existence ne se conclut pas, elle s'affirme. On a dit que la philosophie devait partir du doute. Avec un pareil principe, la philosophie serait à jamais impossible. Si je dois commencer par le doute, je commencerai par douter de mon existence. Ce doute établi, comment jamais en sortirai-je? Par quel moyen me démontrerai-je que j'existe en réalité? et si je ne puis me le prouver, comment pourrai-je former le moindre raisonnement, puisque je manque du principe de tout raisonnement? Dans cette situation, on ne saurait invoquer le témoignage du sens intime sans se mettre aussitôt en flagrante contradiction avec le principe que l'on a posé, puisque douter de tout signifie: ne rien admettre qui ne soit *démontré*, c'est-à-dire fondé par voie de raisonnement. Appellera-t-on à son secours la logique? Aucun syllogisme n'est possible. Le syllogisme est le chemin du connu à l'inconnu. Or, si je doute de mon existence, il n'y a absolument rien que je puisse jamais savoir. De quelle vérité partirai-je pour conclure? autour de moi il n'y a que le néant. Le doute absolu, radical, ne

peut engendrer que le doute. Il faut de toute nécessité une base, une première assertion indubitable. Cette assertion, si elle devait être, non pas la source, mais la conséquence du raisonnement, rendrait le raisonnement lui-même radicalement impossible; pour arriver à conclure, il faut d'abord que l'on puisse prendre un point de départ. S'il n'existait nulle vérité indémontrable, il n'en existerait point qui se pût démontrer, et la science chercherait éternellement son point d'appui.

L'essence de l'axiome est de ne souffrir pas plus la démonstration que la contradiction : il est parce qu'il est, et parce qu'il est il est impossible qu'il ne soit pas. Dans le monde des intelligibles, l'axiome est la vision directe : le fait qui d'emblée s'impose à la raison, et qu'en aucun cas elle n'est libre d'accepter ou de repousser. L'axiome est un joug nécessaire pour l'esprit : il lui est, si nous pouvons parler ainsi, incorporé de naissance. Comment la raison s'y prendrait-elle donc pour prouver à la raison que la raison existe, et comment pour lui prouver qu'elle n'existe pas ? La raison est un axiome

pour la raison. De même, l'existence est pour l'existence une vérité sans preuve comme sans négation possible. On nous pardonnera donc de protester respectueusement contre la fameuse proposition de Descartes. Tout en reconnaissant ce qu'elle contient d'élevé, c'est-à-dire d'essentiellement spiritualiste, en ce qu'elle place notre être véritable dans la pensée, nous ne saurions nous défendre d'y voir une atteinte portée à l'évidence du sens intime. — Nul doute : dans l'homme, penser et avoir conscience de l'existence, est, au fond, chose identique. Mais qu'eût-il dit de plus ou de moins, le grand philosophe, s'il avait écrit : « Je suis, donc je suis ? »

Je suis. — Dans ces deux mots tout est contenu : l'homme, l'univers, Dieu.

Une pierre tombe ; je la vois tomber ; c'est un phénomène, une sensation. Suis-je libre de nier le fait, du moment où il a frappé mes yeux ? Non évidemment. Pourquoi ? parce que, en le niant, c'est l'impression qu'il a produite sur moi que je nierais, impression qui m'a donné la conscience de mon propre être en même temps que celle d'une existence extérieure à la mienne.

La réalité du phénomène externe a pour caution celle du phénomène qui a eu lieu en moi-même. Si je n'avais éprouvé aucune sensation, comment saurais-je que la pierre est tombée? Mais dès que la sensation s'est produite, comment me pourrai-je convaincre que son objet n'existe pas en dehors de moi? En affirmant l'existence du phénomène, j'affirme ma propre existence; je ne saurais par conséquent nier le phénomène sans me nier moi-même. L'univers matériel, objet de la sensation, est ainsi pour moi une réalité qui s'inflige, un fait de conscience intime, indépendant dans sa réalité de toute déduction, parce que je ne puis le contester sans porter aussitôt atteinte à l'axiome fondamental de la science.

On peut se montrer fort ingénieux en cherchant à prouver que tout ce qui existe, à commencer par soi-même, n'existe pas; mais c'est dépenser son esprit en pure perte. A une pareille école on ne formera que des sophistes, et le sophiste est frappé d'impuissance: jamais il n'engendrera. Rien ne prévaudra en aucun temps contre le sens intime. L'humanité laisse jaser les philosophes, elle sourit un moment à

leurs étranges propos, et passant son chemin, elle continue à faire semblant de vivre, comme si vraiment elle en avait le droit.

La vie de sensation n'épuise pas dans l'homme la conscience de son être ; il se sent exister encore dans la pensée, et par elle. Les sens sont un mode, le premier, de notre échange avec l'univers; l'intelligence est le second, différent à tous égards, et supérieur au premier, bien qu'il ne puisse se passer de lui.

L'intelligence s'empare de la sensation, comme d'une substance nécessaire à son activité, et la transforme : elle en fait l'*idée*. En même temps, par une corrélation directe, elle transforme aussi l'univers matériel pour le traduire *intellectuellement*. Cette vision intellectuelle de l'univers, nous allons l'établir, est la notion du principe de causalité, c'est-à-dire de Dieu même. Ainsi que la matière et la sensation se lient par la solidarité indivisible qui existe entre les deux termes d'une équation, la raison et Dieu s'appellent mutuellement. Au même titre que la matière pour les sens, Dieu est pour l'intelligence humaine un axiome irréfutable, et l'un et l'autre, Dieu et la

matière, constituent les éléments essentiels de l'axiome unique : « je suis, » où la conscience humaine s'affirme elle-même dans sa plénitude.

L'existence de Dieu, disons-nous, est une vérité directe du sens intime. Un procédé général de l'esprit humain, dont la valeur décisive dans cette question n'échappera à personne, va nous fournir, à l'appui de notre assertion, un argument sans réplique.

La pierre tombe. Voilà, disions-nous, un fait de sensation, un phénomène matériel. Ainsi pourquoi la pierre tombe-t-elle ? Avec cette question s'ouvre un domaine tout nouveau. L'intelligence débute par un *pourquoi*, par une question qu'elle se pose à elle-même, et dans laquelle est contenue en principe l'humanité, la science et le progrès. *Cur?* dit le latin. La *curiosité* est le sens du pourquoi, l'instinct de l'intelligence, la racine de l'être intellectuel. Par son mouvement spontané, irréfléchi et irrésistible, la pensée se porte d'emblée vers les problèmes. Devant chaque fait matériel, elle place un point d'interrogation. Qui n'a remarqué les questions inces-

santes de l'enfant? C'est l'esprit qui s'éveille : les bêtes ne font point de questions. On n'a point vu, l'on ne verra jamais une intelligence sans curiosité. Un homme qui en serait totalement dénué, tomberait dans l'idiotisme et ne pourrait connaître que la vie animale. Plus la curiosité est profonde, plus grand est le besoin de savoir. En certaines natures, elle devient une soif inextinguible de la pensée. Le génie scientifique n'est qu'un immense instinct de curiosité, instinct tyrannique, qui ne souffre ni trêve ni repos dans l'investigation. Force irrésistible, fièvre de savoir qui consume, et sans merci, pousse les grandes intelligences à descendre héroïquement, au mépris des outrages, de la persécution, et même de la mort, dans l'abîme ténébreux où se cache l'éternel Principe de toutes choses, le grand Inconnu.

L'intelligence médiocre demeure à la surface ; un rien de vérité lui suffit. Chez l'homme que domine une intelligence vigoureuse, c'est un appétit insatiable de vérité. Mais dans le plus vaste génie comme dans l'esprit de l'enfant, l'intelligence s'éveille par la curiosité. Elle est dans la

raison le principe du mouvement. Le raisonnement est la fonction, la curiosité est l'organe. La curiosité n'est pas un résultat du raisonnement, le raisonnement, au contraire, vient de la curiosité. Cette vérité peut paraître triviale à force d'évidence; eh bien! elle implique l'existence de Dieu. — Il est aisé de le prouver. Qu'est-ce que mon intelligence prétend connaître, lorsqu'elle demande le pourquoi d'un phénomène? la raison d'être de ce phénomène, c'est-à-dire le motif qui lui permet d'exister, et qu'elle regarde comme le principe de son apparition. Mon esprit admet donc, ce point est capital, en dehors de tout raisonnement, d'emblée, par le fait d'une intuition immédiate et fatale, quelque chose qui n'est pas le phénomène, mais par quoi il est. Toute recherche de l'intelligence, toute activité quelconque de la raison suppose, en dehors des choses ou en elles-mêmes, un principe de leur existence. Le phénomène, apparition sensible et matérielle, ne suffit qu'aux sens; si l'esprit s'y arrêtait, l'homme ne penserait pas; il ne resterait de lui que la sensation et l'instinct, il serait au niveau de la brute.

La curiosité va de questions en questions et cherche à atteindre le dernier pourquoi, le seul qui pourrait la satisfaire définitivement. Ce dernier pourquoi des phénomènes, auquel tout vient aboutir, et vers lequel l'esprit, à son insu ou sciemment, tend sans cesse, nous l'appelons Dieu. La cause première de l'univers nous reste inconnue, et pourtant notre raison ne peut s'en détacher, car la première cause, en réalité, est la seule cause. Mais pour rechercher un principe dans les phénomènes de la nature, ne faut-il pas d'abord qué ce principe soit admis en fait? Or, l'existence de ce principe et l'existence de Dieu ne pouvant être qu'absolument identiques, toute science débute par la foi dans l'existence de la divinité.

Dieu est la première loi de la raison, son point de départ, son axiome indispensable. Nous raisonnons en Dieu, et de même que la sensation vit de la matière, la pensée vit de Dieu. C'est en lui, si nous pouvons parler ainsi, que l'intelligence prend racine. Comment la raison raisonnerait-elle, si elle n'avait nulle raison de raisonner? Supprimez la notion de cause, inhérente à l'in-

telligence humaine, cette intelligence devient impossible. Quel serait désormais son but et sa raison d'être? On peut enlever à la raison la foi en telle représentation particulière de la cause première; jamais la foi en cette cause elle-même. Ce serait un suicide de l'intelligence. La *raison d'être* des choses est l'*être de la raison;* si les choses ont pour l'homme une raison d'être, c'est parce que l'homme est un être de raison.

Spiritualistes, panthéistes, matérialistes, vous n'êtes point libres de nier l'existence de votre pensée, et ne pouvant la nier, vous êtes contraints d'affirmer avec elle une raison d'être, un principe, une cause des phénomènes. Peu importe où vous placez ce principe; tous, vous cherchez un principe, donc vous affirmez qu'il existe un principe. L'univers matériel ne se démontre pas, il est *de par* la sensation. — Dieu, cause de cet univers, ne se démontre pas davantage : il est *de par* l'intelligence.

Lorsque l'homme affirme sa propre existence, qui comprend son être physique et intellectuel, et qu'il dit : « Je suis, » il affirme donc en même temps que l'univers physique existe, et qu'il existe

un principe de tous les phénomènes dont l'ensemble successif constitue cet univers.

Il s'est rencontré des hommes cependant, nous l'avons dit, qui ont prétendu nier la vérité des données immédiates contenues dans le sens intime. — La sensation, selon eux, est un mirage trompeur de nous-mêmes, et les choses extérieures n'ont en elles rien qui réponde à l'image que nous nous en formons au dedans de nous : voilà pour la certitude physique. Quant à la notion de cause première, admise spontanément par la raison, elle n'est, disent-ils, que l'impuissance de la raison à se dépasser elle-même, l'ombre de notre propre esprit projetée dans l'univers : voilà pour la certitude intellectuelle. Après cela, que reste-t-il ? L'univers matériel s'est dissipé comme un brouillard, Dieu s'est évanoui comme un vain songe. Reste-t-il, du moins, l'homme et ses illusions ? Non ! illusion encore que l'homme lui-même ! illusion que ses illsions ! Notre être disparaît, s'abîmant à son tour dans ce gouffre de néant qu'il a creusé autour de lui. Il cherche inutilement un appui. La sensation, le corps? chimères ! l'in-

telligence? mensonge! La conscience, qui lui garantissait son être, celui de la nature, celui de Dieu, la conscience qui est son existence même, néant! Oh! quel vertige affreux s'empare de l'âme éperdue! quelle angoisse mortelle! comme elle se cramponne dans une horrible détresse à ces derniers débris qui, eux aussi, vont s'engloutir dans cet océan du vide et des éternelles ténèbres!

Non, la conscience ne consentira pas à s'immoler sur l'autel des sophistes. Un mot suffit pour réduire en poussière tout cet édifice de superbes paradoxes. Avec quoi niez-vous l'existence de la raison? Avec le raisonnement, donc avec la raison elle-même. Mais, si la raison n'est rien, quelle valeur peut avoir votre raisonnement? Et si votre raisonnement est une réalité, comment la raison, d'où nécessairement il procède, serait-elle une fiction? Telle est la force de la conscience, qu'elle s'affirme jusque dans la négation même où elle s'efforce d'atteindre. On s'étonnera que des esprits aussi ingénieusement subtils, car il faut des efforts inouïs pour lutter un seul instant contre l'instinct de nature, n'aient point

aperçu cette contradiction choquante où ils tombaient. Mais c'est ici le châtiment du sophiste : il veut trop voir, il ne voit plus rien.

On peut troubler et obscurcir la conscience intime de l'homme, on peut même, en un moment de délire, lui arracher sa propre négation ; — mais rendue à elle-même, elle reprend bientôt son immuable aplomb, comme ces pierres druidiques que l'on ébranle, dit-on, mais qui, après avoir quelque temps oscillé sur leur base, reviennent inévitablement à leur centre de gravité. Or, la foi invincible dans notre existence, qui implique celle que nous avons dans l'existence de l'univers matériel et d'un principe de cet univers, constitue comme le centre de gravité de la science humaine et le fondement inébranlable de son équilibre. Virtuellement en tout raisonnement, cette conviction directe en fait la force essentielle, le nerf, la possibilité même. Elle a eu, elle aura toujours le consentement tacite ou formel du genre humain. C'est le grand sous-entendu. Nul homme ne peut penser, sentir, vouloir ou agir, sans affirmer implicitement en lui la vérité primordiale, l'axiome universel : « je suis. »

Moi, les êtres hors de moi, et un principe rationnel de l'univers, tels sont donc, pour nous résumer, les trois faits essentiels en faveur desquels, avec une force d'évidence irrésistible, le sens intime porte témoignage en nous directement, invinciblement, universellement. Ces axiomes fondamentaux de la conscience humaine sont étroitement solidaires ; à tel point que nul d'entre eux ne saurait être nié sans que les autres, du même coup, ne le soient immédiatement.

Sur ces assises de la foi intime et universelle du genre humain, la science a élevé son édifice, édifice qui pourrait crouler tout entier sans que les fondements en fussent ébranlés. — Nous bâtissons sur le roc de l'immuable ; le raisonnement peut détruire le raisonnement, mais jamais il ne détruira la raison elle-même, qui est son principe. Le raisonnement est le mouvement de la raison. Sur quoi, en définitive, la raison raisonne-t-elle? Sur elle-même ; c'est-à-dire sur les vérités primordiales et d'intuition, vérités a *priori*, comme disent les métaphysiciens, qui la constituent en substance et ne s'en peuvent séparer. La science convertit l'instinct rationnel

en idée. C'est là, déjà nous l'avons signalé, le mécanisme général de l'intelligence, procédé par lequel nous la voyons accomplir, dans l'histoire de l'espèce comme dans celle de l'individu, le développement de l'humanité.

L'idée est à l'instinct ce que la fleur est au germe enfoui dans les entrailles de la terre : un épanouissement radieux et libre dans les régions supérieures de la lumière. Descendez au fond de la science : à la racine de toute idée vous trouverez une vérité immédiate, fait primitif et spontané du sens intime. Notre savoir, dans toutes ses directions et sous toutes ses formes, n'est autre chose que la conscience du genre humain qui se développe. Sous les rayons de l'intelligence, soleil de l'univers idéal, les semences de l'esprit, mystérieusement déposées dans le sein de l'humanité, s'éveillent une à une, et de leur jeune et fraîche éclosion sous la forme naïve du symbole, qui déjà renferme la vérité comme le bourgeon la fleur, se développe insensiblement cette végétation d'idées, sans cesse accrue, où la science fait ses moissons. C'est par l'effet de cette lente mais continuelle

évolution de l'humanité, que la foi aveugle dans un premier principe des choses, après s'être essayée d'abord en des systèmes informes et puérils, bégaiements confus de la pensée enfantine dans le livre profond de la nature, se dégage, toujours plus pure et plus grande, pour monter par degrés vers ces hauteurs que nous atteindrons un jour; sommets déjà pressentis et espérés par de grands esprits, où la théologie confuse de l'instinct, esclave de l'imagination, devenue la foi claire, vivante et supérieure de la révélation scientifique, réunira les intelligences et les cœurs sous un joug librement porté, joug qui honore et qui élève, car il est celui de la raison.

La science, qui admet Dieu dès son premier pas, en tout aussi cherche Dieu, Dieu seul : l'absolu. L'homme, être intelligent, n'est pas libre de penser ou de s'en abstenir, et du moment qu'il pense, il pense en Dieu. Tout raisonnement, bien qu'il l'ignore, part de l'existence de Dieu, tout raisonnement y ramène. La brute seule s'arrête à la sensation, la brute seule est matérialiste : l'homme, quoi qu'il fasse et qu'il

dise, est *spiritualiste;* il l'est de par sa nature. La raison est essentiellement religieuse dans son principe, elle l'est également dans son objet et ses aspirations. Sens de l'unité, en toutes choses elle poursuit le *principe,* l'être, l'immuable. Libre donc à ceux qui se sentent ce triste courage, de calomnier l'intelligence humaine, et lorsqu'ils la voient défaillante, de l'invectiver lâchement. Que prétendent-ils? Où va leur espoir? Veulent-ils faire de nous des brutes? Encore une fois, la brute n'a pas de religion. Ces hommes-là sont les ennemis de Dieu et de l'humanité.

La raison est, nous l'avons dit, le sens de l'unité; comment la science, qui est le mouvement de la raison, ne serait-elle pas une marche ascendante vers l'unité? Et comment la notion de l'unité universelle, poursuivie sans repos par la science dans toutes ses investigations, mais à laquelle elle ne s'élève que par des labeurs successifs, serait-elle autre que la notion même de la divinité? Après avoir démontré que la pensée prenait son point d'appui inévitable, pour l'explication des phénomènes matériels, dans la foi directe en l'existence d'une cause première dis-

tincte de ces phénomènes, il nous reste, afin de justifier pleinement notre assertion, que la science au fond est théologie, à montrer comment le raisonnement aboutit de toutes parts et inévitablement à l'idée d'un être infini et souverain.

La vie humaine est l'ensemble des rapports entre l'homme et l'univers : l'objet de la science est l'intelligence de ces rapports.

Notre âme entre en communion avec la vie universelle par trois facultés de relation, qui lui donnent d'elle-même et des êtres extérieurs à elle autant de révélations distinctes : révélation matérielle par la sensation, révélation morale par le sentiment, révélation intellectuelle par la pensée. La série de nos sensations constitue notre vie matérielle, celle de nos sentiments embrasse notre vie morale, celle de nos idées fait notre vie intellectuelle. Trois existences en une, trois sphères dont notre âme est le centre : foyer mystérieux où toutes les impressions viennent converger, et d'où émane toute activité.

La vie est action et réaction ; action du monde extérieur sur l'âme, réaction de l'âme sur le

monde extérieur: perpétuel flux et reflux, où l'impression du dehors, arrivant au centre par l'un des organes principaux de l'échange, tour à tour sensation, sentiment ou idée, se traduit en retour par des impulsions relatives du dedans au dehors dans les phénomènes de l'activité physique, morale, intellectuelle. Ces manifestations alternatives, qu'expriment-elles invariablement? Des rapports entre l'âme et le monde extérieur, rapports qui changent de nature selon l'agent par la médiation duquel ils s'établissent. Ame humaine, prisme merveilleux où se réfléchit triplement l'univers.

Le même être, ce chêne, par exemple, peut me donner trois révélations distinctes de la nature et de mon existence personnelle. En frappant d'abord un de mes sens, l'organe visuel, il m'apparaît sous l'aspect particulier de sa forme et de sa couleur; révélation matérielle au dehors, à laquelle répond en moi une impression physique, une sensation. Mais je ne m'arrête pas au phénoméne matériel. La sensation m'ouvre les portes d'un monde nouveau, elle devient l'occasion, le prétexte, pour ainsi dire, d'une im-

pression d'un ordre supérieur. Tandis que mes yeux s'arrêtent sur cet arbre, en effet, je ne sais par quel chemin mystérieux son image arrive jusqu'à mon cœur pour y exciter un mouvement indéfinissable, une émotion profonde et douce, comme si quelque lien invisible, formé tout à coup entre nous, m'attirait vers lui par le charme d'une mystique volupté. J'éprouve ce sentiment que la beauté, même lorsqu'elle se présente sous la forme des êtres inanimés, exerce toujours sur les âmes capables de la ressentir, un sentiment d'amour. Le chêne, sous l'influence de cette impression, n'est plus seulement cet être matériel, assemblage particulier de formes et de couleurs, que mon œil a distingué : il est la beauté, qui m'apparaît sous un de ses aspects infinis. Quant à moi, j'ai pris conscience d'une activité supérieure à l'activité physique : je me révèle à moi-même, grâce à cette impression nouvelle, comme être de sentiment; les régions de la vie *morale* m'ont été ouvertes; je me suis senti initié à un nouvel ordre de relations avec l'univers.

Mais la sensation et le sentiment n'épuisent

pas les facultés de mon âme et ne limitent pas mon horizon. Un aspect nouveau de la nature et de mon propre être va se découvrir. L'apparition matérielle du chêne éveille l'instinct de la curiosité. Pourquoi cet arbre est-il là? comment s'est-il formé, développé? Quel est le principe de son existence? Voilà ma pensée en mouvement. J'observe, je compare, je réfléchis, et j'arrive à une notion des lois qui président au développement du chêne. Ce n'est plus maintenant dans sa *matérialité* ou dans sa *beauté* que je perçois l'être extérieur, mais dans sa *causalité*. Moi-même, en retour, je me conçois comme être pensant, intelligent. Nouvelle relation, initiation nouvelle et réciproque entre la nature et moi.

La métaphysique, dans son patois quelque peu barbare, se sert, pour désigner l'ensemble des êtres extérieurs à l'homme, et l'homme lui-même dans son essence intime, de deux expressions opposées: le *moi* et le *non-moi*. Faisant usage de ces termes, qui ont au moins le mérite de la brièveté, nous résumerons les réflexions qui précèdent, en disant qu'il s'établit entre le moi

et le non-moi, par la médiation des trois facultés capitales de notre être, trois ordres de relations ou de liens, se traduisant dans l'homme par les phénomènes de la sensation, du sentiment et de l'idée, hors de lui par les phénomènes de la matérialié, de la beauté, et de la causalité. Ce qui revient à dire que, par le fait de leur contact réciproque, le moi et le non-moi se révèlent toujours solidairement et deux à deux : matière et sensation, beauté et sentiment, causalité et idée. Autant de formes de la matière hors de nous, autant de sensations en nous ; autant d'apparitions de la beauté extérieure, autant de sentiments affectifs qui leur correspondent dans l'âme; autant de manifestations de la causalité dans la nature, autant d'idées ou de formes représentatives dans notre intelligence.

Quel est, dans ces différentes relations, l'élément qui varie? Est-ce le moi? est-ce le non-moi? Non, tous deux restent absolument identiques. Nous en avons fourni un exemple, qui peut se répéter à l'infini, en montrant comment le même être est susceptible de produire en notre âme tour à tour une sensation, un senti-

ment et une idée, et se révélant de la sorte au moi sous trois aspects divers, initie celui-ci par contre-coup aux trois modes de son activité dans la sphère physique, morale et intellectuelle. Dans la série de ces phénomènes, n'est-ce pas toujours le même être qui ressent les impressions, le même être qui les produit? Les deux termes du rapport restent immuables; ce qui varie dans chaque rapport c'est le médiateur, organe de transmission qui unit le moi et le non-moi. L'instrument de la révélation n'est pas le même; et selon que c'est le sens physique, le sens affectif et moral, ou bien le sens intellectuel qui est pris à partie, il surgit en moi et hors de moi un phénomène distinct. Que savons-nous du moi et du non-moi? leurs affinités réciproques, leurs capacités de relations et les agents de ces relations. Avec d'autres organes, nous aurions évidemment de nous-même et des êtres extérieurs des révélations différentes.

Est-ce à dire pour cela que tout ce que nous voyons, sentons et pensons ne soit que mensonge et ne ne nous représente pas les choses telles qu'elles sont en réalité? La distinction que quel-

ques philosophes ont prétendu établir à ce sujet entre les êtres tels qu'ils existent *pour eux-mêmes,* c'est-à-dire dans leur essence absolue, et tels qu'ils sont *pour nous*, c'est-à-dire dans leurs relations avec notre propre être, repose à notre avis sur une conception absolument chimérique de l'existence universelle. Cette existence est relation, relation en tout, relation partout. Ce qu'une chose est dans ses relations avec une autre, c'est précisément ce que cette chose est dans son principe. L'isolement dans la nature est une conception imaginaire. Qu'est-ce après tout qui constitue un être quelconque? l'ensemble de ses propriétés. Et ses propriétés, que sont-elles? ses aptitudes d'échange avec la vie universelle, les liens nécessaires qui le rattachent indissolublement à l'existence générale. Par suite, qui dit propriétés dit relations. — Concevez-vous l'oxigène en dehors de ses propriétés de relation avec l'hydrogène? Toute qualité, toute puissance inhérente à un élément quelconque, il ne la manifeste que dans sa *réciprocité* avec d'autres éléments. Elle est cette réprocité même; toute capacité est réciprocité, toute force est solidarité.

L'isolement, c'est le vide et le néant. Pas un phénomène, nous le répétons encore, qui ne soit l'expression d'un rapport. Les termes du rapport existent nécessairement, mais nécessairement aussi ils existent dans le rapport où ils sont. Le phénomène par lequel ils manifestent leur rapport est donc une réalité absolue, une chose qui est, parce qu'il est impossible qu'elle ne soit pas. L'ensemble des rapports constitue l'univers et se *déroule* dans la succession des phénomènes. Se demander ce qu'est un être en dehors de ses rapports avec les autres êtres, revient donc à se demander ce qu'il serait s'il n'était pas. Supprimez toutes les relations, l'univers aussitôt cesse d'exister. La création est indivisible : ce que nous appelons la divisibilité de la matière ne peut consister que dans le mouvement de la matière. Il n'y a de vide nulle part. S'il n'y a pas de vide, il ne peut y avoir en aucun point solution de continuité, isolement, abstraction ; le mot divisibilité ne saurait donc être compris que dans un sens équivalent à celui de mobilité : mouvement alternatif d'expansion ou de concentration. Le principe moteur de l'univers est son principe créateur.

Enlever un seul atome à ses rapports nécessaires avec l'ensemble, c'est l'enlever à la condition de son existeuce et le faire entrer dans le néant. L'abstraction est le néant, la relation est l'être. Tout, encore une fois, est relation et solidarité indivisible : l'échange le principe universel. Nous ne pouvons connaître toutes les relations établies entre les êtres, mais cela empêche-t-il celles que nous connaissons d'exister? Ce que les rapports où se trouve l'homme avec l'univers lui permettent de connaître de cet univers, est fondé dans le principe des choses et participe de la vérité absolue. La limite de son savoir, déterminée par celle de ses rapports avec l'ensemble, fait également la limite de sa puissance ; savoir, en effet, c'est pouvoir. Être, connaître, pouvoir, sont trois termes exactement proportionnels. L'être universel possède de toute nécessité l'universalité de savoir et de puissance, car il résume l'universalité des relations.

Maintenant que nous avons fixé la nature des relations générales où nous nous trouvons avec le monde extérieur, en même temps que la vérité de ces relations, revenons à la définition que

nous avons donnée de la science humaine, afin de juger de sa valeur en présence des faits.

L'objet de la science, avons-nous dit, est la notion des rapports qui existent entre l'homme et l'univers. Nous reconnaissons dans le domaine de notre savoir trois grandes circonscriptions : les sciences *naturelles* ou *physiques*, les sciences *morales* et *politiques*, et les sciences *métaphysiques* ou *philosophiques*. Ces divisions correspondent exactement aux trois ordres de rapports que nous avons signalés comme étant les formes essentielles de notre échange avec les êtres extérieurs. Quel est l'objet des sciences physiques? la notion des rapports matériels ou de sensation. Celui des sciences morales? la notion des rapports moraux ou de sentiment. Le but des sciences métaphysiques? la connaissance des rapports intellectuels ou de l'idée.

Jetons un rapide coup d'œil sur ces trois départements de la science.

A chaque sens se rattache en nous un ordre particulier de sensations, et hors de nous un ordre correspondant de phénomènes. L'organe de la vision me traduit l'être extérieur par l'étendue,

la forme, la couleur, le mouvement et la divisibilité. L'ouïe me le révèle par le son; le toucher par la résistance et l'impénétrabilité; l'odorat par le parfum; le goût par la saveur. Embrassant dans leur ensemble tous ces phénomènes de sensation, je les place sous une seule dénomination synthétique, et je les appelle : la matière. La matière est définie, en effet, par la physique : « tout ce qui tombe sous nos sens. »

Les sciences naturelles se classent d'après les rapports particuliers qu'elles étudient dans le rapport général de la sensation, c'est-à-dire, selon celles des diverses propriétés de la matière qu'elles prennent pour objet. L'étude de l'étendue, ou des rapports entre les formes et dimensions sous lesquelles l'étendue se manifeste, est la géométrie. L'étude de la divisibilité, qui est celle des rapports entre les nombres ou quantités qui en résultent, fait l'arithmétique et l'algèbre. La théorie du mouvement, ou des rapports d'attraction et de répulsion, les deux formes sous lesquelles le mouvement se présente, engendre la dynamique, la chimie, la physique, l'astronomie, la minéralogie, la géologie. L'acoustique

et l'harmonie constituent la science des rapports entre les sons; l'optique, celle des rapports entre les phénomènes de la vision: lumière et couleurs.

Cette énumération, quoique fort incomplète, suffit à établir, sur le terrain des sciences physiques, le fait que nous avons avancé comme constituant essentiellement la science à tous ses degrés.

L'intelligence des rapports entre les choses implique nécessairement un rapport entre ces choses elles-mêmes et celui qui perçoit leurs relations, de telle sorte que toute relation constatée par nous entre les phénomènes de la nature se trouve comprendre en même temps notre relation vis-à-vis de ces phénomènes. Quelques mots sur ce point pour l'éclaircir.

On n'est capable de savoir que lorsqu'on l'est de jugement. Mais juger c'est comparer, et comparer c'est rapporter deux ou plusieurs quantités, valeurs ou existences, à une même troisième. Comment comparerai-je entre elles plusieurs choses, si je ne puis les *rapporter* à un terme fixe et identique de comparaison, à une unité de mesure invariable? Or, ce terme qui sert à l'homme de me-

sure dans l'appréciation des choses, c'est l'homme lui-même.

La série des sensations que j'éprouve dans mon être, trahit au dehors de moi l'enchaînement des rapports où sont les êtres extérieurs au mien. A la conscience d'un phénomène extérieur, correspond nécessairement en moi la conscience d'un phénomène intérieur, une sensation : la chaîne des révélations externes se déroule ainsi parallèlement à celle des révélations internes de mon âme. Du moment donc où il y a rapport, il y a deux termes en présence, et l'expression du rapport implique la manifestation simultanée des termes entre lesquels il s'établit. C'est là, de quelque nature que soit l'échange, ce qui le caractérise. Le moi se perçoit dans le non-moi, le le non-moi se réfléchit dans le moi. La contrepartie de la science des phénomènes physiques extérieurs se présente dans celle des phénomènes qui leur répondent en nous. C'est l'étude du rapport sous son double aspect, tel qu'il se présente en nous-même et dans les choses ou les êtres extérieurs à nous, à l'existence desquels notre propre existence est liée.

Toute modification quelconque de mon être corporel exprime une influence du milieu où il est plongé. Que cette modification soit perçue par moi, je l'appelle sensation ; s'accomplit-elle à mon insu? elle reste dans le domaine de l'existence organique, ou plutôt végétative. La vie n'existe qu'avec la conscience des phénomènes résultant de l'échange avec le monde extérieur. Sous le nom de vie organique et de vie animale ou de *relation*, la physiologie a distingué ces deux manières d'être. Mais, aussi bien que la seconde, la première n'est-elle pas existence de relation? Alors même que, dans l'échange permanent d'action et de réaction où l'organisme est avec les éléments du dehors, beaucoup des modifications incessantes qui en résultent pour lui restent ignorés de l'âme et ne se traduisent pas en sensations, elles n'en sont pas moins aussi des phénomènes de *relations :* la différence ne consiste nullement en ce qu'il y a relation d'un côté et non pas de l'autre, mais en ce que la relation est perçue ici par l'être intérieur, tandis que là il n'en a nulle conscience. N'est-ce point, disons-le en passant, un témoignage de plus que le corps et l'âme,

quoique dans les rapports les plus intimes, restent toujours *deux?* S'ils étaient identiques, une modification du corps ne serait-elle pas constamment une modification de l'âme? Et comment l'âme pourrait-elle ne pas percevoir un mouvement dont elle serait invariablement le sujet unique et immédiat? L'âme peut et doit considérer le corps comme extérieur à elle-même, bien qu'il soit plus intimement lié à elle que le reste de l'univers matériel, et se présente comme l'agent nécessaire et le milieu à travers lequel s'accomplissent les relations dont l'ensemble fait l'existence humaine.

La physiologie elle-même, placée cependant au point de vue exclusivement matérialiste, fait cette distinction, d'accord avec la métaphysique. Cabanis n'a-t-il pas écrit un traité sur les rapports entre le physique et le moral? Ce rapport n'est-il pas admis par toutes les écoles, dans toutes les opinions? Donc, toutes les opinions et toutes les écoles distinguent l'âme du corps. Un rapport est-il concevable sans deux termes entre lesquels il s'établit? et la dualité n'est-elle pas exclusive de l'identité? Si donc

vous admettez le rapport, vous faites la distinction. Le non-moi se décompose ainsi en trois éléments principaux : *mon* corps, *mes* semblables et la nature, mot qui comprend dans son sens restreint tous les êtres des trois règnes organiques animé ou animal, organique inanimé ou végétal, inorganique ou minéral. L'homme résume en lui ces trois règnes, ils lui servent en quelque sorte de piédestal pour l'élever au-dessus d'eux, et du sommet où ils l'ont placé, lui permettre de les étudier et de les connaître.

Le moi, dans ses relations de *sentiment* avec le non-moi, produit des phénomènes dont l'étude constitue l'*esthétique* ou la notion du beau envisagé physiquement, l'*éthique* ou la morale, qui est la notion du beau dans les rapports de l'homme avec l'idéal d'humanité ; la *politique* ou science sociale, qui n'est, en dernière analyse, qu'un des côtés de la morale.

Il existe des formes différentes de la beauté, il n'y a qu'une beauté. Le sentiment que la beauté fait naître en nous se manifeste sous des aspects infiniment multiples, et il n'a qu'un seul nom : l'amour. Selon la loi générale du rapport, qui

rattache invariablement l'apparition d'un phénomène externe à celle d'un phénomène intérieur de l'âme, amour et beauté sont solidaires; ils s'appellent; ainsi que dans les rapports physiques la sensation a pour terme corrélatif hors de nous la matière. Aux diverses formes de la sensation répondent les formes ou attributs de la matière, aux formes variées de la beauté répondent les formes différentes de l'amour. Est-il nécessaire de dire que nous n'employons pas ici le mot *amour* dans son sens strict et spécial, mais dans sa signification la plus étendue, où il embrasse tous les phénomènes quelconques de l'attraction morale? L'amour est une communion entre l'âme et l'univers, communion profonde, mystique, ineffable, où les êtres se parlent de Dieu dans la langue sublime de la poésie. On parle de nature morte. Qui a dit ce mot vide et glacé? Celui-là, certes, n'était pas artiste : si la nature était morte pour lui, c'est qu'il était mort pour elle : c'est qu'il ne l'aimait pas. La nature ne se révèle qu'à ses amants; pour eux seulement elle est esprit et vie; les autres n'y trouvent que lettre close. Plus on l'aime, plus on la connaît

et la comprend. Elle se donne à ceux qui lui livrent leur cœur, mais à eux seuls, et leur ouvre les secrets de sa divine beauté. L'amour en toutes choses donne l'être, le souffle de vie. Tout s'anime, se colore et respire dans ses feux ardents. Incapable d'amour, incapable de vie, incapable de puissance.

La beauté est l'objet commun des sciences esthétiques, morales et politiques. La morale n'est-elle pas l'esthétique interne? Ne considère-t-elle pas dans son idéal cette figure intérieure de l'âme, qui se dessine matériellement au dehors dans la physionomie, les paroles, les œuvres? La politique n'envisage-t-elle pas également la beauté sociale, qui est la justice, dans l'ensemble des relations humaines et des institutions civiles où elles sont représentées?

La politique est la science des rapports sociaux, science qui est renfermée dans la morale comme le moins l'est dans le plus. La morale, en effet, est la notion de tous les rapports de l'humanité qui procèdent du cœur; elle est amour. Être juste consiste à respecter l'humanité en s'abstenant de lui porter atteinte en soi-même

et en autrui. Être moral, c'est rechercher, provoquer, soutenir, développer l'humanité, en soi et hors de soi, par toutes ses puissances ; en un mot, c'est réaliser l'humanité. L'amour de l'humanité renferme le respect de l'humanité. On ne saurait prétendre que l'on peut respecter l'humanité sans l'aimer ; il faudrait pour cela confondre deux choses qui, en dépit de la similitude des apparences, resteront toujours diamétralement opposées en principe. Bien des gens, en effet, paraissent animés du respect de l'humanité, qui ne respectent en elle que les armes dont elle se sert pour se défendre. Qu'y a-t-il de commun entre l'homme qui s'abstient par crainte et celui qui s'abstient par amour de ses semblables ? Ce n'est pas être honnête homme que de ne point voler de peur des verroux, de ne point tuer de peur de l'échafaud ; tout comme la religion ne consiste pas à accomplir la loi divine par crainte de l'enfer ou dans l'espoir d'un salaire à toucher en paradis. Un acte de prétendue vertu accomplie dans des conditions pareilles n'est qu'une lettre de change tirée sur Dieu, et payable à vue au porteur dans un autre monde. On ne nous

persuadera jamais que la religion soit là : il n'y a que le masque de la religion. La véritable, la seule religion résidera toujours dans l'amour et le respect spontané pour la divinité, jamais dans la terreur de l'enfer ou l'espoir du paradis. De même, la justice est le respect de l'humanité, non pas la peur des baïonnettes ni l'espoir des honneurs et de la fortune. On peut être revêtu de toutes les apparences de la justice, et n'être cependant au fond du cœur qu'un infâme scélérat. Si vous ne savez pas aimer l'humanité, jamais vous n'apprendrez à la respecter. Levez le frein, supprimez le châtiment ou la récompense, vous saurez bientôt ce que valent la justice et l'humanité, et ceux qui savent estimer ces vertus pour elles-mêmes.

La morale et la politique sont donc identiques, puisque le respect et l'amour de l'humanité ne peuvent se scinder; toutes deux procèdent du sentiment. Faites de l'homme un être purement intelligent; pensez-vous que la réflexion lui enseignera l'amour et le respect de l'humanité? Non; elle lui apprendra la prudence, c'est-à-dire la méfiance. Elle lui dira: « Crains celui

qui est plus fort que toi; car tu es à sa merci. Recherche ceux qui sont plus faibles que toi, car ils pourront te servir. » Les hommes, brutes armées d'intelligence, pourront s'associer, s'ils y trouvent leur intérêt réciproque, et débattre les conditions de l'association; mais c'est en armes qu'ils délibéreront. Par quel motif, je vous prie, du moment où il pourra le faire, l'homme se privera-t-il d'exploiter son semblable et de l'asservir à ses besoins comme une bête de somme? Cela lui paraîtra la chose la plus simple, la plus naturelle, et la plus légitime du monde. Qu'est-ce qui protesterait en lui? Est-ce l'instinct de l'amour? le sens moral? la notion du droit? Où prendra-t-il tout cela? Le cœur lui fait défaut, le cœur qui contient le germe de toutes ces choses. Nul doute que l'intelligence n'ait sa part nécessaire dans le développement des notions de morale et de justice, comme elle doit avoir sa part dans toutes les choses qui sont de l'homme; mais c'est le cœur qui lui fournit les données primitives qu'elle convertit en notions, et que la pratique fait passer dans les faits.

Après avoir assigné à la science humaine

comme objet de son étude les phénomènes résultant des trois ordres de relations qui existent entre l'homme et l'univers, nous avons distingué dans l'ensemble de ces relations, d'après l'organe qui leur sert d'intermédiaire, l'échange physique, moral et intellectuel. Ces divisions nous ont servi à classer la science en trois domaines correspondants : celui des sciences physiques, qui s'occupent des rapports de sensation, celui des sciences morales et esthétiques, qui traitent des rapports de sentiment, enfin celui des sciences philosophiques ou métaphysiques, qui envisagent les rapports intellectuels. C'est dans cette dernière région qu'il nous reste à pénétrer.

Toute idée est une idée de cause. Nous avons établi, au début de ce chapitre, par le témoignage d'un fait irrécusable, universel, et d'expérience journalière pour chacun, la *curiosité*, comment l'idée de cause naît spontanément dans l'esprit humain au contact du phénomène matériel fourni par la sensation, ainsi que l'éclair naît du choc. Cette idée instinctive et confuse d'une cause génératrice de tout ce qui apparaît est un phénomène aussi bien que la sensation et le sentiment;

c'est-à-dire qu'elle exprime un rapport d'une nature spéciale entre l'homme et l'univers ; rapport nécessaire, produit par la médiation de l'intelligence, et dans lequel l'âme, se montrant absolument passive, ne fait que *réagir* involontairement et à l'insu d'elle-même au contact du monde extérieur, réaction qui se traduit dans l'idée spontanée d'un principe inhérent au phénomène de la présence duquel les sens l'ont avertie. Il faut, cela va sans dire, pour que cette réaction se produise, que le phénomène extérieur éveille l'activité intellectuelle ; sinon il demeure dans les régions inférieures de la sensation. Mais du moment où l'intelligence est rendue attentive, qu'elle a été éveillée, et pour ainsi dire prise à partie par le phénomène matériel, elle ne peut se dispenser de lui attribuer une cause, une raison quelconque de son existence, un *pourquoi* et un *comment*. En face de ces questions inévitables de la curiosité, l'imagination se charge d'abord des réponses, car l'inconnu est l'angoisse de la pensée, et il faut une solution à tout prix. Or, l'imagination n'en est pas en peine. Ce grand architecte de dogmes et de théogonies a mission de

nourrir la pensée confiante des premiers âges, jusqu'à ce que vienne l'âge adulte, où la raison, en possession de majorité, chaque jour plus exigeante, délaisse l'imagination soupçonnée et ses brillantes théories, pour reporter de plus en plus son crédit sur l'observation rigoureuse des phénomènes naturels. Avec l'observation s'ouvre l'ère scientifique.

Que poursuit la science dans l'observation des faits? une réponse à la curiosité, dont la demande opiniâtre se formule invariablement la même : voilà le phénomène, où est sa cause? Et la réponse que fournit à cette question l'étude raisonnée des faits, toujours plus scrupuleuse dans ses moyens et plus étendue, est la même partout; elle consiste à indiquer entre les phénomènes des rapports nécessaires et permanents. Lorsque l'intelligence a découvert ces rapports, ne dit-elle pas : j'ai trouvé la *cause* du phénomène? L'idée de causalité ou de principe, transformée scientifiquement, équivaut par conséquent à l'idée de rapport. « Les lois, dit Montesquieu, sont les *rapports nécessaires* dérivant de la nature des choses. » Les mots de loi et de rapport ont le

même sens ; ils signifient *lien*. La science voit avec raison dans les lois la vérité et l'essence des phénomènes, puisque toute loi est un rapport et tout phénomène l'expression d'un ou de plusieurs rapports. De là vient dans l'esprit cette intuition directe de l'existence d'une cause en tout phénomène quelconque, cause dont il n'est que la représentation matérielle, et qui se traduit intellectuellement dans la notion de la loi. La pensée spontanée d'un principe donne l'impulsion première et reste l'essence de la pensée scientifique ; mais la raison active, qui est le raisonnement appuyé de l'observation naturelle, démontre ce que la raison passive avait accepté comme l'œil accepte la lumière, comme l'oreille accepte le son. Or, la métaphysique a pour objet précisément l'étude de toutes ces notions accumulées, représentations dans l'esprit des rapports découverts entre les phénomènes extérieurs.

L'intelligence humaine possède en elle, et c'est l'essence de sa nature, une puissance qui la caractérise éminemment, celle de se replier sur elle-même et de se contempler dans sa propre ac-

tivité; faculté que désigne un mot, dont la plupart de ceux qui en font usage journellement ignorent la profonde portée, le mot de *réflexion*. L'esprit humain se *réfléchit* en lui-même comme en un miroir : il se voit, il se connaît. La réflexion fait l'homme. Elle creuse entre lui et la brute un abîme que rien ne peut combler. Les naturalistes auront beau faire, par cette faculté qui nous relie au monde de l'esprit, notre être intime échappera toujours à leurs ardeurs zoologiques. Penser, n'est pas encore réfléchir. La pensée simple est la pensée qui s'ignore; la pensée réfléchie est la pensée qui se sait: la pensée qui se pense elle-même. L'homme se voit penser, il sait qu'il a une intelligence. Le simple mouvement de l'esprit, inaperçu de l'esprit lui-même, n'est que l'intelligence sous la forme inférieure de l'instinct. Intelligence humaine et réflexion sont des synonymes; et c'est au point de vue de cette identité que l'homme refuse à bon droit l'intelligence aux êtres inférieurs à lui.

L'homme qui se voit penser, qui prend conscience par l'intelligence du mouvement de son

intelligence elle-même, cet homme-là réfléchit. La réflexion est donc l'intelligence recueillie, concentrée, pour ainsi dire multipliée par elle-même et doublée de sa propre force. La réflexion seule permet la science, car seule elle place l'homme en face de lui-même et lui donne le moyen de se voir exister, sentir, penser et vouloir; de se reconnaître enfin dans tous ses rapports avec lui-même, avec ses semblables, avec la nature. Les êtres inférieurs à lui sont également reliés à l'univers par une communion incessante et indestructible ; mais cette communion, ils l'ignorent. N'ayant point de science, ils ne peuvent connaître ni religion, ni morale, ni progrès.

La représentation matérielle du phénomène ne doit pas être confondue avec sa représentation intellectuelle, bien que le langage ordinaire emploie fréquemment le mot *idée* dans le premier sens. Sous cette forme, l'esprit n'est que la faculté dont l'âme est douée de recevoir par les sens l'empreinte des objets extérieurs, ou de les reproduire, en l'absence de l'impression physique, par l'imagination. Avoir l'idée d'un objet

signifie, dans cette acception, connaître cet objet par la sensation. Mais connaître l'objet par l'esprit est chose toute différente; c'est le comprendre dans les rapports ou les lois qui le rattachent à l'ensemble et se présentent comme la condition immédiate de son existence. L'idée matérielle est l'idée concrète, physique, individuelle; l'idée réfléchie par contre est nécessairement abstraite, métaphysique et générale, en ce qu'elle *soutire* du phénomène sa cause, et généralise synthétiquement plusieurs phénomènes dans une notion unique qui les embrasse collectivement.

Après ces quelques observations sur le mécanisme *réflecteur* de notre intelligence, il nous sera possible de comprendre par quelle voie la raison, ainsi ramenée sur elle-même, peut engendrer une science de sa propre nature et parvenir à la plus haute concentration qu'il lui soit possible d'atteindre : l'idée de l'unité universelle.

La science est *métaphysique* dans toutes ses parties, car nulle science n'est possible sans abstraction. Toute idée est une synthèse : la synthèse des synthèses, est l'idée absolue, infinie,

qui contient toutes les idées particulières. Cette synthèse suprême, qui occupe le sommet de l'édifice, a pris par excellence le nom de métaphysique. La métaphysique est donc l'unité de toutes les métaphysiques, une science formée de toutes les sciences.

Expliquons-nous. Les rapports que la raison perçoit au dehors dans l'ensemble des phénomènes ont pour représentants en elle-même les idées de ces rapports. N'est-il pas dès lors manifeste qu'à l'ensemble des rapports que je conçois extérieurement doit correspondre identiquement l'ensemble de mes idées ? Si donc je parviens à ramener à une loi unique, c'est-à-dire à un seul rapport, toutes les lois que j'ai reconnues dans l'univers, il s'opérera par contrecoup dans mon esprit une concentration de toutes les idées représentatives de ces lois en une idée collective où elles seront toutes contenues : l'unité des rapports se réflétera dans l'unité d'idée.

Or, je reconnais dans la solidarité qui existe entre les êtres hors de moi la marque évidente qu'ils dépendent d'un principe supérieur et com-

mun à tous. Quant aux phénomènes qui constituent mon propre être, je les embrasse également comme indivisiblement unis dans un principe supérieur, l'âme, qui est leur centre commun. Unité en moi, unité hors de moi. Mais, quoique distincts, le moi et le non-moi se pénètrent eux-mêmes dans un rapport intime par la sensation, le sentiment et l'idée.

L'identité exclut la diversité, que l'unité au contraire exige. Le moi et le non-moi, l'âme et l'univers ne sont pas identiques, mais ils ont un principe commun de leur existence. Sans ce principe, leur communion serait-elle possible? Par quel point se toucheraient-ils? Tout rapport est dualité dans l'unité, unité dans la dualité. — L'ensemble des rapports constitue l'unité absolue dans son infinie multiplicité. Pour l'homme, l'unité suprême est donc la notion qui embrasse et concentre tous les rapports qu'il a conçus et l'enveloppe lui-même dans la vie universelle. A cette hauteur, la métaphysique a atteint son couronnement, la synthèse culminante. L'intelligence s'arrête dans l'idée du principe universel, un, infini, souverain, indivisible, en qui toute

chose a la racine de son existence. La science des sciences est constituée; le dernier voile s'est déchiré : la raison humaine se trouve face à face avec son ultimatum, qui est Dieu. *Les sciences* ne sont que les degrés par lesquels l'esprit s'élève vers la science qui les résume toutes: la théologie. C'est l'échelle de Jacob, sur laquelle les idées, formes lumineuses et ailées, tour à tour montent et descendent.

La science seule nous enseigne la solidarité dans l'univers : elle seule, par conséquent, nous démontre l'existence de la divinité. La conséquence est invincible : Si l'univers est un dans son infinie multiplicité, l'unité est le principe de l'univers. Qu'y a-t-il en dehors de l'unité? Le néant ou la fraction. Dieu ne peut être ni le néant ni la fraction, Dieu est donc l'unité. Divisez l'unité en fractions à l'infini, vous ne pourrez ni la réduire ni l'augmenter. Les êtres particuliers sont vis-à-vis de l'Être universel dans le rapport de la fraction à l'unité; l'unité contiendra toujours les fractions, aucune fraction jamais ne contiendra l'unité. D'autre part, c'est l'unité qui fait l'essence des fractions, et les rapports entre l'infi-

nité des fractions dérivent uniquement de leurs rapports respectifs avec l'unité. A ce point de vue la définition de Montesquieu: « les lois sont les rapports nécessaires dérivant de la nature des choses, » se présente à nous dans tout l'éclat de sa vérité. La nature des choses, leur principe et la raison de leur existence réside dans l'unité, car l'unité seule fait les rapports, sans lesquels l'univers n'est plus.

A vrai dire, il n'y a qu'une loi, dont *les lois* sont les manifestations diverses. Celles-ci ne sont que les formes révélatrices de l'activité souveraine sans cesse présente en toutes choses. Il est impossible de le contester, dès qu'on admet les rapports universels entre les êtres. Les lois n'existent pas si elles n'agissent pas solidairement; le lien rompu, c'est le chaos. Mais si les lois existent et agissent nécessairement de concert, elles ne peuvent être, nous le répétons, que les révélations infinies d'une loi unique dont elles émanent toutes nécessairement. Il n'y a qu'une seule loi, ou il n'y a point de lois.

L'échange se manifeste dans l'influence mutuelle; il est la réciprocité d'action: Si donc

l'échange est permanent, l'action et la réaction doivent l'être, par conséquent le mouvement. La création, pas plus qu'elle ne connaît le vide, ne connaît le repos. L'immobilité n'existe que pour nos sens, incapables de suivre le mouvement au delà d'une certaine limite. Mais la métamorphose, témoignage irrécusable du mouvement, le trahit en tous les êtres à la longue. Il n'y a d'inaltérable que la source de tout changement, il n'y a d'immuable que le principe de tout mouvement : l'unité, qui est l'absolu, l'Éternel et l'Infini dans la nature, l'unité qui est Dieu. La création est incessante. N'est-elle pas la révélation successive de l'activité divine, qui ne peut cesser d'agir en un point ni à un moment quelconque sans cesser d'être? — Comment supposer limité ce qui est nécessairement infini ou qui n'est pas?

Le mouvement, c'est l'histoire. L'histoire enseigne l'enchaînement, elle enseigne donc la divinité. Chaque être a la sienne, qui se rattache à celle de l'ensemble. L'histoire de l'univers est l'histoire de Dieu : l'épanouissement successif de l'unité infinie dans l'infinité de ses attributs. Toute

phase de l'existence universelle est une phase de la vie divine. En chaque être, à chaque instant, Dieu est présent et visiblement révélé. Ce que nous savons de la création dont nous faisons partie est ce que nous savons de Dieu. Mais aucune forme de la puissance divine ne peut épuiser cette puissance infinie ; l'Être infini n'est jamais présent tout entier dans la création, bien qu'elle soit toujours remplie et pénétrée de son essence. La création qui est de Dieu, par lui, en lui, n'est jamais Dieu lui-même. Notre âme, à chaque instant de son activité, épuise-t-elle toute l'activité qu'elle contient en principe ? Non ; l'apparition de son être dans le monde des phénomènes est la manifestation successive de ce qui repose virtuellement en elle. Ainsi de la grande âme qui remplit et dirige l'univers. Toute puissance occulte, toute force latente attend, pour apparaître, que le mouvement universel ait amené son heure. Mais elle était avant que d'apparaître, elle était en puissance. Pour la partie de nous seulement qni est entraînée par le flot du temps et appartient au monde phénoménal, il y a un passé, un présent, un avenir ; le principe du

mouvement, qui est en nous comme en toutes choses, mais dont nous avons conscience, ne connaît que l'éternité. Nous sommes éternels en Dieu : le temps et l'espace ne sont que les formes des révélations sans cesse jaillissantes des sources inépuisables de la vie immortelle, cachées dans le sein de la divinité.

Le mouvement dans la création est le développement, le développement est l'enchaînement. L'historien étudie le mouvement, l'histoire démontre l'unité. L'histoire du globe et celle de l'humanité révèlent également à l'intelligence la chaîne infinie des êtres. La vie éternelle, éternellement manifestée dans l'éternité du temps, la substance infinie, successivement révélée dans l'infinité de ses attributs, tel est le rapport entre Dieu et la création. Jamais la création ne sera Dieu, et Dieu sera toujours manifestement dans sa création, car il est impossible d'isoler la puissance créatrice de la création où elle apparaît. Partout manifesté, l'être universel partout reste caché dans son essence.

Dieu! l'unité, l'être des êtres! toute la création hautement le proclame. Il brille dans les

splendeurs du firmament, dans l'infinité de la nature il a écrit son nom, et sa voix parle dans les insondables profondeurs de la conscience humaine; lui, lui seul dans tout ce qui a été, dans tout ce qui est, dans tout ce qui sera. La raison s'incline devant son mystère avec un pieux tressaillement; et du sein des ténèbres où elle est plongée, l'âme élève vers lui un regard plein d'espérance!

Armée du microscope, la science s'enfonce dans les abîmes de l'infiniment-petit, où nulle part elle ne sait rencontrer le vide ni l'isolement: la vie de toutes parts surgit, éclate, déborde devant elle. Elle compte les anneaux de cette chaîne, qui de l'atome imperceptible, d'où elle semble sortir du sein du néant lui-même, monte, à travers l'immensité dévorante des espaces, jusqu'à ces mondes que l'astronome, navigateur errant dans un océan sans bornes, aborde avec un saint tressaillement! Globes! poussière étincelante semée sur son passage, qu'êtes-vous au regard de l'Infini? des atomes, vous aussi, rien que des atomes! Voyez : depuis ces millions de créatures qui se meuvent

dans une gouttelette d'eau, pour elles un monde, monde immense, illimité! jusqu'à ces sphères immenses qui roulent silencieusement dans l'immensité, tout se tient, concourt, s'appelle. O athéisme! vertige insensé! breuvage mortel! tu n'es qu'un mot stérile et vide. Qui donc, s'il ne croit au néant, peut nier Dieu? Si Dieu n'existe pas, qu'est-ce donc qui peut exister encore?

Dieu soutient tous les êtres, en lui et par lui s'accomplit la communion universelle. Les existences individuelles, plongeant dans l'existence infinie, en tirent leur substance à toute heure. Elle est leur milieu, leur rendez-vous commun, l'âme immense qui toutes les enveloppe, se communique à toutes. L'homme, c'est son privilége, peut connaître les lois de son échange avec l'infini; sa science est donc sa religion, et sa religion est sa science. Nos facultés sont autant de racines qui pénètrent dans le sein de la divinité, d'où elles aspirent la vie et la lumière. Les sens, le cœur, l'imagination, l'intelligence, sont les agents de la révélation humaine, les médiateurs entre l'homme et Dieu. La religion humaine n'est pas complète si elle ne *relie* l'homme à l'In-

fini par toutes ses facultés. Révélé aux sens, l'Infini s'appelle la matière ; amour, lorsqu'il apparaît au cœur ; beauté, quand il s'offre à l'imagination ; vérité, alors qu'il se révèle à l'intelligence, révélation supérieure, de laquelle les autres dépendent essentiellement. Faire de l'idiotisme la condition de la religion, est un crime envers la religion et envers la raison tout à la fois. L'homme n'est religieux qu'autant qu'il est intelligent ; abdiquer son intelligence, c'est abdiquer Dieu.

« Un peu de science, a dit un philosophe, éloigne de Dieu, beaucoup de science y ramène. » Oui, la science, qui commence en Dieu, aboutit à Dieu. Elle est, pour terminer par la définition que nous avons placée en tête de cette étude : le mouvement de l'esprit humain vers l'unité. Porter atteinte, sous quelque forme que ce soit, à son libre développement, est un sacrilége.

LA RELIGION.

Il est, en toute religion, deux choses qu'il faut distinguer essentiellement, si l'on ne veut courir le risque de condamner la vérité en même temps que l'erreur. C'est, d'un côté, l'idée de l'existence de Dieu et de la vie future, de l'autre, le mode particulier de la *représentation* de ces deux idées. Cette distinction fournit la clef de tous les cultes. Elle sépare l'élément invariable et universel, qui sert de base à la religion, d'avec l'élément historique, dépendant de l'époque, du pays, du caractère national, surtout du niveau intellectuel, élément transitoire, qui produit *les religions* et doit disparaître avec les circonstances qui lui donnèrent naissance.

Cet alliage des intuitions originaires qui reposent dans la conscience de l'homme avec les résultats amenés par le travail successif de l'intelligence, n'est pas seulement un phénomène inhérent à la religion; il se retrouve dans toutes les manifestations de l'activité humaine. Il y a partout quelque chose de permanent dans nos

œuvres, ce sont les instincts primitifs et indélébiles de notre nature, et quelque chose qui se meut sans trêve, c'est l'intelligence, la pensée, l'esprit. Le développement est *progrès* dans la *permanence*. Sans point de départ pas de mouvement. Comme sa première condition, le mouvement implique donc la fixité.

Transformation de l'instinct en idée, telle est la série ininterrompue des révélations de l'esprit humain à travers les siècles, telle est l'histoire : une élaboration perpétuelle de la substance première, qui est instinct et sensation, par l'intelligence. L'intelligence est l'activité créatrice, conservatrice et progressive de l'homme moral. De l'aveugle elle fait le voyant, de l'esclave l'homme libre, qui a échangé le joug de la matière, imposé et subi, contre l'esclavage de la raison, volontairement accepté. La matière alimente l'esprit par la sensation, mais elle s'épure en lui, se métamorphose, se fait lumière et pensée. Ce travail est de tous les instants. Il constitue la vie intérieure de l'âme, scène mouvante où tout alterne dans un jeu perpétuel des impressions et des idées, et où se développe, de générations en générations

et de siècles en siècles, le grand drame de l'histoire humaine. L'esprit maîtrise progressivement la matière, montant par elle les degrés qui doivent l'élever au trône souverain, où il prendra pleine possession de lui-même et de la nature dans la vérité. C'est là l'histoire du genre humain, et c'est aussi l'histoire de la nature. Dans ce livre admirable où nous commençons à lire, nous retrouvons, gravées sur chacune de ses pages, les empreintes du principe universel, identique en nous et hors de nous, éternellement un et créateur, partout le même dans la progression de ses manifestations successives. Contemplez cette magnifique ascension des êtres, depuis la matière chaotique et élémentaire à la matière organisée, de la matière organisée à la vie, de la vie à l'intelligence. N'est-ce pas la même action, la même force, spiritualisant, glorifiant la matière successivement dans l'intelligence? La matière devient le temple de l'esprit et le monument de sa révélation. Pensée! flamme divine de la création! nous vivons en toi, nous voyons en toi! — *Fiat lux.* — Que la lumière soit! oui, voilà bien le verbe créateur dans l'univers.

Il est, avons-nous dit, deux notions immanentes en toute religion. L'idée de l'existence de Dieu et celle de l'immortalité. Nous pensons avoir établi irréfutablement dans la première partie de notre étude sur la science, que la première de ces idées n'est pas un résultat du raisonnement, mais le principe même duquel tout raisonnement et toute pensée procède. Nous ne reviendrons pas sur la preuve que nous avons donnée de ce fait capital. L'idée d'une vie à venir a également pour principe un instinct, et d'autant plus opiniâtre qu'il résume l'homme tout entier. Chaque organe, en vertu de sa fonction individuelle dans l'ensemble, possède un instinct spécial; l'âme, unité concentrée de toutes les facultés de l'organisme, traduit les instincts particuliers dans un instinct unique, dont la force, produit de toutes les forces multipliées, est immense : c'est l'instinct de la vie, identique avec celui de la conservation personnelle. L'amour de la vie, en sens inverse, est l'horreur du néant. Or, cet instinct universel se traduit dans la religion par la foi à une existence nouvelle de l'individu au delà du tombeau.

Ces deux données fondamentales, Dieu et l'immortalité, traversant l'âme d'un homme, d'un peuple, ou d'une société, prennent l'empreinte de l'individualité avec laquelle elles font alliance; elles se moulent dans le caractère national, se *teignent* des idées dominantes, des mœurs, des tendances. Ces milieux divers où sont appelés à se développer les principes fondamentaux de la religiòn, exercent sur la forme, c'est-à-dire le symbole où se manifestent ces principes, une influence inévitable et profonde. L'histoire et la raison le démontrent. Le développement de l'esprit humain et celui de la religion s'accomplissent parallèlement. L'intelligence ne suit pas les fluctuations de la religion; c'est la religion, au contraire, qui s'élève ou s'abaisse avec l'intelligence. La science comprend la religion en elle, et non pas la religion la science. Lorsque cette vérité sera devenue populaire, la liberté des conscieuces n'aura plus rien à redouter, et la révélation religieuse, devenue progressive, marchera de front avec l'esprit humain.

Sociétés, nations, individus, leur religion les mesure à sa taille. C'est la règle, et qui la veut

contester ferme les yeux volontairement, ou bien il est né aveugle. L'histoire est là, l'histoire qui ne se récuse pas, les mains pleines de témoignages. Il faut la nier, ou il faut accepter ses conclusions. Un dogme qui s'entête à vivre, lorsque l'esprit humain l'a dépassé, devient bientôt, d'un bienfait qu'il était, un fléau social. Se voyant distancé, il ameute les *traînards*, harcelle la société dans sa marche vers de nouvelles conquêtes, et s'ingénie à lui créer des embarras toujours renaissants. Il n'en saurait être autrement. Mais c'est là l'écueil des religions révélées; elles se sont dès le début fatalement rivées à leur parole: l'immobilité est leur loi, tandis que le mouvement est la loi de l'esprit humain, le grand révélateur. La foi pose une révélation définitive, complète, infaillible, en vertu d'une autorité extérieure à l'homme. L'intelligence engendre une révélation successive, toujours plus étendue et plus profonde, plus élevée et plus digne, révélation qui ne connaît d'autre autorité que la pensée humaine s'appliquant à l'étude du principe universel dans sa double manifestation: la conscience de l'homme et la na-

ture extérieure. Il faut opter, on ne peut servir deux maîtres à la fois.

Tant que l'homme a vécu dans une ignorance presque complète de lui-même, il n'a pas pu comprendre qu'il tirait de son propre fonds ses croyances religieuses, et que révélateur et révélation étaient en lui. C'était un mirage extérieur, une projection de son individualité dans sa religion. Ce qui reposait en son âme, sous une forme plus ou moins grossière, instincts de divinité et d'immortalité, il se le figurait hors de lui dans l'image *idéalisée* de sa propre conscience. La religion partout reproduit la physionomie vivante du peuple qui l'a conçue. Depuis le sauvage prosterné devant son fétiche informe, jusqu'au chrétien qui adore un Dieu d'esprit, de vie et de vérité, la notion de la divinité reste la conception suprême, l'être souverain de la pensée humaine, comme l'autre monde est l'idéal de conception de la félicité, l'amour de la vie dans son plus haut épanouissement.

Ainsi, les religions sont semblables dans leurs éléments, diverses seulement quant à leur expression. En chacune, Dieu et l'immortalité parlent

un langage particulier, qui est celui de la nation ou de l'individu, mais c'est toujours l'instinct d'immortalité et de cause première que ce langage s'efforce de symboliser. La religion est au fond de toutes les religions, mais les religions ne sont pas la religion. Nous comprenons en ce sens ce mot de Schiller : « pourquoi n'êtes-vous d'aucune religion ? — par religion. » Et cependant peu d'âmes portèrent plus haut que celle du glorieux poëte le sentiment religieux. Mais Schiller était de cette grande religion universelle, la religion par excellence, celle qui embrasse toutes les autres en elle, parce qu'elle les domine toutes ; la religion du progrès, de la liberté, de l'idéal. Ce culte-là n'appartient à aucune nation, ni à aucun homme ; tous les âges, au contraire, tous les peuples et tous les hommes lui appartiennent. Il est éternellement progressif, croissant et se purifiant sans cesse avec la conscience humaine. Les grands impies furent tous de cette religion.

La religion se nuance à l'infini, non-seulement chez les diverses nations, mais dans les individus. Ainsi un même rayon passant à travers

des prismes différents. La diversité surgit partout, et c'est du sein même de l'unité. Où trouver deux hommes qui pensent, sentent et s'expriment absolument de la même manière? Où en trouver deux qui pensent, sentent et parlent d'une manière absolument différente? La religion ne connaît pas l'identité. Mais ces diversités, nuances seulement dans les esprits qui puisent au même fond d'idées, d'habitudes et de tendances, combien elles apparaissent tranchées, accusant avec vigueur les physionomies nationales, à mesure qu'on recule vers ces époques où les peuples vivaient isolés dans la haine et l'orgueil, sinon confinés dans une ignorance absolue les uns des autres, et que la hache de la guerre faisait seule brèche dans ces murailles jalouses des nationalités!

Si la religion se retrouve au fond des religions, c'est que l'homme, l'*humanité*, demeure au fond des *individualités*. Et comment la diversité dans l'unité, qui apparaît en toutes choses de l'âme humaine, ne se montrerait-elle pas dans la religion, qui est l'effort collectif des facultés de l'âme? L'uniformité, tant prônée en certaines

régions, est la mort. Pour la produire, il faut tuer la pensée, tuer l'individualité. Est-ce là ce que l'on entend vanter? La diversité est la vie, diversité dans l'unité. Gardons-nous donc de confondre l'unité, l'échange spontané et libre des consciences, communion qui augmente la puissance individuelle de toutes la force collective, avec l'uniformité, qui supprime l'individualité, supprime l'homme, supprime Dieu. Le système de l'uniformité se traduit dans le domaine religieux de la conscience par un mot, le catholicisme, dans la région politique et sociale par un autre, le communisme. D'un côté et de l'autre, tyrannie.

Telle société, telle religion; telle religion, telle société. La religion est la société concentrée. C'est le moule dans lequel elle a jeté ses idées, ses mœurs, ses traditions, sa gloire, ses désirs, toute sa vie, en un mot, et toute sa substance. La religion traduit le peuple dans sa plus haute synthèse. Elle est le *maximum* de sa pensée. Bons et mauvais, tous les éléments de la nationalité se retrouvent en quintessence dans sa formule.

Apprenez à voir : la nation vous dira sa religion; la religion vous enseignera son peuple.

Tant qu'une croyance religieuse reste l'idéal de conception de la société, elles s'alimentent mutuellement et se soutiennent; la société fait la religion forte, pleine de vie et de sève; à son tour, la religion rend à l'âme du peuple, avec accroissement, ce que celle-ci lui a prêté. Cependant le jour arrive où, poussée en avant par l'audace du génie, la raison voit son idéal s'abaisser au-dessous d'elle; l'heure alors a sonné, la foi déserte les âmes qui en furent remplies, et le dieu du sanctuaire tombe sous le sarcasme. Triste spectacle, sans doute, que celui d'un peuple qui se rit de lui-même, et fait son suaire des croyances qui furent sa force, et dont il se parait avec orgueil aux jours de sa grandeur! Mais telle est la loi, l'implacable loi du mouvement: il faut qu'elle s'accomplisse jusqu'à un iota et un seul trait de lettre. Les peuples naissent et meurent avec leurs religions, l'humanité et la religion elles-mêmes sortent triomphantes des angoisses de la mort. La mort est là pour frayer le chemin à la vie, qui s'avance à travers les ruines. D'une main mourante, la nation qui s'éteint tend le flambeau de la civilisa-

tion à celle qui va s'élever sur ses débris. Ne craignons pas que le flambeau tombe jamais! Point de regrets stériles! En avant! en avant! suivons la lumière! ne nous attardons à gémir auprès des cadavres.

Il faut à une nation un idéal de conception, une foi, un but. L'architecte a besoin d'un plan pour construire. Ainsi des peuples, ainsi des sociétés, qui bâtissent l'édifice du progrès. Tant qu'un idéal vit au fond des âmes, la nation grandit; de son sein sortent des individualités robustes; l'idéal la sustente, renouvelle son sang, forme la moelle de ses os, sa chair, son âme. Il est sa lumière, il est sa chaleur, il est sa vie. Mais qu'il vienne à lui manquer, elle retombe sur elle-même, découragée; sans point d'appui, elle s'affaisse, hésite et se trouble. C'est que, en perdant la foi dans sa divinité, elle a perdu la foi en elle-même. Voyez ce navire sans boussole, sans étoile directrice, marchant au hasard des tempêtes sur des flots irrités: l'ouragan mugit dans ses voiles déchirées; une nuit épaisse l'enveloppe, noire comme l'abîme, qui s'ouvre dévorant devant lui, illuminé par

de livides éclairs. C'est là l'image d'une société sans idéal. L'humanité, par intervalles, est ainsi condamnée à des crises pleines d'épouvantes. Les esprits tâtonnent alors dans les ténèbres, les cœurs se glacent; de ce brasier qui les réchauffait, il ne reste plus que des cendres. Ceux-ci se cramponnent au passé avec une ardeur désespérée, tandis que ceux-là s'efforcent, dans l'élan d'une pensée audacieuse, de franchir l'inconnu qui les sépare encore de l'avenir. Ils ont trouvé, disent-ils, une nouvelle formule sociale. Les systèmes abondent. Insensé! tu veux le bien, je le sais, mais n'as-tu pas appris encore que l'humanité ne tient pas dans une cervelle d'homme? As-tu tenté aussi d'enfermer l'Océan dans le creux de ta main? Il faut les efforts de l'humanité tout entière pour sauver l'humanité. En ces temps de trouble, combien en est-il qui cherchent un honteux oubli! Ils se vautrent sur les fumiers du matérialisme. Ils éteignent dans la fange la flamme divine de l'idéal, qui les poursuit encore de ses ardeurs inassouvies. La société paienne expira, étouffée entre les bras des courtisanes et des Césars; despotisme et dé-

bauche, c'est la loi; l'édifice vermoulu s'est effondré dans le tumulte de l'orgie et des camps, sous les regards mornes des philosophes, impuissants à le soutenir, et cherchant, d'un œil éperdu, s'ils ne verraient pas à l'horizon poindre les promesses d'un jour nouveau.

Le monde païen avait dépassé son idéal; la sève le quittait, il devait périr. Mais nous, enfants du christianisme, notre heure n'est pas venue encore, quoi qu'en puissent dire de ténébreux prophètes. Nous vivons et nous vivrons. L'idéal chrétien, l'âme du christianisme, fait un dernier effort pour rompre les liens des traditions vieillies et briser sans retour le moule du symbole, où, durant dix-huit siècles, il resta emprisonné. La lettre disparaît, l'esprit surgit de toutes parts et illumine les peuples des splendeurs futures de l'amour et de la liberté. Mais d'où vient l'angoisse, et pourquoi cette lutte acharnée? Le voici: Notre société porte à la fois dans son sein un monde nouveau, né d'hier, et un monde qui se meurt. De là, la terreur et les menaces d'une part, de l'autre, la jeunesse, la vie, l'espérance. Le monde qui meurt, c'est

le monde du moyen âge, prolongeant dans son vieux moule catholique les lenteurs désespérées de son agonie; le monde nouveau, né du souffle le plus pur de l'esprit chrétien, l'amour, c'est le monde de la foi fondé sur la liberté des consciences; c'est l'association spontanée des âmes libres, en présence du Dieu de liberté, pour le triomphe des grands et éternels principes de l'humanité, que le Christ proclamait dans ces magnifiques paroles : « l'esprit du Seigneur est sur moi, c'est pourquoi il m'a oint; il m'a envoyé pour annoncer l'Évangile aux pauvres, pour guérir ceux qui ont le corps brisé, pour publier la liberté aux captifs, et le recouvrement de la vue aux aveugles; pour renvoyer libres ceux qui sont dans l'oppression. »

Le christianisme et l'humanité n'ont qu'une seule âme; ils vivent du même souffle de liberté et d'amour. Or, les temps sont venus de les interpréter l'un par l'autre, largement et de haut. Non pas « par la lettre qui tue, mais par l'esprit, qui vivifie. » L'unité se fera, et c'est de la diversité infinie des sectes, qui semble la détruire à jamais, qu'elle surgira. Les dernières sectes em -

porteront les derniers fragments de la lettre; elles y travaillent sans relâche, elles briseront les liens à jamais, et le grand souffle du christianisme, enfin délivré, se répandra sur le monde, pour envelopper les âmes dans une âme universelle, atmosphère pure et lumineuse, où elles respireront la vie, la force et l'élévation, aux sources éternelles de l'idéal. Le christianisme est le spiritualisme, le spiritualisme est l'humanité. « Je vous ai dit ces choses par des similitudes; mais le temps vient que je ne vous parlerai plus par des similitudes, mais je vous parlerai ouvertement de mon Père. » Ce que Jésus annonçait en ces termes à ses apôtres, cela s'est accompli; le temps est venu de lire, dans le symbolisme de l'Évangile, l'esprit de vie et de vérité. Il est bon de voiler la lumière pour des yeux affaiblis par de longues ténèbres, de peur qu'une clarté trop subite ne vienne à les aveugler. Le symbole est le voile protecteur, qui laisse transpercer seulement, en l'atténuant, l'éclat du soleil de vérité. Mais nos yeux aujourd'hui peuvent supporter le grand jour : que le voile tombe, et que la révélation soit complète. Reconnaissons dans le

christianisme ce qu'il contient au fond de son dogme et de sa morale : le symbole de la conscience humaine ; l'Infini se manifestant à l'homme dans la justice, l'amour et la vérité. Désormais la superstition et le passé seront avec les esclaves de la lettre ; la religion et l'avenir, le génie du christianisme, seront dans le cœur des hommes indépendants, qui affranchiront l'esprit évangélique de la servitude où le retiennent encore les langes du judaïsme, souvenirs du berceau où il naquit.

Notre société cherche un principe directeur ; il est dans ces simples paroles : « Aimez-vous les uns les autres ! » Nous sommes las de nier. Le siècle dont nous héritâmes, a nié avec une rage enthousiaste, avec une frénésie de volupté : il faisait sa tâche. Elle est accomplie ; les derniers coups de cognée ont retenti, et l'arbre de la féodalité est à bas ; quelques hommes seulement, attardés sur la route dans la nuit, s'efforcent de le relever. Aveugles ! ne voyez-vous pas que ses racines sont coupées ? Ne touchez pas à cette hache sanglante qui repose auprès de lui !

La place est vide, il faut édifier. Où trouverons-nous le type idéal de la cité nouvelle? Des hommes d'enthousiasme ont cherché à créer pour les sociétés modernes une religion, un idéal nouveau. Tous, qu'ont-ils fait? Une paraphrase plus ou moins éloquente du christianisme. Ce qu'ils ont dit de vraiment grand, avant eux le Christ l'avait dit. Amour, vérité, justice, le christianisme contient l'homme tout entier, et il le contient dans sa suprême perfection. L'idéal de christianisme est l'idéal d'humanité. Désormais ils font cause commune. C'est pourquoi le christianisme ne périra point dans son principe. Ce qui périra de lui, ce sont de vaines formules, une interprétation mesquine et fausse, l'alliage du temps et des hommes. Eh, quoi! la vérité aurait quelque chose à redouter des progrès de la raison humaine? Blasphémateurs de la vérité et de la raison! L'erreur seule tremble devant l'intelligence et se dérobe à son regard. C'est étrangement suspecter la vérité chrétienne que de lui faire un manteau de ténèbres, et de dire à la raison : « N'approche pas, ne touche pas à mes autels! » Ceux qui redoutent l'examen pour le

christianisme, ne le connaissent pas dans son principe, ils le calomnient ; la forme, inflexible, stérile et morte, est tout pour eux. Ils s'attachent à ce qui doit tomber ; ils ne possèdent que le corps. Si leur christianisme pouvait jamais prévaloir, ne serait-ce pas en immolant la raison? Étrange religion, en vérité, qui exige le sacrifice de la seule faculté qui fait de l'homme un être religieux! Cette doctrine aujourd'hui est jugée sans appel. La vérité s'affermit et triomphe par la critique. C'est le signe auquel on la reconnaît. La discussion est l'analyse qui sépare l'or de l'alliage. La vérité est une, absolue, simple, indécomposable. Ce qui est vrai l'a toujours été, et le sera toujours. Ce qu'il y a d'essentiellement vrai dans le christianisme, cela était avant que le christianisme ne fût. Le temps apporte à l'éternelle vérité son contingent, mais ce que le temps apporte, le temps le remporte aussi, comme le flot fait de la terre d'alluvion qu'il forma lui-même. Que craint-on? La raison et les siècles seraient-ils donc plus puissants que Dieu lui-même? — Redouter pour la parole de Dieu l'épreuve du temps et de l'intelligence, c'est se

méfier, non du temps et de la raison, mais de Dieu. Étranges croyants ! Il y a là une impiété ou une sottise.

Le christianisme n'est plus dans vos cathédrales ; il n'a laissé sur vos autels que sa dépouille. Voyez ! il a bâti son temple dans le cœur de l'homme de bien ; il travaille en lui à l'œuvre de régénération ; il lui donne la foi qui surmonte les obstacles et triomphe de la misère, de l'ignorance, de l'égoïsme, par la justice et la vérité. Quelles sont les œuvres vraiment grandes et durables de nos temps, dites-le, qui ne soient issues de l'esprit chrétien ? Nous demandons si le christianisme existe encore, et il est la pensée de notre pensée, notre chair, notre sang : nos institutions tendent partout à le réaliser dans les faits ; son triomphe définitif sera celui de la société humaine. Il faut que la conscience humaine s'incarne dans les institutions, là est le progrès social. Qui nous a formés, hommes des temps modernes ? Qui a enfanté cette nouvelle société qui se développe ? Qui en a posé les grands et immortels principes ? Qui lutte avec nous, toujours à nos côtés, pour la justice, pour la liberté, pour

la civilisation? Le christianisme, en tout et partout le christianisme. Mais ce christianisme-là n'est plus affaire de théologie seulement, il est affaire de pratique avant tout et d'humanité. Ne cherchez donc pas ailleurs la vérité sociale et la voie des destinées humaines. Encore une fois, il faut proclamer enfin cette grande vérité qui renferme tout, société et religion : le christianisme est l'humanité, et il n'y a point de christianisme hors de l'humanité. Alors disparaîtront toutes ces puériles tentatives d'isoler l'esprit chrétien, de l'enfermer dans les coteries, de pétrifier l'âme et la vie dans d'étroites formules ; alors cette parole du Christ, profonde entre toutes, retentira avec force et brillera de tout son éclat, rendant l'ouïe aux sourds et la vue aux aveugles : « La lettre tue, mais l'esprit vivifie ! » O formalistes ! ô sectaires à l'étroite cervelle ! ô hommes de mort et de mutilation, c'est à vous qu'il faut redire sans cesse, et redire encore les admirables paroles du maître que vous invoquez et qui vous renierait : « La lettre tue, mais l'esprit vivifie ! »

« Les Pharisiens, dit saint Matthieu, ayant ap-

pris que Jésus avait fermé la bouche aux Sadducéens, ils s'assemblèrent. Et l'un d'entre eux, qui était docteur de la loi, l'interrogea pour l'éprouver, et lui dit : Maître, quel est le plus grand commandement de la loi? Jésus lui dit : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ta pensée. C'est là le premier et le plus grand commandement. Et voici le second qui lui est semblable : tu aimeras ton prochain comme toi-même. Toute la loi et les prophètes se rapportent à ces deux commandements. » Tel est, formulé de la bouche même du Christ, le christianisme en substance. Examinons le sens des deux commandements qu'il renferme.

Le Dieu du christianisme est l'infini d'amour, de justice, de vérité. Aimer Dieu de tout son cœur, de toute sa pensée et de toute son âme, consiste donc à rechercher par-dessus tout la vérité, l'amour et la justice. Vivre en Dieu, c'est vivre dans l'amour, la justice et la vérité. Le ciel est dans un cœur pur et aimant, et dans l'esprit où brille la vérité. A mesure que nous augmentons en amour et en vérité, nous prenons une part

plus grande au royaume de Dieu, à la vie céleste, en participant davantage à l'idéal qui est en nous. « Soyez donc parfaits, dit Jésus, comme votre Père *qui est dans les cieux* est parfait. » Le triomphe de la vérité, de la justice et de l'amour est le règne de Dieu. La vie égoïste, l'envie, la haine, tuent l'amour, comme la vie matérielle, qui est le triomphe de l'ignorance et de la brutalité sur l'esprit, tue l'intelligence et la vérité. L'homme qui s'abandonne à la matière s'éloigne de Dieu et de son royaume; le ciel lui reste fermé. S'élever vers Dieu, c'est croître par l'intelligence, organe de la vérité, et par le cœur, organe de l'amour. L'intelligence et le sentiment sont les facultés essentielles par lesquelles l'âme humaine se met en communion avec Dieu.

Mais grandir en intelligence et en amour, n'est-ce pas s'élever en humanité? Se relier à Dieu, en lequel réside la souveraine perfection de toute les vertus humaines, n'est-ce pas se rattacher à l'idéal de l'humanité? Aimer l'humanité, n'est-ce pas aimer Dieu? Devenir plus humain, n'est-ce pas devenir plus chrétien? Accomplir la loi d'humanité, n'est-ce pas accomplir la loi divine?

Tant que l'homme aura une intelligence et un cœur, son Dieu restera l'idéal de vérité et d'amour, et l'Être souverain du christianisme sera celui du genre humain.

Telle est l'identité, la solidarité absolue et irrécusable entre l'humanité et le christianisme. Jésus lui-même affirme cette solidarité en termes explicites. Ne l'avez-vous pas entendu? « Aimer Dieu, c'est là le premier commandement; et voici le second, *qui lui est semblable;* tu aimeras ton prochain comme toi-même. » En quoi les deux commandements sont-ils semblables? Qu'est-ce qui les relie? L'humanité. En Dieu, comme dans mon prochain, c'est l'humanité que je dois reconnaître, l'humanité que je dois aimer, l'humanité que je dois respecter. Là est l'indestructible anneau qui rattache l'un à l'autre la morale et le dogme de l'Évangile.

La religion chrétienne apparaît ainsi comme le lien entre la créature *imparfaite*, douée d'une part limitée de vérité, d'amour et de justice, et la plénitude absolue de la justice, de l'amour et de la vérité. Le Dieu de l'Évangile est la vision de l'humanité dans l'infini, ou bien, à l'inverse,

la vision de l'infini dans l'humanité. « Dieu fit l'homme à son image, » dit l'Ancien-Testament. « Soyez parfaits, ajoute l'Évangile, comme votre Père est parfait. « Comment pourrions-nous aspirer à cette perfection, si elle n'était pas *la nôtre?* Affirmons-nous quelque chose que le christianisme n'ait affirmé lui-même formellement? L'homme n'est pas identique à Dieu, il n'est pas Dieu, mais il y a en lui quelque chose de Dieu, par où il participe de l'essence infinie. Ainsi que mon corps se rattache à l'infini de la matière universelle, mon intelligence et mon amour se relient à l'intelligence et à l'amour infinis répandus dans l'immensité. D'où viendrait l'amour imparfait et limité, si ce n'est de l'amour illimité et parfait? Et toute parcelle d'intelligence et de vérité, sinon de la vérité et de l'intelligence infinies? L'amour imparfait est encore de l'amour, la vérité imparfaite est encore de la vérité. L'amour est le lien des cœurs, il naît de leur échange; la vérité est le lien des esprits, et elle naît de la communion entre les esprits. Or, Dieu, en toutes choses, est le lien, le milieu par lequel tous les échanges particuliers entre les êtres de-

viennent possibles et se réalisent. L'univers est un mouvement incessant dans l'échange, l'échange un mouvement dans l'unité, et l'unité universelle est en Dieu.

Le christianisme a ses assises inébranlables dans la conscience du genre humain. Recueillez-vous dans la paix de votre âme, et vous y lirez la loi que le Christ vous a révélée, et qu'il y a lu, mais le premier, comme vous la lisez après lui. Cette loi est née avec l'homme, car elle est écrite dans ses facultés; elle s'est développée, elle se développe avec elles. Le progrès de la conscience humaine est le progrès de la religion et celui de l'humanité en même temps. Avant que la parole chrétienne n'eût retenti dans le monde, son germe était en nous, dans notre cœur, dans notre raison. La pensée du Christ fut l'éclair qui illumina dans les âmes les tables éternelles de la loi. Aurions-nous compris, si nous n'avions eu un cœur, que l'amour est une loi de notre être? Et la loi de vérité ne supposait-elle pas l'intelligence? L'oreille est l'organe révélateur du son, l'œil celui de la lumière. Saint Paul dit dans son épître aux Romains : « Or, quand les gentils qui

n'ont pas la loi, font naturellement les choses qui sont dans la loi, n'ayant point la loi, ils font voir que ce qui est prescrit par la loi est écrit dans leurs cœurs, puisque leur conscience leur rend témoignage, et que leurs pensées les accusent ou les défendent. »

La révélation n'est pas d'un jour ni d'un homme, elle est de chaque jour, progressive, incessante, de tous, par tous, pour tous. Le Christ nous a montré le but; à nous d'avancer toujours davantage vers l'idéal de vérité par la science, vers l'idéal de justice par la fraternité.

La conscience du Dieu vivant habite dans notre esprit et dans notre cœur. C'est elle qui nous inspire, elle qui nous conduit. « Les paroles que je vous dis, je ne les dis pas de moi-même, mais le Père *qui demeure en moi*, est celui qui fait les œuvres que je fais. » Et encore : « Si je ne fais pas les œuvres de mon Père, ne me croyez point. Mais si je les fais, et que vous ne vouliez pas me croire, croyez à mes œuvres, afin que vous connaissiez et que vous croyiez que le Père est *en moi* et que je suis *en lui*. » Ainsi parlait Jésus, s'adressant aux incrédules. Nous aussi, nous

sommes issus du Père, nous vivons, nous agissons en lui. C'est ce que dit formellement Saint-Paul : « *in eo sumus, vivimus, et movemur.* » Tous, nous sommes les enfants de Dieu par l'amour et la vérité : « Vous n'avez tous, dit l'Évangile, qu'un même père et qu'un même maître : c'est Dieu, et vous êtes tous frères. » Jésus-Christ a eu une plus large part à l'infini de l'amour et de la vérité qu'aucun de nous ; l'inspiration de Dieu a été plus visible en lui, parce qu'elle était plus profonde. Plein du Père, il sentait au fond de son cœur jaillir les sources inépuisables de la charité universelle. Le génie de l'humanité l'emplissait, et sous ce large rayon de l'amour, un monde nouveau lui apparut, monde de miséricorde, de sagesse et de puissance.

Jésus a été par excellence le fils de Dieu, car l'essence infinie s'est manifestée en lui avec plus d'intensité et d'éclat qu'en aucun autre mortel ; elle l'inspirait de l'esprit vivant dont elle pénètre l'âme de l'humanité, et cet esprit parlait en lui, agissait en lui, le dominait en entier. De là cette foi profonde en sa divinité, qui lui faisait

dire sans mensonge : « Philippe, celui qui m'a vu, a vu mon Père. » — « Croyez-moi que je suis en mon Père et que mon Père est en moi. » — « Moi et mon Père, nous ne sommes qu'un. » — Oui, il disait vrai, le grand apôtre de l'amour, et tout homme qui se sentira embrasé comme lui du feu divin de l'amour et de la vérité, prêt à donner sa vie pour leur triomphe, celui-là aussi connaîtra Dieu, et il pourra dire : « Croyez-moi que je suis en mon Père et que mon Père est en moi. » Celui-là aussi pourra se lever au milieu de la foule et prêcher, disant : « Mes paroles sont esprit et vie. » — Écoutez, c'est lui-même qui l'affirme : « En vérité, en vérité je vous le dis : celui qui croit en moi fera aussi les œuvres que je fais, et il en fera même de plus grandes que celles-ci. » Croire au fils, n'est-ce pas croire au Père? le Père n'est-il pas amour, justice et vérité? Ayez foi dans l'amour et la vérité, et vous accomplirez des miracles. « Encore un peu de temps, disait-il à ses disciples, sentant que le moment du sacrifice approchait, et le monde ne me verra plus, mais vous me verrez; parce que je vis, vous vivrez

aussi. En ce jour-là vous connaîtrez que je suis *en mon Père, et que vous êtes en moi, et que je suis en vous.* » N'est-ce point la communion de l'humanité en Dieu, l'être idéal de l'humanité? Que vos cœurs s'échangent donc dans l'amour, et vos esprits dans la vérité! Vous serez unis en Dieu, le Père, et dès ce monde son ciel vous sera ouvert.

Dieu est la loi, le lien, l'échange universel: l'échange universel est le principe universel, l'unité, en laquelle et par laquelle toute fraction existe et se manifeste. L'homme connaît deux liens de son être avec le Tout: lien par la nature, lien par l'homme, son semblable. Ce dernier lien constitue réellement l'humanité, et la constitue par la double communion des cœurs et des intelligences. Cette communion ne se réalise que dans l'amour et dans la vérité; la vérité et l'amour sont donc principe, être essentiel, supérieur et souverain du genre humain.

Chaque être est l'expression d'un ensemble de relations particulières avec le principe universel: ces relations, rapports nécessaires dérivant de sa nature, sont ses lois, les instruments de

ses rapports, les organes dont il est doué. Il est incontestable qu'avec de nouveaux organes nous aurions de nouvelles révélations de l'absolu, parce que nous aurions de nouvelles relations avec lui. Mais que pouvons-nous savoir de Dieu en dehors de ses rapports avec nous? Or, la *religion*, qui signifie *lien* ou loi, est l'intelligence de ces rapports. La science de nos relations avec la substance universelle, en même temps qu'elle produit la conscience morale, fait donc la religion. Avoir de la religion, c'est avoir conscience de l'infini en soi. Le développement de la conscience humaine est le développement religieux. La relation que le christianisme a indiquée entre l'âme humaine et Dieu est la double relation de l'esprit et du sentiment, organes de l'échange de notre être avec l'être universel et souverain. Ce lien ne peut se rompre, la religion chrétienne est par conséquent, dans son essence, vraie, indestructible, radicalement humaine. Toute chose qui a existence ou vie est reliée à Dieu, et ne dépend que de lui; l'homme peut voir ce lien; il existe pour lui une révélation, et entre toutes les créatures qu'il connaît, il est seul capable de

religion, parce qu'il est seul capable de prendre conscience de la divinité en lui. Cette conscience, vision de l'Éternel réflété en son âme, il ne la doit qu'à l'intelligence. « L'œil est la lumière du corps, est-il écrit; si donc ton œil est sain, tout ton corps sera éclairé. » L'intelligence est l'œil interne, la lumière de l'âme, où agit le principe éternel des choses.

Nous disions souvent : l'homme possède la vérité, l'homme possède l'amour. N'est-ce pas plutôt l'homme qui appartient à l'amour et à la vérité? La lumière appartient-elle à l'œil qui la voit, la musique à l'oreille qui l'entend? L'organe est possédé par l'objet de sa destination, avant de le posséder, car il est fait pour lui; ainsi que l'œil ne peut voir que dans la lumière et par elle, l'esprit ne voit que par la vérité et dans la vérité, le cœur ne se sent vivre que dans l'amour et par l'amour. L'œil n'est pas fait pour les ténèbres, il aspire à la lumière et elle le réjouit; l'esprit n'est pas fait pour l'ignorance, l'ignorance lui est une angoisse, l'ignorance absolue, sans remède, est sa mort. La haine éteint le cœur, le resserre, l'amoindrit, le dessèche, l'a-

néantit. L'ignorance et la haine existent, mais comme existent les ténèbres, afin que la lumière se fasse et que les hommes, se souvenant des angoisses où la nuit les plongea, se puissent réjouir des clartés du jour. Amour et vérité, chaleur et lumière, que répand, avec la vie, le soleil de l'univers moral, centre autour duquel gravitent les âmes, se rapprochant de son foyer ou s'en écartant, mais sans pouvoir jamais ni sortir de sa sphère, car ce serait l'anéantissement dans le vide, ni s'identifier avec lui, car ce serait l'anéantissement de leur être individuel dans l'existence infinie.

Le cœur est né de l'amour, et il vit de l'amour; l'esprit est issu de la vérité, et il vit de la vérité. Que l'amour et la vérité disparaissent, l'humanité n'est plus. Le principe souverain, dont à chaque instant nous renaissons, et dans le sein duquel notre être plonge ses racines et tire sa substance, lui qui nous soutient, nous développe de lui, en lui, c'est bien le Dieu dont parle l'Évangile, ce Dieu, notre père à tous! Que sont nos facultés morales, l'intelligence et le cœur? les organes par lesquels nous nous assimilons les

éléments nécessaires à la vie morale et entrons en échange avec le principe de toute vitalité, océan sans bornes, insondable, mystérieux, où l'infinité des existences puise dans l'éternité des temps, sans jamais le tarir!

A ce point de vue, combien paraît profond et vrai le dogme de l'Évangile! Comme ces mots de l'apôtre rayonnent avec une éblouissante clarté : « En Dieu nous sommes, nous vivons et nous agissons. » Et c'est ainsi que Jésus a pu dire : « Le Père seul connaît le fils, et il n'y a que le fils qui connaisse le Père. » Oui, car il n'y a que le cœur qui connaisse l'amour, il n'y a que l'esprit qui connaisse la vérité. Avant que l'humanité ne fût, le principe de l'humanité était. « En vérité, en vérité, je vous dis : avant qu'Abraham fût, j'étais. » Les hommes passent, et les générations tour à tour; la semence divine demeure dans le sillon, et de nouvelles moissons s'élèvent.

« Où irai-je, s'écrie David dans un sublime élan de poésie, où irai-je pour m'éloigner de ton esprit? Où fuirai-je pour me cacher de devant ta face? Si je monte au ciel, tu y es, si je me

couche dans le sépulcre, tu y es encore, si je prenais les aîles de l'aube du jour pour aller au bout de la mer, ta main même m'y conduirait, et là, ta droite m'y saisirait. » — « Ne remplis-je pas, moi, les cieux et la terre? » dit encore l'Éternel par la bouche de David. L'homme, répétons-le, par son double rapport avec l'humanité et l'univers extérieur, connaît deux révélations de l'infini; en lui, dans sa conscience; hors de lui, dans la nature. « Les deux plus grandes choses qu'il soit donné à l'homme de connaître, a dit un philosophe allemand, c'est le devoir au fond de nos cœurs, et le ciel étoilé sur nos têtes. »

Le symbolisme chrétien a personnifié le mal, comme il a personnifié le bien. D'un côté, Satan et l'enfer, l'esclavage de la matière, les tourments, les ténèbres de l'abîme; de l'autre, Dieu et le ciel, avec la suprême félicité, la vie éternelle et bienheureuse dans le sein de l'infini, les régions éthérées de la lumière et de la paix. Ce symbole, interprété dans son esprit, est profondément vrai et saisissant par la grandeur dramatique de sa conception. Pris au pied de la lettre,

il conduit directement à la dualité des principes dans l'univers, au manichéisme, qui est une négation de l'unité et de la toute-puissance en Dieu, attributs sans lesquels la divinité n'existe plus; négation formelle, par conséquent, de la divinité elle-même. Si l'on admet deux principes dans l'univers, on peut en admettre une infinité; cette pente aboutit au paganisme. Et voilà l'œuvre du formalisme! Cette observation en passant seulement, pour montrer ce que peut, dans l'*intérêt* de la religion chrétienne, l'interprétation littérale. Il en est ainsi de tous les symboles, lorsqu'on n'y veut pas voir des symboles; ainsi de la religion entière, qui n'est que le symbole général où tous les autres sont contenus. Le dogme chrétien pris à la lettre mène droit à l'absurde; ce n'est pas tout: il devient barbare. La lettre est son ennemie mortelle, implacable. Elle a fait les sectaires, elle a engendré les fanatiques. Horreur! elle est souillée de sang humain! Saisi dans son esprit, le christianisme se montre admirable de bon sens, de cœur, d'humanité. Que regardez-vous le masque! Ne savez-vous pas que le corps n'est là que pour révéler l'âme? Le

maître ne vous a-t-il pas prévenu lui-même que la *lettre* est l'écueil et la mort? C'est sur cet écueil sinistre que les religions vont toutes se briser tour à tour. Allez à l'âme, elle vous dira le secret des mystères.

L'interprétation que nous avons appliquée au dogme de l'existence de Dieu, nous l'appliquerons aux vérités de la morale évangélique : interprétation par l'humanité. C'est à la lumière du sens intime, la lumière des lumières, que nous lisons la parole du Christ. Comme cette parole profonde s'anime et resplendit sous le rayon de la révélation intérieure! et comme la conscience, frémissante et fascinée, retrouve à chaque pas, dans ce pur miroir du cœur de Jésus, sa vivante et expressive image!

La morale chrétienne est le dogme appliqué, la foi dans le principe souverain de notre nature pénétrant les relations sociales : Dieu, l'amour et la vérité, se réalisant dans les faits. Satan, avec le mal et la douleur qui lui font cortége, est la négation de toute justice, de toute vérité et de tout amour, la négation de l'humanité : en un seul mot, il est le matérialisme. Satan nie l'hu-

manité. « Qui es-tu? demande Faust à Méphistophélès : « Je suis l'esprit de négation. »

Le symbole chrétien, nous l'avons dit, assigne à Satan les régions souterraines et obscures ; à Dieu, les régions supérieures, éthérées et lumineuses. Le sens de ce symbole est facile à saisir. L'ignorance et la haine plongent l'âme dans les ténèbres, la déchirent et la font déchoir dans les régions inférieures de la vie; tandis que l'intelligence et l'amour lui ouvrent les portes du royaume supérieur, où résident la paix, le bonheur et la lumière. Le remords, réaction de l'idéal contre le matérialisme, le remords brûle, mais pour purifier ; il est un feu implacable, un brasier terrible qui dévore les âmes dans les tortures! Supplice cruel, mais salutaire. Le catholicisme a traduit ce phénomène intime dans l'idée du purgatoire, symbole d'une réalité saisissante et d'une haute portée philosophique. Lequel de nous n'a senti, passant sur les souillures de son âme comme une langue de feu, la flamme purifiante du remords? Lequel dira qu'il ne s'est pas retrouvé, au sortir de cette épreuve, régénéré et meilleur? Ciel, enfer et

purgatoire sont des réalités dès ce monde; il n'est pas nécessaire pour les concevoir de franchir l'abîme qui nous sépare de la vie à venir. L'enfer? il est en vous qui vous haïssez, qui vous persécutez, qui vous déchirez. Voulez-vous ouvrir à vos âmes les régions sereines du royaume céleste? donnez accès largement à la vie du cœur, à la vie de l'intelligence! Le ciel est le monde intérieur, profond, invisible, de l'esprit. Oui, il y a un ciel en vous, mais vous n'y entrerez que par la fraternité. Aimez-vous, soyez unis, soulagez-vous dans vos misères, guérissez vos blessures par la charité, et quand le moment sera venu de vous confier à votre tour au flot qui nous emporte tous dans les insondables mystères d'une existence nouvelle, que vous puissiez dire : et moi aussi j'ai vécu de la vie des hommes, et je laisse à ceux qui restent, avec un regret, un exemple et un encouragement!

Le péché ou le mal existe-t-il en principe? le christianisme n'hésite pas à répondre affirmativement. Qu'est-ce donc que le mal? Toute idée naît d'une opposition, l'idée du mal résulte de l'opposition en nous entre le fini et l'infini. Le

sentiment du péché est le sentiment de l'imperfection. Si je n'avais en moi le sentiment de la perfection, comment me sentirais-je imparfait? Si je n'avais le sentiment de l'imperfection, où puiserais-je celui de la perfection? L'homme ne peut se voir imparfait qu'à travers l'idée de la perfection, il ne peut aspirer à la perfection qu'à la condition de se sentir imparfait. C'est notre loi de nature, partout confirmée, de n'exister, sentir, penser, que dans la dualité du contraste. Le contraire engendre son contraire, a déjà dit Socrate. Que puis-je savoir, si je ne le distingue? Que puis-je distinguer, si je ne l'oppose? Ainsi de mes idées, ainsi de mes sentiments. De la douleur naît la joie; si nous ne savions souffrir, comment jouirions-nous de rien? Le souvenir de la souffrance passée est le sel de la joie présente. Livrez l'homme à une douleur permanente, et si elle ne le conduit à la mort, elle finira par anéantir en lui complétement la sensibilité, principe de la vie morale. Enchaînez-le à une félicité sans fin: par un chemin opposé au précédent, vous aboutirez au même résultat; viendra d'abord la satiété, puis le dégoût, et comme

conséquence dernière, le suicide, ou bien l'extinction de la vie morale dans la torpeur; par un excès de félicité vous aurez tari la source même de la félicité.

Comment avons-nous la notion de l'infini? par voie d'opposition avec le fini. Comment l'idée du fini? en l'opposant à l'infini. Si l'infini n'était en nous, jamais l'idée du fini n'aurait pu y surgir, et à l'inverse. Que sommes-nous? une révélation de l'infini dans le fini; la conscience de notre être est celle de leur rapport. Tout problème aboutit là; nous constatons cette relation, nous ne l'expliquons pas. Nulle philosophie ne l'a expliquée, toutes la reconnaissent; c'est le secret de Dieu, et il est bien gardé. Sous des noms divers, la religion et la philosophie n'agitent au fond et ne poursuivent que ce problème unique. S'il pouvait être résolu, il n'y aurait plus de mystère pour notre esprit; mais alors l'homme ne serait plus une émanation de l'infini, il serait l'infini lui-même, il serait Dieu. Nous savons l'existence de la matière, l'existence de l'esprit. Nous les distinguons. Mais savons-nous ce qu'est la matière, savons-nous ce qu'est

l'esprit? Non. Comment donc saurions-nous la nature de leurs rapports? Cependant la philosophie n'est pas chose vaine, car elle constate partout cette alliance de l'infini et du fini, de l'esprit et de la matière, de l'éternité et du temps, et par là elle proclame l'immuable au sein des métamorphoses, l'immortalité au sein de la mort, Dieu, en un mot, au sein de l'univers et de l'humanité. Nous ne séparons pas Dieu de l'univers, parce que nous ne séparons pas l'infini du fini, la forme révélatrice du principe révélateur. Ils sont unis dans la nature extérieure comme en nous; unis, mais pas identiques. Les séparer serait admettre deux principes dans l'univers, c'est-à-dire le chaos, car là où il y a deux principes, il n'y a plus de principe. Qui dit principe dit unité.

Il est étrange que des hommes qui affirment l'immortalité de l'âme nient la présence de l'infini dans l'âme. Si l'infini n'est pas en elle, comment échappera-t-elle à la loi de tout ce qui est fini, la décomposition? Ou l'infini est en nous, ou il n'y est pas. S'il est en nous, Dieu est en nous, Dieu qui est l'infini; s'il n'est pas en nous,

comment sommes-nous, puisque rien n'est que par Dieu, comment vivons-nous, comment surtout possédons-nous la vie éternelle? Qui nie le panthéisme, du même coup nie la divinité et l'immortalité; il est, quoique à son insu, un matérialiste.

Avant que de connaître sa loi, c'est-à-dire les rapports de son être avec l'être universel, l'homme tend d'instinct à la liberté; il cherche sa perfection. Toute limite le resserre, l'oppresse, l'enchaîne dans son expansion. Ce sentiment de la contrainte le pousse à s'affranchir de la limite et à chercher partout une réalisation plus parfaite de sa nature. Chaque progrès dans cette réalisation de l'humanité est un degré supérieur de liberté et de vertu. Ceux qui savent la loi de l'humanité, qui est l'idéal, connaissent le péché; pour ceux qui ignorent cette loi, il n'y a point de péché, et la douleur morale, conscience du péché, n'existe pas. Tout acte, toute pensée qui éloigne l'homme de l'humanité, est péché, péché envers lui-même. Or, qu'est-ce qui nous éloigne de l'humanité? Tout ce qui nous rapproche de la brute. Le christianisme a donc dû proscrire

la servitude de la chair, parce qu'elle est, dans sa dernière conséquence, la bestialité. Des disciples aveugles, poussant à l'excès un principe vrai, l'ont faussé par l'exagération et conduit à l'absurde. Ils ont conclu, prenant au pied de la lettre, selon leur procédé habituel, quelques protestations un peu véhémentes de Jésus contre le matérialisme où les cœurs étaient plongés alors, qu'il fallait mortifier la chair, l'abolir comme chose absolument vile en elle-même; ils ont opéré ce divorce violent, impie, de la matière et de l'esprit, qui a fait le moyen âge, s'efforçant de séparer ce que Dieu a uni. En rendant le christianisme impossible, ils l'on rendu suspect. La parole de Dieu ne peut commander une mutilation de l'œuvre de Dieu. L'Évangile n'a pas eu, il n'a pas de pires ennemis que les hommes qui prêchent cette morale. Mais c'est la règle partout; ce que les maîtres ont fondé de grand, les disciples, ne pouvant embrasser l'œuvre dans toute son étendue, s'en emparent par l'un des côtés, le plus étroit, et détruisant l'harmonie de l'ensemble, en détruisent en même temps la vérité. A quoi devait

aboutir ce point de vue exclusif et mesquin? A la vie ascétique, à l'immobilité, au quiétisme, à un sublime abêtissement dans les extases inféconds de la contemplation. Fuir le monde, s'isoler de l'humanité et de soi-même, est-ce là, nous le demandons, le véritable christianisme, l'action et la vie dans l'esprit?

Aux yeux de ces divins béats, le monde s'est dissipé comme la vapeur du matin aux rayons du soleil; ils passent leur vie à genoux, se *pétrifiant* en Dieu, le Dieu de leur imagination, avec lequel, ô paroxysme de l'orgueil! ils se croient en commerce intime, exclusif, privilégié. Mais savez-vous ce qu'ils adorent en réalité, ces chrétiens-là? Ils s'adorent eux-mêmes, eux seuls. Regardez-les passer, dans leur superbe humilité, écoutez-les parler, quelle *fatuité* en Christ! quel incommensurable orgueil sous la soumission affectée de leurs gestes et de leurs paroles! Oui, il y a là un abîme de vanité, de contemplation de soi-même, il y a un égoïsme incalculable dans ces cœurs prosternés devant leur propre image! Dieu les aime, Dieu les gâte, Dieu les a préférés: ils s'agenouillent, mais ils

sont grands aux yeux de Dieu. Ils s'abîment en lui ; qu'est-ce que le reste des vulgaires mortels ? un pauvre troupeau de pécheurs, indigne du regard du maître ; le monde ? la vie ? l'action ? un vain tumulte, qui distrait de l'entretien sublime où l'on vit avec Dieu. Voilà le mystique, voilà l'homme détaché de la chair et du monde. O égoïsme ! ô orgueil ! les plus profonds où l'homme soit jamais tombé ! Le mystique est le Narcisse du christianisme ; il est amoureux des beautés de son âme, il se contemple avec extase en Christ, dont il se croit le disciple bien-aimé ; l'Évangile lui sert de miroir. Au nom de la morale chrétienne et de l'humanité, au nom de l'esprit de charité et de pratique, le seul qui soit chrétien, il faut flétrir de pareilles aberrations, et les classer résolument parmi les nombreuses variétés de l'aliénation mentale qui se rencontrent chez l'homme. Le chrétien est dans l'action ; les grimaces, les longs soupirs, les extases et les flagellations ne sont pas le christianisme. Le chrétien ne se détache pas de l'humanité, car l'humanité souffre et l'appelle : elle a besoin de lui. Jésus est resté au milieu des hommes jusqu'au dernier mo-

ment, pour guérir les malades, relever l'espérance dans les cœurs, consoler les affligés. Ses apôtres ont fait comme lui ; ils n'ont pas pensé que l'on pût vivre humainement en dehors de l'humanité. Ils n'ont pas condamné la vie à n'être qu'une destruction continuelle, un suicide en *détail*. Anachorètes des anciens jours, mystiques des jours nouveaux, vous êtes le mensonge vivant et la caricature du christianisme. Ne vous dites pas les disciples bien-aimés de Jésus : sa parole et ses actes vous renient. Croyez-le ! dans la balance de Dieu, l'action d'un homme de bien pèse plus que toutes les momeries, les ravissements et les extases. Ce n'est pas en *s'évaporant* dans des cieux de fantaisie et en s'écriant : Seigneur ! Seigneur ! que l'on sert l'humanité. Elle demande des hommes de cœur, toujours prêts, toujours dispos, de bon conseil et de bonne volonté, prompts au secours. Il n'y a que les lâches qui fuient la mêlée. Ce n'est pas en perdant pied sur terre, et en s'en allant rêver sur les cimes solitaires et infertiles du mysticisme, que l'on ait son salut et celui des autres. Le monde, dites-vous, est œuvre de chair, œuvre de Satan.

Oui, la chair est mortelle à l'humanité, lorsqu'elle se fait le despote de l'esprit. Le christianisme n'ordonne pas d'anéantir la matière, mais il commande de la régler, de la discipliner sous le joug de l'intelligence et du cœur, pour la faire servir aux vraies jouissances de l'homme. Il veut la chair purifiée, élevée, *sanctifiée* dans l'intelligence et l'amour, il ne veut pas que la chair soit maudite. Il y a un abîme entre cette doctrine, éternellement humaine et vraie, et la vôtre, souverainement absurde et impossible. Que la matière serve aux jouissances de l'esprit, et non l'esprit aux jouissances de la matière; voilà tout. Soyons des hommes, ne soyons pas des brutes. L'homme met dans la sensation une volupté que la brute ne connaîtra jamais, celle de la pensée et du sentiment. La matière se spiritualise en lui, elle est la substance qui nourrit ce foyer intérieur de l'âme, foyer ardent et lumineux, flamme sacrée qui monte vers Dieu comme un holocauste éternel de la créature. Gardons-nous donc d'une funeste méprise. Ce que le christianisme a condamné dans les œuvres de la chair, condamnons-le, nous aussi, au nom de la dignité humaine.

Qu'avons-nous fait de la religion de l'Évangile? Un culte morose, formaliste, lugubre, menaçant; de Dieu, un Père barbare, armé contre les aspirations légitimes qu'il inspira lui-même à ses enfants, l'anathème sur les lèvres et le bras levé sans cesse pour frapper! Aux fanatiques le triste honneur d'avoir fait le plus d'incrédules. Qui a engendré cette vertu *bégueule,* peu importe le mot s'il est juste, où l'on prétend nous faire voir la souveraine perfection de notre nature dans une mutilation insensée? l'esprit sectaire, le fanatisme. Qui a cherché à dominer les âmes par la terreur, au lieu de les attirer par la charité et l'espérance, instituant ainsi le terrorisme au sein de l'Évangile? l'homme de la lettre, l'homme au cœur froid et à l'étroite cervelle, le fanatique. Rendez la vertu aimable par votre exemple, vous la ferez aimer. Montrez qu'elle donne la paix de l'âme, la dignité, la force, la liberté; faites comprendre aux hommes par vos actes, par vos paroles, vos sentiments et vos pensées, qu'il n'est qu'une vertu pour l'homme, l'accomplissement de tout ce qui le fait homme : l'humanité.

Le péché est l'esclavage, le péché est la dou-

leur. « L'affliction et l'angoisse seront sur tout homme qui fait le mal, dit saint Paul, mais la gloire, l'honneur et la paix seront pour tout homme qui fait le bien. » — La vertu est l'épanouissement de l'âme dans l'être infini de l'humanité. L'échange, condition nécessaire de cette expansion, n'a lieu que par la vérité pour les intelligences, par l'amour pour les cœurs. Au regard du christianisme, comme au regard du genre humain, l'égoïsme est le mal par excellence, le principe même du péché. Égoïsme et matérialisme sont un dans le langage évangélique; profonde vérité! la vie matérielle isole, elle est la vie en dehors de l'humanité. La brute vit isolée, en guerre avec la brute; l'homme est né pour s'associer à l'homme par la charité et par l'esprit.

La morale du christianisme est dans la charité, mais la charité elle-même est dans l'œuvre de la charité. Il ne suffit plus aujourd'hui de s'agiter dans des convulsions sacrées, de fulminer l'anathème sur les pécheurs, de tonner ou de nasiller dans les temples, de brailler des psaumes et de se poser en plénipotentiaire de l'Être suprême.

Le temps des momeries et des mascarades est passé. La gente incrédule des mortels demande à voir le sceau du maître dont on se dit envoyé. Montrez vos œuvres! Vous êtes des hommes, après tout, de quel droit vous levez-vous pour juger les hommes? Où sont vos titres? Où votre mandat? Qui vous institua, fils de pécheur, pécheurs vous-mêmes, pour condamner ou pour absoudre? Qui vous fit souverains des consciences pour pénétrer ainsi dans le domaine de Dieu? La conscience, ce sanctuaire inviolable! la conscience, qui seule fait la force de l'homme vis-à-vis de lui-même, vis-à-vis de ses semblables et vis-à-vis de Dieu! Si vous êtes les meilleurs, prouvez-le. Prêchez, mais par l'exemple, on vous comprendra. L'action! nulle éloquence ne vaut la sienne. « A ses fruits, disait celui que vous invoquez, je reconnaîtrai l'arbre. » Ce n'est rien de paraître; tout hypocrite habile en peut faire autant: il faut être.

« Dieu, dit Leibnitz, vous a mis dans le monde pour agir suivant sa volonté, et non pas pour lu faire des harangues et des compliments. » Et Jésus encore: « Je vous donne un commande-

ment nouveau, que, comme je vous ai aimés, vous vous aimiez aussi les uns les autres. C'est à cela que tous reconnaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les autres. » Agissez, agissez, la charité n'est point thème à déclamation. Et vous, philanthropes bavards! vous dont la bouche est pleine des grands mots de liberté, de justice, d'amour, et que l'infortune a toujours trouvés secs, vains et égoïstes, par pudeur du moins, sachez vous taire. Votre parole est fausse monnaie, votre charité, lorsque par aventure elle semble se montrer, orgueil et parade. Un bienfait où l'on veut être admiré n'est plus un bienfait; la vanité est le linceul de la charité. Lequel d'entre nous fut assez malheureux pour n'avoir rencontré sur sa route aucune âme vraiment grande et dévouée? Ces cœurs ne font point de fracas; ils ont cette admirable pudeur qui voile les choses divines et se cache pour les accomplir. Avec quelle délicatesse ils touchent aux plaies qu'ils sont appelés à bander, s'ils ne les peuvent guérir, de peur de les envenimer encore par un toucher rude et brutal! Quelle différence d'avec ces gens

dont l'assistance est une humiliation et un fardeau, la pitié une insulte, et qui vous font sentir qu'il peut y avoir dans l'infortune la plus amère une infortune plus amère encore : celle d'être secouru par son semblable.

Nous avons cherché à montrer le génie chrétien dans son identité avec celui de l'humanité. Mais on pourrait nous reprocher, si nous arrêtions là notre examen, de dissimuler un des côtés du christianisme, le côté qui est tourné vers la tradition juive, côté de l'ombre, selon nous, et de l'erreur, pour n'indiquer que celui qui regarde l'avenir, côté lumineux, où resplendit dans l'amour la vie et l'humanité. Si nous reconnaissions dans les choses humaines, dont la religion est la première puisqu'elle les renferme toutes en substance, un autre révélatenr que l'esprit humain lui-même, et une autre autorité pour nous enseigner Dieu que celle de la conscience intime éclairée progressivement par la réflexion, nous serions enchaîné, et réduit à accepter l'Évangile ou à le rejeter dans son entier. Mais la raison est notre autorité, la raison qui ne pourra jamais que raffermir la vérité et l'ho-

norer, la raison sans laquelle il n'y a pas de vérité, la raison hors laquelle toute religion devient impossible, puisqu'en la supprimant on fait de l'homme une brute et que la brute n'a pas de religion, la raison, enfin, en laquelle nous avons foi, parce qu'elle vient de Dieu et qu'elle est en nous sa plus haute révélation. Or, la raison nous commande d'envisager le christianisme dans ses origines, de l'interpréter par l'histoire dans sa filiation, comme nous l'avons interprété par la conscience humaine dans ses symboles. Nous le faisons, non pas pour l'ébranler, mais pour le dégager de tout élément hétérogène, impur, accidentel, et l'asseoir immuablement sur son fondement véritable, qui est l'humanité. Comme nous avons fait la part du symbole, nous ferons aussi la part de l'histoire. Si Jésus était pour nous la divinité même, et non un homme, inspiré plus qu'aucun autre homme ne le fut jamais en aucun temps, mais un homme néanmoins et l'un de nos semblables, nous commettrions, en discutant aucun point de sa doctrine, au regard de la religion une impiété, une inconséquence aux yeux de la lo-

gique. Dès que Dieu en personne a parlé, l'homme doit faire silence. Dieu ne se discute pas, et la logique n'est pas fondée à lui marchander sa parole. Qui ne le croit pas d'emblée sur parole, qui lui demande des *preuves*, veut être persuadé *logiquement:* ce n'est plus en Dieu qu'il croit, c'est en lui-même, c'est en la raison qui est en lui. Sur ce point, il en coûterait peu pour convaincre tout chrétien d'hérésie. N'a-t-on pas toujours au moins une *raison* de croire? et d'où viendrait cette raison, quelque débile et imparfaite qu'elle soit, sinon de la raison? C'est donc la raison qui engendre la foi, ce n'est pas la foi qui enfante la raison. La raison est la seule *raison d'être* de la foi; elle est par suite supérieure à la foi, qu'elle précède nécessairement. Où est-il le chrétien, parmi les plus fervents, qui, plus ou moins, ne soit en contradiction avec le principe même de la révélation extérieure? Autorité *révélée*, et par suite soumission absolue, spontanée de la raison en tout et pour tout, ou bien autorité *rationnelle* et liberté illimitée d'examen: il n'y a point de transaction possible. La théologie, qui prétend *raisonner* la foi, est une double hérésie, une double

inconséquence: elle détruit la raison dans son principe en la soumettant à la foi, elle détruit la foi dans son essence en lui appliquant le raisonnement. Elle n'est plus la raison, elle ne sera jamais la foi.

La religion du Christ offre un mélange des principes éternellement vrais de la conscience humaine avec les traditions juives au sein desquelles il est né, et qui l'embarrassent aujourd'hui dans ses progrès. Ce sont les langes de l'enfance. Nous indiquerons en peu de mots, et seulement dans ses points les plus apparents, cette alliance, source de toutes les disparates, de toutes les dissonances et de toutes les contradictions qui se rencontrent dans le Nouveau Testament, regrettant de ne pouvoir approfondir ici une question dont la solution nette et catégorique nous paraît être la seule issue pour sortir enfin le christianisme des vaines controverses où son esprit est étouffé, et lui rendre, avec sa pureté, l'avenir et les destinées du monde.

Le christianisme, pour tout œil non prévenu, porte les marques visibles de son origine; il a gardé dans sa physionomie quelque chose du

type hébraïque, qui le fait grimacer parfois, et altère la beauté simple, calme et grandiose, de ses traits. Des lambeaux de la robe de Moïse sont restés suspendus à celle du Christ; le Dieu du Sinaï reparaît encore çà et là, au bruit de la foudre et à la lueur des éclairs. C'est, en bien des passages de l'Évangile, ce même Dieu qui se montra à Moïse dans le buisson ardent, puis à Abraham, à Isaac et à Jacob, sous les traits d'un vieillard majestueux, s'entretenant humainement avec ses serviteurs et daignant leur donner ses ordres en personne. Bien que le Christ ait dit, réagissant contre la pensée profane de ce Dieu personne : « Dieu est esprit et vie, et ceux qui l'adorent doivent l'adorer en esprit et en vérité, » son imagination se montre obsédée encore et poursuivie par l'idée de Jéhovah, ce Jupiter juif, armé du tonnerre aussi, à l'instar de son confrère de l'Olympe. Il n'est point paillard comme le Dieu des Grecs, et sous ce rapport plus respectable assurément, mais il est exclusif, dur aux étrangers, atrabilaire, fantasque, régnant par la terreur, l'incendie, le massacre, les fléaux de tout genre, que sa colère, prompte

à déborder, déverse tour à tour sur le peuple de son choix et sur ses ennemis.

Il n'est pas possible, nous le reconnaissons, d'expliquer historiquement le Nouveau Testament sans le rapprocher de l'Ancien. Telle non plus n'est pas notre intention. Peut-on faire abstraction dans la fleur du germe dont elle est sortie? Mais il n'en est pas moins une règle certaine pour isoler *philosophiquement*, en ce qu'ils ont de contraire, la Bible et l'Évangile. Moïse a donné la loi ancienne; Jésus a apporté la loi nouvelle. En toute législation, c'est là un principe nécessaire et fondamental, lorsque deux dispositions de loi sont contradictoires, la plus récente abroge de droit la précédente. A moins de les supprimer toutes deux, ne faut-il pas opter? car choisir l'une, en un pareil conflit, c'est rejeter l'autre forcément. La seule question est donc de savoir si la loi nouvelle de Christ est contradictoire avec l'ancienne loi de Moïse, et en quels points elle l'est. Une critique faite dans cet esprit serait, ce nous semble, inattaquable. Nous ne pouvons ici qu'effleurer les points les plus saillants où se montre l'incompatibilité.

Le Dieu chrétien est celui de toutes les nations; par la fraternité il appelle l'universalité des hommes à participer à son règne : il égalise, il unit; il est l'expression culminante de la conscience du genre humain tout entier, c'est-à-dire l'idéal d'humanité. Jéhovah, par contre, est l'expression exclusive de la conscience hébraïque; il exclut des bénéfices de son royaume tous les peuples étrangers; il les traite en barbares, en ennemis; il n'a pour eux que haine et courroux. Au lieu de renverser les barrières entre les peuples, il se fait sur un petit coin du globe une famille de privilégiés dans la grande famille humaine; le reste des mortels, il ne s'en soucie pas. Ce Dieu est le chef-d'œuvre de l'iniquité et de l'orgueil national.

Le Dieu du Christ est esprit et infini; le Dieu de Moïse apparaît à ses élus en chair et en os. Le Dieu chrétien est l'amour universel, et il règne par l'amour. Jéhovah gouverne par la crainte et la menace. Tels sont les contrastes les plus apparents, mais nous sommes loin, dans cette rapide indication, d'avoir épuisé le parallèle.

Le divorce n'a pu avoir lieu complétement dans le Nouveau Testament entre ces deux conceptions de la divinité, et Jéhovah s'est glissé dans la pensée du christianisme, pour y produire des dissonnances logiques qui n'échapperont pas à un esprit attentif. Jéhova n'y est plus qu'un fantôme, il est vrai, mais il hante encore les pages de l'Évangile, et surgit tout à coup pour arrêter l'intelligence et le cœur, lorsque ravis, entraînés par une langue vraiment divine, ils allaient se livrer sans retour. Nous en appelons à la sincérité de chacun; quelle est la foi assez robuste qui n'ait failli chavirer sur cet écueil? Combien qui ont dû y périr! Les contradictions dont nous parlons sont faciles à relever. Les esprits indépendants les trouveront aisément; quant aux autres, ils ont tourné le dos héroïquement à la logique et au sens commun; il ne peut s'agir de leur opinion, car ils n'en sauraient avoir, l'opinion supposant la réflexion, à quelque degré que ce soit. Nous citerons en passant deux exemples encore de ces contradictions, résultats infaillibles de celles que nous avons signalées plus haut.

Dieu est proclamé d'une part l'Esprit univer-

sel, présent partout, ce qui est du panthéisme, car le christianisme se montre partout panthéiste dès qu'il s'abandonne sans restriction à son génie; d'autre part, Dieu reparaît sous sa forme hébraïque, il redevient le Dieu d'Abraham, le Dieu personne, de chair et d'os, qui, par une conséquence inévitable de sa nature, habite une région limitée de l'univers et se *localise* dans le ciel, où l'a relégué l'imagination. Ici, c'est l'amour suprême, Père en qui abonde le pardon et la justice; là, c'est Jéhovah qui surgit de nouveau, pour jeter au sein de cette paix et de ces clartés la sombre menace de l'éternelle damnation. C'est le Dieu foudroyant du Sinaï qui revendique ses droits. Quoi! Dieu est la perfection de l'amour, et vous ne lui en laissez pas assez pour pardonner! Où est donc parmi vous, mortels imparfaits, le père assez barbare pour jeter ses enfants, alors même qu'ils auraient forfait mille fois à tout ce qui est sacré, dans des tourments éternels? Et quand ce Père n'est pas seulement la perfection de l'amour, mais encore la perfection de la puissance, quel nom faut-il donner à une pareille contradiction? N'est-ce

pas compromettre la vérité chrétienne que de la vouloir opiniâtrement garder souillée d'un pareil alliage?

Laissons-là enfin, le moment est venu, ce Dieu croque-mitaine et ses fournaises ardentes. Oui, il est temps que le vieux levain de judaïsme, qui fermente dans l'Évangile, disparaisse, et que la vérité chrétienne ne s'expose plus en pareille société. Il faut en finir avec toutes ces puérilités de la superstition, dont on a bercé nos premiers ans. Comment une religion indigne de l'homme, serait-elle digne de Dieu? Bannissons Moïse de l'Évangile avec son Dieu courroucé à barbe blanche, Dieu d'un peuple enfant; restituons à l'Évangile l'intégrité de sa véritable doctrine. Le Christ, s'il n'avait mêlé un peu de boue à l'or pur et brillant de sa parole, n'eût pas été compris du peuple auquel il parlait. La loi nouvelle transigea, que son fondateur le sût ou qu'il l'ignorât, avec l'ancienne loi. Aujourd'hui ce compromis se traduit clairement en contradiction. Relevons donc la vérité d'une solidarité funeste, désarmons les fanatiques, séparons la religion d'avec la superstition : nous ferons tom-

ber devant le temple l'obstacle qui en défend l'entrée à la raison. Il faut que la religion devienne quelque chose de plus qu'une querelle théologique ou une affaire de police. A l'œuvre donc, et sans scrupule! Arrachons ces vieux lambeaux de la tradition juive que nous traînons après nous. Soyons juifs ou soyons chrétiens tout à fait. Servons Jéhovah ou servons le Dieu qui est esprit et vie. Le Christ a transigé avec Moïse; il vivait en Judée. Mais pour nous, soyons de notre temps, et rendons à Moïse ce qui est à Moïse. Soyons francs surtout. Point de ruse vis-à-vis de nous-mêmes, point de subterfuge hypocrite pour concilier ce qui est inconciliable. C'est mal entendre les intérêts de la religion et de l'humanité que de les servir aux dépens de la raison. Le courage physique est quelque chose de noble dans l'homme, mais le courage moral est chose infiniment plus noble et plus rare encore. Il s'appelle la sincérité. Si nous ne voulons pas que l'humanité abandonne le christianisme, il ne faut pas que le christianisme délaisse l'humanité. Que demandons-nous? Que la loi nouvelle abroge l'ancienne loi, que le Dieu du genre

humain, qui est esprit, amour et vérité, triomphe du Dieu d'Israël, taillé sur le patron d'une nation exclusive, tyrannique et lâche ; que la grande âme du christianisme sorte enfin d'un moule trop étroit et se répande partout comme une sève fortifiante, éclatant en œuvres de paix, de justice, de liberté, et conviant les peuples à la grande unité qui se prépare.

La parole chrétienne a pénétré dans la conscience humaine et l'a développée. Aujourd'hui, c'est à l'humanité à développer à son tour, au souffle d'une interprétation large et vivante, la parole du Christ. Ah! encore une fois, gardons-nous bien de la lettre qui divise, de la lettre qui dessèche, de la lettre qui tue! Gardons-nous de l'esprit de secte, qui vit de la lettre. Toute secte condamne, donc elle est condamnée. Rappelez-vous les paroles du Christ : « Que, comme je vous ai aimés, vous vous aimiez aussi les uns les autres. C'est à cela que tous reconnaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les autres. » Vrais disciples de Jésus, où êtes-vous? Si tu les voyais à l'œuvre, doux apôtre de l'humanité, mettant en lambeaux ta blanche robe

sans tache, les reconnaîtrais-tu, ces fauteurs de haine qui se proclament tes disciples?

L'esprit de secte est un fléau; la persécution couve dans ses conseils; le levain acerbe du fanatisme aigrit son sang. Ils osent condamner; soyez-en sûrs, ils oseraient frapper. Ils frapperaient encore, vous dis-je, ils frapperaient au nom de Dieu. La pente est aisée: l'exclusion devient l'intolérance, l'intolérance la haine, la haine le fanatisme: le fanatisme se fait bourreau. Sans contrôle, sans frein; c'est de l'histoire, histoire écrite avec du sang. Donnez le pouvoir à une secte quelconque, livrez-lui une nation, livrez-lui le monde, et vous verrez! En religion, en politique, partout l'esprit de secte a fait les tyrans; or, il n'est pire tyrannie que celle-là; agissant au nom de Dieu, l'oppression lui devient un devoir envers Dieu, envers le prochain. O sainte rage des sectaires! Dieu nous préserve éternellement du retour de vos bienfaits! Il ne faut qu'un seul fanatique pour répandre des flots de sang, et il n'est point de secte qui n'accouche de ces monstres de piété.

Aujourd'hui les sectes se tiennent mutuelle-

ment en échec, et entre elles, le pouvoir séculier amortit les chocs. C'est la garantie. Mais en chacune d'elles, peu importe le nom, l'inquisition est en germe; l'inquisition, qui par une logique fatale conduit au bûcher. On a failli, elle avertit. — On persiste; le danger augmente pour l'orthodoxie, on menace. La menace reste sans effet; on a la prison: on emprisonne. Le scandale a été public, il faut que la rétractation le soit. Rétractez-vous! Non. — Que faire? le cachot n'a pas suffi. Force doit rester pourtant à l'orthodoxie, ou l'orthodoxie est perdue. N'a-t-on pas le bûcher? On ne peut convaincre l'incrédule, on le brûle. Tant pis pour lui: qui l'obligeait à douter? Il l'a voulu. Le bûcher est la conséquence forcée, le dernier anneau de cette chaîne qu'une implacable logique a formée, et dont le premier anneau est rivé à cette maxime où se formule l'esprit sectaire: je suis la vérité, hors de moi il n'est point de vérité. — Le premier bûcher en allume un autre: cela devient la contagion du fagot. Nous n'avons pas vu cela; mais ils l'ont vu, nos aïeux qui protestèrent au nom de la raison et de la liberté. Levez-vous,

martyrs, et parlez! Lève-toi, Galilée! et toi, Vanini! et toi, Campanella! et toi, Jordano Bruno! et toi aussi, Jean Servet, holocauste abominable servi au Dieu de Calvin!

L'esprit de secte est l'individualisme; l'esprit chrétien, au contraire, est l'esprit universel de charité et de justice, qui rassemble les âmes et les relie. Déjà cet esprit de paix s'est éveillé au delà de l'Océan, sur cette terre qui semble avoir été marquée comme le champ où doivent germer les premières semences des temps à venir. Le christianisme, sous l'influence de la liberté, s'y est fractionné à l'infini, mais voilà que, sous cette même influence, il tend aujourd'hui à se reconstituer dans l'unité. L'expérience a été faite, elle devait l'être, afin que les hommes comprissent que la vérité n'est pas le monopole de quelques-uns, et que le génie de l'Évangile est assez large pour renfermer en lui tous les esprits et tous les cœurs. L'unité qui s'organise est l'unité vraie, l'unité vivante, l'unité dans la variété. C'est cette unité-là qu'en toutes choses la liberté est appelée à fonder. La religion aussi a besoin des épreuves de la liberté pour s'établir solidement. La conscience se

donne à la religion; on n'achète par la peur que l'hypocrisie. Dans le sentiment religieux surtout, il est un besoin inhérent à l'homme, celui de se joindre à l'homme. Ne redoutons rien de la liberté. L'homme se lassera d'être seul à adorer et à espérer; il verra combien, au prix de ce qui le relie à son semblable, ce qui l'en sépare est peu de chose. Par ces points où les âmes se touchent, les seuls essentiels, elles se réuniront dans un culte supérieur de Dieu et de l'humanité. N'est-ce donc pas assez, pour se donner la main, des mêmes misères et des mêmes espérances? N'est-ce pas assez d'être homme et lié aux destinées générales de l'humanité? Peut-il y avoir deux charités, deux justices, deux vérités? — La morale nous unit; — est-ce le dogme qui nous sépare? Eh! quoi, ne nous prosternons-nous pas tous deux devant le grand Inconnu? L'intelligence infinie, dans son essence éternellement insondable, n'éclate-t-elle pas dans la nature à vos yeux comme aux miens? N'est-elle pas manifestée dans votre cœur comme dans mon cœur? Vous avez foi dans l'immortalité? Je ne crois pas à la mort. Vous êtes convaincu qu'il y a un lien

entre notre situation présente, nos actes, nos pensées, et les relations nouvelles, mais inconnues, où nous entrerons avec l'univers après que cette métamorphose mystérieuse, la mort, sera accomplie? Et moi je sais, la nature me le démontre à chaque pas, que tout s'enchaîne étroitement, et que là où il n'y a pas de néant, il n'y a pas de vide ni de solution de continuité; je sais également, ma conscience en porte témoignage journellement, que si l'homme fait son œuvre, à son tour son œuvre le fait et le développe; je sais donc que mon œuvre me suivra nécessairement, si mes joies et mes douleurs, mes espoirs, mes progrès et mes défaillances, si, en un mot, tout ce que j'ai été et tout ce que je suis, ne doit pas aller aboutir à un monceau de pourriture. Nous croyons tous deux à Dieu, à la liberté, à l'immortalité, qu'est-ce donc qui peut nous diviser? Une forme, une hypothèse, une ombre de l'imagination! Quoi? ce seraient là des barrières? Non; si elles nous séparent encore, c'est que nous sommes petits et vains; élevons nos cœurs, élevons notre pensée, et au-dessus des barrières,

nos mains pourront se donner l'étreinte fraternelle.

Si le christianisme n'était pas assis indestructiblement dans la conscience humaine, il n'aurait pas survécu à l'œuvre des sectaires, épreuve toujours mortelle pour l'erreur. Mais de leurs étreintes il sortira plus fort, plus vivace, plus pur. Ils ont mis la lettre en poussière; l'esprit, éternellement victorieux, leur a échappé. Il est le présent, il sera l'avenir. Vous qui le niez, descendez bien au fond de votre pensée : vous le retrouverez. Quelque chose est mort, et ne se relèvera plus, mais ce n'était pas lui. La critique n'a atteint que le christianisme dans sa forme historique. Elle a rendu aux hommes et au temps ce qui leur appartenait; vêtement usé qui devait tomber, afin qu'on reconnût l'âme dans sa pure idéalité.

Le christianisme de nos jours veut des faits. Les querelles théologiques ne réveilleront pas les morts. Agissons! Agissons! Toi, par la parole, toi, par la plume, toi, par la fortune : tous par la puissance qui nous fut donnée en partage. Artistes! Savants! Industriels! en avant, tous,

pour l'humanité ! Poursuivons avec ardeur cette rédemption de la chair et de l'esclavage commencée par le Christ. Soyons, nous aussi, médiateurs entre l'homme et Dieu. Nous le pouvons. Le temple s'élèvera partout où des hommes de cœur se réuniront pour faire triompher la justice : l'esprit du Dieu chrétien, la grande âme du genre humain s'emparera d'eux ; ils la sentiront vivre dans chacune de leurs pensées.

Discuter le christianisme ? Quand on est homme, discute-t-on l'humanité ? Pratiquez le christianisme, et vous sentirez qu'il renferme la vérité. — « Je ne vous laisserai pas orphelins, disait Jésus, au moment où il allait quitter ses disciples ; je reviendrai vers vous. »

CONCLUSION.

Résumons-nous et concluons.

Toute créature tend à se réaliser, en s'appropriant la plus haute somme de vie qu'il lui est donné d'atteindre par l'ensemble de ses organes. L'homme subit, comme tous les êtres doués de vie, cette loi universelle de l'existence. Sa réalisation ne peut consister que dans l'épanouissement complet et harmonieux de toutes les puissances qui le constituent, au triple point de vue de sa nature physique, morale et intellectuelle.

Se réaliser, c'est s'affranchir. Toute entrave apportée à l'exercice de nos facultés, et par suite au développement qui en est la conséquence nécessaire, est ressentie par l'âme comme une servitude, une souffrance, un mal. En revanche, l'expansion franche et régulière de toutes les forces de notre âme, lui donne, avec le sentiment du bien-être, celui de la liberté et du progrès.

L'âme libre est celle qui, maîtresse de toutes ses facultés, coordonne leurs mouvements et les fait servir à une même fin : l'humanité.

La liberté est identique avec l'humanité. Nous avons posé cet axiome au début de notre travail, comme l'assise fondamentale sur lequel il devait reposer, et nous en avons conclu que nul ne saurait croître en liberté, s'il ne purifie et n'augmente en lui le sens idéal de l'humanité. Le sens de la liberté est le sens moral, qui n'est autre lui-même que le sens de l'idéal. Plus la conscience de notre destination se dégage des liens de l'erreur et du matérialisme, qui est la brutalité égoïste, plus se fortifie le grand instinct de la liberté. Moraliser l'homme, c'est le délivrer. L'homme vraiment libre ne peut être que moral, car il s'est fait l'esclave intelligent et volontaire de la loi. Il la sert, parce qu'il la connaît; il la respecte, parce qu'il la comprend dans sa grandeur et sa nécessité; il l'aime, parce qu'il sait qu'elle est l'unique chemin du développement et de la félicité. La loi est la vérité. Aimez la vérité, recherchez-la de toute votre âme; la vérité seule vous affranchira. L'ignorance vous

jettera inévitablement dans l'esclavage, dans la douleur et dans le mal.

Avant tout, c'est donc la loi de l'humanité qu'il faut chercher. Où trouver cette loi? La réponse est facile. Toute loi est rapport; la loi de l'homme est dans le développement harmonieux des facultés qui le constituent; en d'autres termes, dans une expansion de ces facultés, conforme aux relations établies entre elles par la nature. Ces facultés sont multiples, mais toutes, du moment qu'elles existent, doivent avoir leur part nécessaire et légitime dans l'œuvre commune: elles ont droit, par conséquent, et un droit sacré, inviolable, à l'existence et au développement.

L'organisation est une dans son principe, elle l'est dans sa fin; le progrès ne peut résulter que du concours de toutes les forces en vue d'une destination commune. Point de mutilation d'une force au profit de l'autre; elles existent pour concourir, et non pour se combattre. Toute usurpation bientôt devient faiblesse. L'équilibre est la loi souveraine, la règle devant laquelle doit fléchir tout droit individuel. L'équilibre est la force

collective ; il fait l'ordre, la puissance, la liberté et la beauté. Équilibrer, nous le répétons encore ici, c'est organiser. Partout la nature nous présente des témoignages à l'appui de ce fait capital, nous enseignant ainsi à le prendre pour modèle dans nos propres œuvres. Ce même principe de l'unité, régulateur des forces naturelles, qui du sein de la divinité infinie fait sortir l'harmonie, et luire l'éclair de l'esprit dans les abîmes du chaos, ce principe souverain est en nous. Dans la nature extérieure comme dans notre être, éternellement actif et créateur, il s'appelle du même nom : l'intelligence. L'intelligence, c'est l'unité se révélant à elle-même.

Cette loi de l'équilibre, que l'univers manifeste et que nous portons écrite dans notre raison, cette loi que, sous le nom de justice ou de liberté, l'humanité s'efforce de réaliser de plus en plus dans l'ordre social, l'individu doit en poursuivre la réalisation en lui-même. A cette condition est sa liberté. Tout homme est un état en miniature, et son âme le siége d'un conflit perpétuel. Nous l'avons dit ailleurs : chaque force spéciale tend, par l'organe qui lui fut attribué,

à empiéter sur les autres et à se les asservir : elle ne connait qu'elle seule, elle est, par essence, égoïste, partant despote. Ce phénomène se produit invariablement partout où plusieurs forces viennent à se trouver en contact. Il faut donc une discipline, il faut un frein supérieur; l'équilibre l'exige, l'équilibre qui fait la puissance, parce qu'il fait l'union, l'équilibre qui fait la beauté, parce qu'il fait l'harmonie. C'est une fédération des forces qui doit s'établir. Ainsi qu'un bon cavalier se rend maître, en les rassemblant, de toutes les puissances qu'il est appelé à diriger, ainsi l'homme qui veut se posséder et diriger ses forces vers le progrès, doit les concentrer pour les faire agir de concert dans l'œuvre générale. Où il y a désordre, il y aura toujours faiblesse.

L'intelligence seule peut constituer dans l'homme cette justice interne des facultés, et répartir les rôles selon les indications que lui fournit la nature. Le motif en est évident. La raison est l'unique faculté de l'homme qui lui permette de se comprendre lui-même; or, le principe de la souveraineté ne peut se trouver

que là où se trouve celui de la science. C'est à la science de l'homme à gouverner l'homme. Plus cette science augmente, plus elle gagne en autorité. Mais gouverner n'est pas opprimer, et comprimer n'est pas résoudre. Si la raison excluait de l'œuvre collective de la vie humaine une force quelconque inhérente à notre nature, elle abdiquerait en faisant preuve d'ignorance. A ses yeux, toutes les facultés physiques, morales et intellectuelles sont nécessaires, et servent de degrés à l'âme pour s'élever vers la liberté.

On a dû s'apercevoir aisément dans tout le cours de cet essai que notre notion de la vertu, absolument équivalente à celle d'humanité, n'a rien à démêler avec cette morale farouche qui enseigne, sous prétexte de perfection, une mutilation idiote et sacrilége de l'œuvre de Dieu. Dans un pareil système il faudrait, pour bien vivre, s'empêcher d'exister. Ces mêmes hommes, ô pitié! que l'on voit refuser un peu de terre au malheureux qui a fini des jours intolérables, prêchent eux-mêmes le suicide en détail. Si telle est, comme ils osent le prétendre, la morale chrétienne, nous nous inscrivons en faux et protes-

tons énergiquement au nom du progrès et de l'humanité. Mais non! ce n'est pas là, dans son esprit et sa divinité, la loi idéale que le Christ proclama. L'ennemi que ce grand cœur a combattu, c'est le matérialisme, c'est la brutalité de la chair, c'est l'égoïsme dégradant, dont il veut qu'on triomphe par l'esprit et la vérité. Le spiritualisme constituera toujours essentiellement dans l'homme la morale et la religion; non pas ce spiritualisme faux, encore une fois, qui se fait le tyran de la chair, et pour la dominer ne sait que l'écraser, mais le spiritualisme qui respecte la matière, et en l'élevant dans les régions de l'amour et de la vérité, la fait sainte et inviolable.

L'homme a une intelligence formée pour la vérité, un cœur qui est fait pour l'amour, une imagination pour contempler les splendeurs de la beauté; il a une volonté pour triompher des obstacles qui, en lui-même et au dehors lui, s'opposent à la réalisation toujours plus complète de l'humanité. Mais il a un corps aussi, instrument de son échange avec la vie universelle, qu'il est appelé à respecter. Vivons donc de toutes les

puissances de notre être; élargissons chaque jour autour de nous le domaine de la vérité, de l'amour et de la beauté. Vivons du travail qui brise les fers, vivons de l'effort et de la lutte, qui sans cesse réveillant nos facultés, les développent par l'exercice, et donnent à l'homme, dans le sentiment du triomphe sur lui-même et sur la nature, la plus noble récompense qu'il lui fut appelé à connaître.

La vertu est l'aspiration ardente, enthousiaste et désintéressée vers tout ce qui fait l'homme, vers tout ce qui accroît, élève et fortifie son être, dans toutes les directions où il est capable de se développer. La plus grande somme de vie est aussi la plus grande de liberté, de vertu, de bonheur. Tout ce qui fait obstacle en nous ou hors de nous à l'expansion légitime de la vie, tout ce qui nous amoindrit, abaisse nos facultés et comprime leur essor, est une infraction à la loi. L'ignorance obscurcit la raison et la rétrécit : l'ignorance est un mal; la haine et l'envie nous rongent le cœur, corrompent et dessèchent dans notre sein les sources vives de l'amour : la haine et l'envie sont un mal ; la misère physique, l'épuisement,

la maladie, éteignent dans les privations du corps le foyer de la vie morale et intellectuelle : ils sont un mal; l'oisiveté, plus dangereuse encore que l'excès du travail, use dans l'inaction les ressorts de l'âme et la laisse bientôt en proie à des énervements funestes, si elle ne la livre désarmée aux mauvaises inspirations : l'oisiveté est un mal. La bestialité nous dégrade, et de tous les fardeaux nous inflige le plus insupportable, le mépris de nous-même : la bestialité est un mal. Voilà les monstres qu'il faut combattre partout où ils se présentent; voilà les chaînes qu'il faut briser! A ce prix seulement est la liberté. Nous la plaçons haut, parce que nous ne savons rien qui lui soit supérieur et ne doive plier devant elle pour la servir. La liberté est le sommet de l'humanité. Elle n'est pas cette chose aisée que la plupart imaginent, la confondant avec la faculté d'agir, dont elle diffère au même degré que l'intelligence diffère de la parole. Donnez à un homme la faculté de parler sans empêchement, lui aurez-vous donné en même temps celle de penser avec intelligence? Agir librement n'est pas encore, tant s'en faut, vouloir librement. Si la

volonté ne s'est affranchie, affranchie dans la vérité, l'acte où elle se traduira ne pourra jamais accuser que sa servitude : nous n'aurons devant nous qu'un esclave. La liberté matérielle n'a de valeur que lorsqu'elle vient en aide à la liberté morale pour lui servir d'interprète. La volonté peut être libre sans que l'action le soit, comme l'action peut s'accomplir sans contrainte et la volonté rester enchaînée. La perfection de liberté est dans la liberté morale se traduisant par la liberté matérielle. En même temps que l'homme doit chercher à dégager sa volonté de toute entrave intérieure, par une science et un amour toujours plus grands de l'humanité, il doit tendre à lui assurer les moyens nécessaires à sa réalisation extérieure. C'est ainsi qu'il accordera le savoir avec le devoir, le vouloir avec le devoir, et le pouvoir avec le vouloir. La liberté se fera par lui vivante et active, et il se présentera comme une révélation complète de la loi.

L'humanité est indivisible et obligatoire pour tous. Peut-être, cependant, les forces qui la constituent n'apparaissent-elles chez aucun homme dans une harmonie parfaite. L'expé-

rience de la vie nous enseigne un mélange infiniment varié des rapports où se trouvent, dans les individus, les facultés constitutives de l'espèce. Mais les individualités sont destinées à se compléter les unes par les autres; leur diversité, créant des aptitudes qui les vouent chacune plus spécialement à un travail nécessaire au progrès général, devient une condition même de ce progrès. Le respect des organisations individuelles est donc, pour chacun et pour tous, une garantie de force et de bonheur. Il faut que l'individu reste à la place que lui assigna la nature dans la répartition des facultés humaines. L'humanité a intérêt à ce que chacune de ses forces, disséminées dans l'infinité des individus qui surgissent de son sein, trouve son meilleur emploi; elle doit respect à l'individualité, mais à charge par celle-ci de la respecter à son tour elle-même.

Chacun de nous a sa pente, qui, s'il n'apprend à la connaître, peut le conduire à une destruction complète de l'harmonie, qui est la santé et la force. On tombe du côté où l'on penche; c'est donc dans ce sens qu'il faut faire contre-poids et que l'éducation doit surtout diriger ses efforts.

On s'abuserait profondément, si l'on devait croire qu'en équilibrant, par le développement des autres, la force dominante qui crée l'aptitude particulière de l'individualité, on devait atteindre celle-ci dans son énergie originelle. C'est l'inverse qui a lieu. Est-ce l'imagination qui prévaut? De peur qu'elle ne dégénère en des rêves vides, il est indispensable de fortifier en regard les facultés de la réflexion, et de ramener l'esprit sans cesse à la contemplation de la réalité et de la vie. Ainsi l'on formera une organisation véritablement puissante. — Est-ce la sensibilité qui domine? Donnez-lui pour appui un jugement calme et droit, de crainte qu'elle n'aille échouer sur l'écueil de ce mysticisme stérile et fiévreux, où tant de cœurs vont se perdre dans de vaines agitations. Est-ce l'activité intellectuelle qui se montre disposée à absorber les autres facultés, et qui, ne trouvant pas dans le cœur une assez grande force d'amour, ni dans l'imagination un idéal suffisamment élevé, court le risque de ne profiter qu'à l'égoïsme et de faire de l'homme un être tout pétri de calcul et de ruse? En présence d'une pareille orga-

nisation, il faut soigneusement réveiller les germes de l'amour et de la justice, il en reste toujours dans une âme humaine, et en nourrissant l'imagination de l'aspect de la beauté idéale, chercher à rétablir dans les forces l'équilibre qui menace d'être anéanti. La puissance de volonté fait-elle défaut, phénomène très-fréquent, à une grande intelligence et à de nobles instincts du cœur? Obligez la volonté à des décisions promptes et à la persévérance dans l'exécution; en la mettant souvent en présence de difficultés à surmonter, vous l'exercerez et augmenterez ainsi la trempe du caractère.

Il y aurait, ce nous semble, à ce point de vue, que nous devons-nous borner à indiquer ici, un livre utile et neuf à écrire. Il nous fut toujours impossible de comprendre l'éducation sans en faire reposer le fondement dans l'étude consciencieuse des individualités. Qu'elle soit personnelle ou collective, l'éducation ne peut avoir d'autre objet que de faire des hommes libres, et heureux par la liberté. Or, la condition pour parvenir à la liberté est double : la science de l'humanité d'abord, car l'humanité est le but;

la science de l'individualité ensuite, car l'individualité est le point de départ.

Isolé, l'individu n'est rien, ne peut rien. A son dernier degré, l'individualisme s'appelle la barbarie. L'appauvrissement des facultés se manifeste bientôt dans l'homme isolé; l'échange avec ses semblables est pour chacun de nous une nécessité première de son développement; la société, force collective née de cet échange, devient l'élément où nous puisons la substance de notre progrès individuel.

Cette vérité incontestable nous a fait passer naturellement de l'étude de l'individu à celui du milieu où il se réalise par l'exercice de ses facultés. Nous avons considéré la société comme la résultante de toutes les forces individuelles, et de la réciprocité sociale nous avons vu surgir quatre puissances collectives : l'industrie, l'art, la science et la religion. Ce sont là, en effet, les différentes formes de la communion sociale. L'échange entre les intelligences engendre la science ; l'art résulte de l'échange entre les imaginations, vaste communion dans l'idéal ; l'échange des cœurs et des consciences fait la re-

ligion et la morale ; l'échange des intérêts matériels, l'industrie.

Dans l'examen rapide auquel nous avons soumis les puissances sociales, examen qui ne nous a permis que de fugitives esquisses, notre objet principal a été de faire ressortir comment chacune de ces puissances, issue d'une activité spéciale propre à l'espèce humaine, concentre dans sa force collective toutes les forces de même nature éparses dans les individualités, et dessert, si nous pouvons parler ainsi, plus particulièrement l'un des domaines de notre existence. Ces pouvoirs collectifs, leviers du progrès, par lesquels l'individu agit sur l'ensemble, et l'ensemble, à son tour, sur l'individu, se sont offerts à nos yeux comme les représentants du gouvernement social et les véritables instruments de l'éducation collective, aussi bien que de l'éducation personnelle. Ils gouvernent, car gouverner c'est affranchir. Recevant en eux, comme autant d'affluents, le contingent de tout travail individuel, ils déversent dans la société une somme toujours plus grande de liberté physique, morale et intellectuelle. Le fonds social augmente

ainsi sans cesse, conviant au partage de ses bénéfices un nombre croissant de besoins. La mission que les grands pouvoirs sociaux sont appelés à exercer est essentiellement une mission de délivrance. Le degré de liberté physique, morale et intellectuelle d'un peuple, dépend, le fait est manifeste, uniquement du degré de développement de sa puissance industrielle, scientifique, artistique et religieuse.

« L'humanité, a dit Vico, est son œuvre à elle-même. » L'œuvre de l'humanité est une œuvre de rédemption. Née dans l'esclavage, elle s'efforce vers la liberté. Elle se rachète. L'industrie est la rédemption de la chair par la victoire de l'intelligence sur la matière; l'art, la rédemption du matérialisme par l'idéal; la science, la rédemption de l'ignorance par la vérité; la religion, la rédemption de la mort et de l'égoïsme par l'espérance et par la charité. Industrie, Art, Science, Religion, chaque puissance sociale, dans sa sphère, est appelée à la grande œuvre de délivrance, toutes, au même titre, elles ont une part nécessaire et glorieuse dans le gouvernement de l'humanité.

Mais d'où viennent ces forces vives qui dirigent les sociétés ? Elles procèdent de la société elle-même, de cette force supérieure, dont elles ne sont que les révélations diverses, force immense, née pour triompher avec le temps de tous les obstacles, force d'expansion que chaque minute augmente, et qui n'est autre que l'humanité elle-même tout entière dans son passé, dans son présent et dans son avenir. L'humanité, c'est l'échange. Supprimez l'échange, le genre humain n'est plus. Tout est dans ce seul mot, tout absolument. L'histoire de la civilisation est l'histoire de l'échange. Chaque développement nouveau dans l'échange est un progrès nouveau vers la liberté. Chaque restriction dans l'échange est un amoindrissement dans la civilisation. Entraver l'échange, sous une forme ou sous l'autre, c'est diminuer d'autant l'activité sociale, et en comprimant le ressort du progrès, refouler l'expansion de la vie sociale. Comment en serait-il autrement ? La force collective de la société ne doit-elle pas nécessairement diminuer dans la proportion où les forces individuelles viennent à se disperser? Et comment

cette force collective, qui est la civilisation, pourrait-elle ne pas croître par une communion plus libre, plus prompte et plus multiple entre les forces individuelles? La logique et l'expérience proclament de concert cette loi souveraine : la civilisation et le progrès sont proportionnels à l'échange. Concluons donc qu'il n'est qu'un chemin qui conduise à la liberté : l'échange toujours plus perfectionné dans ses moyens et plus libre dans son activité.

La révolution que l'imprimerie a faite dans le monde de l'esprit, la vapeur l'accomplit dans le monde matériel. Les instruments de l'échange se multiplient sous nos yeux ; une heure solennelle approche ; l'humanité se cherche et se concentre : la puissance collective qui tend à s'organiser, nulle pensée, même la plus hardie, ne la saurait mesurer dans l'immensité de ses résultats. Quel sera donc désormais le mot d'ordre des hommes sincèrement voués au progrès? Liberté de l'échange sous toutes ses formes! Voilà le salut, voilà l'avenir! Il faut de l'espace, il faut de l'air pour l'enfantement gigantesque qui se prépare. Jetons hardiment dans l'ardent creuset de ce dix-

neuvième siècle, si plein de la fièvre des grandes entreprises, tous les éléments du passé, afin qu'ils en sortent régénérés dans la nouvelle formule qui s'élabore! Laissez les esprits se rejoindre et se révéler librement les uns aux autres, et sous cette impulsion, vous verrez la science prendre un essor inconnu. Laissez les intérêts matériels se croiser comme les fils du tisserand, les produits du travail industriel se chercher sans contrainte d'un bout de la terre à l'autre, et l'industrie accomplira bientôt des prodiges de développement et de bien-être. Laissez les consciences se trouver et s'associer sans contrôle dans une foi commune spontanément acceptée, et sous vos yeux la religion sortira triomphante et vivace du sein de la liberté. Laissez, en un mot, toutes les forces individuelles de l'humanité s'échanger, concourir, s'associer, s'équilibrer, s'organiser dans la force collective. Le libre échange de toutes les activités individuelles et nationales, en donnant pleine carrière au développement industriel, artistique, scientifique, moral et religieux, répandra la vie dans toutes les régions du corps social, et poussera l'humanité, par une

impulsion toujours croissante, vers le but où elle aspire.

On nous demandera sans doute quelle part nous laissons à l'État. L'État ne peut avoir qu'une mission : le maintien de la justice. Or, la justice est la liberté réciproque ou collective. Représentant de la liberté collective, voilà donc l'État. Organiser la justice, c'est l'organiser lui-même. La perfection de l'État est la perfection dans l'administration de la justice. La justice étant la liberté collective, et la liberté collective résultant du concours de toutes les libertés individuelles, l'État ne peut exister en droit que pour garantir à chacun, dans la mesure de la réciprocité sociale, le franc exercice de toutes ses facultés. A ce point de vue, l'État ne gouverne plus, il ne fait que juger et exécuter, avec l'appui de la force collective, la sentence rendue, au nom de la liberté générale, contre toute usurpation individuelle. Il ne réglemente pas, il n'administre pas : il laisse aux grandes puissances sociales et aux initiatives personnelles le soin de diriger la société et d'augmenter sans cesse, par le progrès des échanges, la liberté physique, morale et intel-

lectuelle des populations. Il est là, non pas pour concéder les libertés, mais pour les protéger; il est au service de la liberté, et elle n'est jamais au sien; c'est la liberté qui lui donne naissance, il n'existe que par la liberté et pour la liberté: comment donc la liberté attendrait-elle de lui son existence? Ce serait renverser l'ordre naturel des choses et placer la pyramide sur le sommet. La liberté fait l'État, l'État ne fait pas la liberté. La liberté n'attend pas sa légitimité de l'État, tandis que l'État ne peut devoir la sienne qu'à la liberté.

La société n'est autre chose qu'un contrat d'assurance mutuelle, sous la garantie de tous, pour la liberté des échanges dans toutes les directions de l'activité humaine. L'État est le dépositaire et le gardien de ce contrat; il n'en doit compte qu'à la liberté. Il ne peut donc et ne doit connaître, s'il reste fidèle à son principe, que des infractions à la justice. Si la justice ne risquait d'être violée, l'État n'aurait aucune raison d'être. La nécessité d'une justice imposée par la contrainte extérieure à ceux que ne maintient pas le frein de la justice interne, privilége des hommes

libres, peut seule faire la légitimité de l'État. La force matérielle dont l'État dispose ne lui a été accordée que pour préserver la liberté des citoyens de toute atteinte. La force matérielle doit incarner la justice, qui est l'âme de la société.

Si le gouvernement social réside dans les forces collectives librement issues de l'échange entre les forces individuelles, l'industrie, l'art, la science et la religion, l'État a son principe dans la nécessité de garantir contre toute violation la réciprocité absolue des échanges, d'où résultent les quatre agents du gouvernement social. « Le meilleur gouvernement, écrivait Gœthe, est celui qui apprend à l'homme à se gouverner lui-même. » Lorsque nous aurons appris à distinguer l'État du gouvernement, les mots de liberté et d'autorité auront trouvé leur véritable sens ; la révolution alors, accomplie définitivement dans les esprits, se traduira tout naturellement dans les faits, et l'on se demandera sans doute comment l'homme a dû verser tant de sang et de larmes avant de parvenir à une conception aussi simple du mécanisme social.

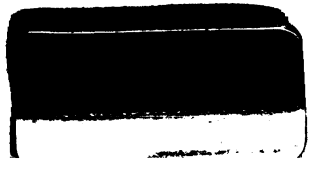
FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
Préface	1
La Liberté	3
Les Individualités	20
La Société	43
L'Industrie	79
L'Art	119
La Science	159
La Religion	216
Conclusion	287

89092586726

b89092586726a



89092586726

B89092586726A